ISAAC ASIMOV

Noël sur Ganymède



Denoël

PRESENCE DU FUTUR
SCIENCE-FICTION

ISAAC ASIMOV

Noël sur Ganymède

traduit de l'américain par Jane Fillion



DENOËL

Titre original
THE EARLY ASIMOV

ISBN 2-207-30187-7

Des sang-mêlé sur Vénus

L'atmosphère humide, torpide, violemment secouée, s'ouvrit dans un bruit de déchirure. Le plateau désert et nu fut ébranlé par trois fois lorsque les lourds projectiles ovoïdes, surgissant de l'espace, touchèrent le sol. L'écho de ces secousses se répercuta d'une part sur les montagnes, et de l'autre au sein des luxuriantes forêts, puis le silence régna à nouveau.

L'une après l'autre trois portes s'ouvrirent en claquant et des silhouettes humaines, les franchissant, s'avancèrent à la file d'un pas hésitant. Lentement d'abord, puis dans un désordre impatient, ces humains posèrent le pied sur ce nouveau monde, et bientôt l'espace entourant les vaisseaux fut envahi d'une foule nombreuse.

Mille paires d'yeux inspectèrent les lieux, de mille bouches sortirent avec volubilité des propos incohérents, et mille crinières blanches qui se dressaient raides sur un pied de haut, ondulèrent sous le vent de cet autre monde.

Les sang-mêlé venaient de débarquer sur Vénus, ces Tweenies métissés de Terriens et de Martiens.

— Nous y voilà, dit Max Scanlon avec un soupir de soulagement. Détournant son regard du hublot, il s'enfonça dans le fauteuil fait à son intention, puis reprit : « Ils sont heureux comme des enfants, et ce n'est pas moi qui les en blâmerais.

Nous possédons maintenant un monde nouveau – un monde pour nous seuls – et c'est cela l'important. Mais inutile de nous le dissimuler, nous avons devant nous de dures journées. Et je ne puis me défendre d'une certaine crainte. Nous avons entrepris cette expédition avec enthousiasme, mais il ne sera pas facile de mener notre entreprise à bien. »

Un bras léger entoura affectueusement ses épaules et il le serra étroitement, répondant par un sourire au regard des doux yeux bleus qui cherchaient le sien.

— Et toi, Madeline, tu n'éprouves pas de crainte ?

— Certainement pas ! Puis s'assombrissant : Si au moins père était venu avec nous. Tu… tu sais qu'il représentait pour nous plus que tous les autres réunis. Ne fûmes-nous pas les premiers qu'il prit sous son aile ?

Tous deux se plongèrent dans leurs pensées, puis Max rompit enfin le silence :

— Je le revois en ce fameux jour, il y a quelque quarante ans. Je le revois, dans son vieux costume froissé, la pipe à la bouche, oui, je revois cette scène dans ses moindres détails. Il me fit entrer chez lui, moi un sang-mêlé qui n'inspirait que le mépris, et… et c'est lui qui t'a choisie pour moi, Madeline.

— Eh oui, fit-elle, les larmes aux yeux. Mais il est avec nous, Max, et il sera toujours avec nous, où que nous soyons.

Elle porta sa main à son propre cœur, puis la posa sur celui de Max.

— Hé, Dad, attrape-la, attrape-la !

En entendant la voix de son fils aîné, Max pivota sur lui-même juste à temps pour saisir dans ses bras le petit paquet de chair, qui, bras et jambes étendus, se ruait sur lui. Il la souleva à hauteur de ses yeux et dit gravement :

— Et si je te rendais à ton papa, Elsie ? Il te réclame.

— Non, non, fit la fillette en se trémoussant. Je veux rester avec toi, grand-papa. Tu vas me prendre à califourchon sur tes épaules et on va sortir avec grand-maman pour voir si c'est beau par ici.

Max se tourna vers son fils et lui intima, en affectant un ton sévère :

— Loin d'ici, père indigne ! Et laisse ta fille à son grand-papa.

— Garde-la, et grand bien te fasse, fit Arthur en riant et en épongeant son visage congestionné. Elle nous en a fait voir à sa mère et à moi. Nous avons dû la rattraper au vol pour l'empêcher de courir vers la forêt. Pas vrai, Elsie ?

Elsie, en s'entendant rappeler cet incident, eut aussitôt des revendications à formuler, et s'exclama :

— Dis-leur, grand-papa, dis-leur de me laisser aller voir ces jolis arbres. Papa me défend d'y aller. Elle s'arracha aux bras de Max, courut vers un hublot et cria : « Viens voir, grand-papa, viens voir ! C'est plein d'arbres là-dehors. On est enfin sorti du noir. Moi j'aime pas être dans le noir. Pas toi ? »

Max se pencha vers l'enfant, caressa sa douce crinière blanche et dit avec gravité :

— Moi non plus, Elsie, je n'aime pas être dans le noir. Mais nous ne sommes pas dans le noir et nous n'y serons plus jamais. Et maintenant, cours vers grand-maman. Elle va te donner des gâteaux qu'elle a confectionnés tout spécialement pour moi. Allons, vas-y, et vite !

Souriant, il regarda s'éloigner sa femme et sa petite-fille, mais lorsqu'il se tourna vers son fils, son visage était grave.

— Alors, Arthur ?

— Alors, père, qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Nous n'avons pas de temps à perdre, fils. Il nous faut bâtir immédiatement… sous terre.

— Sous terre ! répéta Arthur qui se raidit et fronça le sourcil.

— Oui, je sais, je sais. Je n'en avais rien dit jusqu'à présent, mais c'est ainsi qu'il nous faut faire. Nous devons à tout prix disparaître de la surface de cette planète. Il y a sur Vénus des Terriens… de pure race. Ils ne sont pas nombreux, à dire vrai, mais il y en a. Il ne faut pas qu'ils nous découvrent, du moins pas avant que nous soyons prêts à les affronter. Et cela prendra des années.

— Mais, père, *sous terre !* Vivre comme des taupes, privés d'air et de lumière. Cette idée me fait horreur.

— Ne dis pas de bêtises ! Et surtout ne dramatise pas. Nous vivrons en surface… mais la ville elle-même, les centrales électriques, nos réserves d'eau et de vivres, les laboratoires… tout cela doit être sous terre, à l'abri de toute attaque. Le vieux Tweenie écarta ce sujet d'un geste impatient de la main, puis ajouta : « N'y pense plus, pour le moment… J'ai à te parler d'autre chose. D'une chose dont nous avons déjà discuté ensemble. »

Le regard d'Arthur se fit plus dur et il détourna les yeux. Max se leva et posa ses mains sur les épaules musclées de son fils.

— J'ai soixante ans passés, Arthur. J'ignore combien de temps il me reste à vivre. De toute façon, le meilleur de ma vie est derrière moi, et le moment est venu pour moi de transmettre le pouvoir à un homme plus jeune et plus vigoureux que moi.

— Père, tout ça c'est du blablabla sentimental, et tu le sais. Aucun de nous n'est digne de dénouer les lacets de tes souliers ; et personne parmi nous ne voudra entendre parler de la nomination de ton successeur tant que tu vivras.

— Je ne demanderai l'avis de personne. Ma décision est prise. Tu es désormais notre chef à tous.

— Tu ne peux pas m'obliger à occuper cette fonction contre ma volonté, fit le jeune homme en secouant énergiquement la tête.

— Tenterais-tu de te soustraire à tes responsabilités, fils ? lui demanda Max avec un sourire. Tu veux donc laisser ton pauvre vieux père porter sur ses épaules affaiblies par l'âge le poids et les responsabilités qui incombent à un chef ?

— Père ! fit Arthur piqué au vif. Il n'en est rien. Tu sais très bien qu'il n'en est rien. Tu…

— Alors, prouve-le-moi. Et regarde les choses en face. Notre race a besoin d'être guidée d'une main ferme, et c'est une chose que je ne puis plus faire. Je serai toujours à tes côtés – du moins aussi longtemps que je vivrai – pour t'apporter aide et conseils, mais dorénavant c'est à toi qu'il appartient de prendre des initiatives.

Arthur, le sourcil froncé, dit à contrecœur :

— Je m'incline. J'assumerai le poste de commandant. Mais n'oublie pas que tu es, toi, le commandant en chef.

— Parfait ! Il ne nous reste plus qu'à célébrer ce transfert de pouvoirs. Max prit dans un buffet un coffret dont il sortit deux cigares et dit en soupirant : « Notre réserve de tabac est presque à zéro et nous n'en aurons pas d'autre avant d'en avoir cultivé nous-mêmes, mais nous allons fumer ces deux cigares en l'honneur de notre nouveau chef. »

— Où est Henry ? demanda Max à son fils à travers le nuage de fumée bleue qui s'élevait entre eux.

— J'en sais rien, fit Arthur avec un petit rire. Je l'ai pas vu depuis qu'on a débarqué. Mais je peux en tout cas te dire avec qui il est.

— Ça, je le sais moi aussi, grommela Max.

— Ce gosse ne laisse pas échapper une occasion. Il ne se passera pas longtemps, père, avant que tu aies à gâter une nouvelle portée de petits-enfants.

— S'ils sont aussi gentils que les trois premiers, je ne demande qu'une chose, vivre assez longtemps pour en jouir.

Le père et le fils échangèrent un affectueux sourire et tendirent l'oreille pour mieux entendre les rires heureux des centaines de Tweenies qui avaient déjà débarqué.

Henry Scanlon pencha la tête, leva la main pour réclamer le silence, puis demanda :

— Tu n'entends pas un bruit d'eau courante, Irène ?

— Si, dit la jeune fille. Dans cette direction.

— Alors allons-y. Juste avant que nous nous posions, j'ai vu scintiller un cours d'eau. C'est peut-être celui-ci.

— D'accord, mais je crois que nous ferions mieux de retourner aux vaisseaux.

— Pour quoi faire ? s'exclama Henry. Je pensais que tu serais contente de te dégourdir les jambes après toutes ces semaines passées dans un vaisseau spatial grouillant de gens.

— Oui, mais c'est peut-être dangereux.

— Pas dans les hautes terres, Irène. Les hautes terres vénusiennes ressemblent singulièrement à la planète Terre. Regarde, ici ce sont des forêts et non la jungle. Si nous étions par contre dans des régions côtières… Il se tut, comme brusquement frappé par une idée, et reprit : « De plus, de quoi aurais-tu peur ? Je suis là, non ? » et il caressa la crosse du revolver Tonite qu'il portait sur la hanche.

Irène réprima un sourire et lança un vif regard de côté à son vantard de compagnon.

— Je n'oublie pas que tu es là. Et c'est justement là que réside le danger.

— Très drôle, fit Henry perdant de sa superbe. Et moi qui m'applique à bien me conduire. Il s'écarta, boudeur, de sa jeune compagne, puis dit à la cantonade, comme s'il s'adressait aux arbres : « Cela me rappelle que demain c'est l'anniversaire de Daphné. Je lui ai promis de lui faire un cadeau. »

— Offre-lui une ceinture amaigrissante, à cette grosse dondon, dit vivement Irène.

— Une grosse dondon ? Daphné ? Oh ! je ne trouve pas ! Il réfléchit gravement à la question sans quitter sa petite compagne des yeux et reprit : « Je dirais plutôt qu'elle est « agréablement potelée », ou encore « bien rembourrée ». »

— C'est une grosse dondon ! lança Irène d'une voix sifflante en esquissant un froncement de sourcils qui ne parvint pas à enlaidir son joli visage. « Et en plus, elle a les yeux verts. »

Sur ce, elle hâta le pas, la tête haute, parfaitement consciente de sa silhouette élancée.

— Bien entendu, je préfère les filles maigres, dit Henry hâtant le pas à son tour pour la rejoindre.

— Je ne suis pas maigre, idiot ! fit Irène en se tournant vivement vers lui, les poings serrés.

— Mais, Irène, qui t'a dit que je faisais allusion à toi ? fit Henry, le ton grave, mais les yeux rieurs.

La jeune fille rougit jusqu'aux oreilles, se détourna, la lèvre inférieure tremblante. Le regard rieur de Henry fit place à une expression tourmentée. Il leva le bras, en un geste hésitant, puis prit la jeune fille par les épaules.

— Fâchée, Irène ?

Le sourire qui illumina son charmant visage était aussi brillant que sa crinière argentée qui étincelait sous le soleil.

— Non, dit-elle enfin.

Leurs regards se rencontrèrent. L'espace d'un instant Henry hésita… et s'aperçut que l'hésitation est mauvaise conseillère. En effet, d'un mouvement vif accompagné d'un petit rire moqueur, Irène se libéra de lui une fois de plus. Et lui montrant une clairière qui s'ouvrait entre les arbres, elle s'écria :

— Regarde, un lac ! et elle s'élança.

Henry, l'air furieux, grommela entre ses dents et s'élança à sa suite.

Devant eux s'étendait un paysage purement terrestre. Un torrent entrecoupé de chutes se frayait un chemin entre des arbres aux troncs élancés, puis s'élargissait pour former un lac paisible de quelques milles de large. Le silence n'était rompu que par l'appel rauque que lançaient les iguanes nichant dans les plus hautes branches des arbres.

Les deux Tweenies – la fille et le garçon – restèrent plantés, main dans la main, sur le rivage, pénétrés par la beauté de ce site agreste.

Puis on perçut le bruit sourd d'un corps frappant l'eau, et Irène, effrayée, se jeta dans les bras de son compagnon.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien. Mais j'ai cru voir bouger quelque chose dans l'eau.

— C'est un effet de ton imagination, Irène.

— Non, j'ai vu quelque chose. Cela a surgi à la surface et… Henry, ne me serre pas si fort !

Henry la lâcha brusquement pour porter la main à son revolver et elle faillit perdre l'équilibre.

Droit devant eux, une tête verte dégoulinante d'eau surgit et une paire d'yeux globuleux, très écartés, les fixèrent. La grande bouche sans lèvres s'ouvrit et se referma à plusieurs reprises, mais aucun son n'en sortit.

Max Scanlon, son regard pensif errant sur les collines rocheuses, les mains nouées dans le dos, demanda :

— Tu le crois Vraiment ?

— Sans aucun doute, père, affirma Arthur avec enthousiasme. Si nous creusons assez profond sous ces couches de granité aucun Terrien ne pourra arriver jusqu'à nous. Grâce à la puissance illimitée dont nous disposons, en deux mois nous aurons creusé une immense caverne.

— Hum ! Cela exigera beaucoup de peine et de prudence.

— Ce n'est pas ce qui nous manque.

— N'oublie pas que les régions montagneuses sont sujettes à des secousses telluriques.

— Nous disposons d'assez de rayons statiques pour dominer Vénus, secousses telluriques ou pas.

— Les rayons statiques consomment énormément d'énergie et une secousse tellurique qui détruirait cette énergie mettrait fin à notre entreprise.

— Nous pouvons aisément construire cinq centrales électriques éloignées les unes des autres, et aussi protégées qu'il est possible. Elles ne s'effondreraient certainement pas toutes les cinq à la fois.

— Bravo, fils ! fit le vieux Tweenie en souriant. Je vois que tu as soigneusement dressé tes plans. Va de l'avant ! Commence aussi tôt que possible et n'oublie pas que tout dépend de toi, désormais.

— Entendu ! Retournons aux vaisseaux, maintenant, et tous deux descendirent allègrement la pente rocheuse.

— Vois-tu, Arthur, dit Max en s'arrêtant brusquement, j'ai réfléchi à ces rayons statiques.

— Et alors ? fit Arthur.

Il prit son père par le bras et tous deux reprirent leur marche.

— J'ai pensé que si nous arrivions à les rendre bidimensionnels et à les arquer nous obtiendrions une défense parfaite aussi longtemps que nous disposerions d'énergie… c'est-à-dire un champ statique.

— Mais pour arriver à ce résultat, père, il nous faudrait des radiations quadridimensionnelles. Une idée séduisante, mais impossible à réaliser.

— Ah ! tu le crois ? Écoute-moi bien…

Mais ce que son père devait révéler à Arthur resta, ce jour-là tout au moins, à l'état d'intention. Un cri perçant leur fit brusquement lever la tête, et ils virent, dévalant la colline, Henry Scalon suivi, à quelque distance, par Irène qui avait adopté une allure plus raisonnable.

— J'ai eu de la peine à te joindre père. Où diable étais-tu ?

— Mais ici, mon garçon. Et toi, d'où viens-tu ?

— De là-bas. Écoute, père. Tu as certainement entendu parler par des explorateurs de ces amphibiens qui vivent dans les lacs des hautes terres de Vénus. Nous les avons repérés. Il y en a des masses. Pas vrai, Irène ?

Irène qui s'était arrêtée pour reprendre son souffle dit, en hochant la tête :

— Ils sont mignons comme tout, mister Scanlon. Tout verts ! et elle se mit à rire en plissant son joli petit nez.

Arthur et son père échangèrent un regard sceptique. Et Arthur dit, en haussant les épaules :

— Tu ne crois pas que tu as eu des visions ? Tu te rappelles, Henry, la fois

où tu as cru voir un météore fendant l’espace, ce qui nous a flanqué à tous une frousse épouvantable, alors qu’en réalité il s’agissait de ton propre reflet sur la vitre d’un hublot ?

Henry, vexé d’entendre Irène étouffer un petit rire, prit son air le plus agressif pour déclarer :

— Dis-donc, Art, tu veux mon poing dans la gueule ? Je suis parfaitement capable de te flanquer une raclée.

— Du calme, mes enfants, fit le vieux Scanlon d’un ton autoritaire. Et quant à toi, Arthur, tu ferais bien de ne pas attenter à la dignité de ton jeune frère. Ce que voulait dire Arthur, Henry, c’est que ces amphibiens sont aussi peureux que des lapins. Personne n’est parvenu à jeter plus qu’un regard sur eux.

— Eh bien, nous, on les a vus, père. Et en masse. J’ai eu l’impression qu’ils étaient attirés par Irène. D’ailleurs qui pourrait lui résister ?

— En tout cas pas toi, fit Arthur en partant d’un gros rire.

Henry se raidit à nouveau, mais déjà son père s’interposait :

— Quand vous déciderez-vous à vous conduire en adultes, vous deux ? Et maintenant, allons voir ces amphibiens.

— C’est extraordinaire ! s’exclama Max Scanlon. Ils sont aussi familiers que des enfants. Je n’y comprends rien.

— Moi non plus, père, fit Arthur en secouant la tête. En cinquante ans, aucun explorateur n’a pu les voir de près, et les voilà plus nombreux que des essaims de mouches.

— Regardez bien, vous tous, fit Henry en jetant des pierres dans le lac.

Une des pierres décrivit une courbe et au moment où elle touchait la surface de l’eau six formes vertes surgirent, firent la culbute et s’enfoncèrent de nouveau sous l’eau. Une seconde plus tard, une autre de ces silhouettes émergea de l’eau et la pierre vint retomber aux pieds d’Henry.

Les amphibiens, toujours plus nombreux, et serrés les uns contre les autres, s’approchaient maintenant du rivage. Ils s’agrippèrent aux roseaux qui poussaient sur les bords du lac, fixant sur les Tweenies leurs yeux globuleux. On pouvait voir, sous la surface de l’eau, leurs jambes musclées, aux pattes palmées, se mouvoir avec une grâce nonchalante. Ils remuaient, sans cesse, mais sur un rythme inégal, leurs grandes bouches sans lèvres.

— J’ai l’impression qu’ils nous parlent, mister Scanlon, dit soudain Irène.

— C’est tout à fait possible, dit le vieux Tweenie, l’air pensif. Leur boîte crânienne est importante et ils sont probablement doués d’une vive intelligence.

Si leurs larynx et leurs oreilles sont accordés à des longueurs d'ondes d'un registre plus haut, ou plus bas que les nôtres, ils nous est impossible de les entendre… et voilà pourquoi nous ne les entendons émettre aucun son.

— Je pense qu'ils sont en train de parler de nous, tout comme nous parlons d'eux, fit Arthur.

— Oui, et ils se demandent quelle sorte de polichinelles nous sommes, ajouta Irène.

Henry ne disait rien. Il s'approcha du rivage à pas prudents, enfonça dans le sol boueux, gêné dans sa marche par d'épaisses touffes de roseaux. Les amphibiens les plus proches tournèrent vers lui un regard effrayé. Un ou deux d'entre eux lâchèrent les roseaux auxquels ils s'agrippaient et se laissèrent glisser silencieusement dans leur élément liquide.

Mais le plus proche tint bon. Sa grande bouche étroitement serrée, ses yeux globuleux emplis de crainte, il ne bougea pas.

Henry s'arrêta, hésita un instant, puis lui tendit la main en disant :

— Salut, Phib.

Le « Phib » regarda cette main tendue. Avec beaucoup de prudence il avança sa main palmée et effleura les doigts du Tweenie qui les retira vivement. La bouche du Phib remua de plus belle, toujours sans émettre le moindre son.

— Attention, dit Max dans le dos de son fils. En agissant ainsi, tu risques de lui faire peur. La peau de ces amphibiens est extrêmement sensible, et le contact de quelque chose de sec peut l'irriter. Trempe d'abord ta main dans l'eau.

Redoublant de prudence, Henry s'exécuta. Déjà le Phib se raidissait, prêt à s'enfuir au moindre geste un peu brusque. À nouveau le jeune Tweenie avança vers lui sa main, dégoulinante d'eau cette fois.

Pendant une longue minute il ne se passa rien. Visiblement, le Phib se demandait s'il devait, ou non, prendre cette main tendue. Après deux faux départs, et un brusque recul, leurs doigts se touchèrent enfin.

— Hourra, Phib ! s'exclama Henry en serrant dans la sienne la main verte et palmée.

Le Phib sursauta, puis serra à son tour dans la sienne la main du Tweenie au point de la lui engourdir. Visiblement encouragés par l'exemple de ce Phib, ses compagnons se pressèrent nombreux autour de lui, tendant eux aussi la main à leurs visiteurs.

Les trois autres Tweenies pataugèrent dans la boue et vinrent à leur tour tendre leur main préalablement mouillée.

— C'est curieux, dit Irène. À chaque fois que je serre une de leurs pattes, je

pense à des cheveux.

— À des cheveux ? fit Max se tournant vers elle.

— Oui. Aux nôtres. Je vois de longs cheveux blancs se dressant tout droit et scintillant au soleil, et machinalement elle porta la main à sa propre et soyeuse chevelure.

— Ça alors ! s'exclama Henry. Maintenant que tu le dis, je me rends compte que j'ai la même réaction, en leur serrant la patte.

— Et toi, Arthur ? demanda Max.

Arthur hocha la tête et haussa les sourcils.

Max sourit et se frappa la paume de son poing.

— C'est en quelque sorte une forme primitive de télépathie, trop faible pour se manifester sans un contact physique et capable seulement de transmettre des idées très simples.

— Mais pourquoi des cheveux, père ? demanda Arthur.

— Ce sont peut-être nos cheveux qui les ont d'abord attirés. Ils n'en ont jamais vu de pareils et… va-t'en expliquer leur psychologie.

Max se laissa brusquement tomber sur les genoux, et aspergea d'eau sa haute crinière. L'eau bouillonna et des masses de corps verts en émergèrent comme les Phibs approchaient toujours plus près de la rive. Une patte verte palmée passa gentiment sur la blanche crinière et les grandes bouches remuèrent de plus belle, mais toujours en silence. Se bousculant les uns les autres, ils se disputaient le privilège de toucher les cheveux de Max qui, pris de lassitude, finit par se relever.

— Nous nous sommes fait, je crois, des amis pour la vie, dit-il. Mais quels curieux animaux !

Ce fut Irène qui, la première, remarqua le groupe de Phibs restés à une centaine de mètres de la rive. Ils nageaient sur place sans faire le moindre effort pour approcher.

— Pourquoi ne viennent-ils pas jusqu'à nous ? demanda-t-elle.

Elle se tourna vers un des Phibs les plus proches et du doigt lui désigna le groupe d'amphibiens qui faisaient du surplace, puis tenta de s'exprimer par gestes. Elle ne reçut en retour que des regards graves.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre, Irène, dit Max avec gentillesse.

Il tendit la main, saisit celle du Phib qui lui paraissait le mieux disposé, et la garda dans la sienne un moment sans bouger. Lorsqu'il relâcha son étreinte, le Phib se laissa glisser dans l'eau et disparut. Un instant après les Phibs retardataires s'approchèrent lentement de la rive.

— Comment êtes-vous arrivé à ça ? fit Irène stupéfaite.

— Par la télépathie. Je lui serrais fortement la patte tout en évoquant le groupe éloigné de Phibs et ma main s'avançant pour serrer la leur. Et avec un bon sourire : « Ils sont décidément très intelligents, sinon ils n'auraient pas compris si vite ce que je voulais d'eux. »

— Mais ce sont des femelles ! s'exclama Arthur, le souffle coupé par l'étonnement. Par tous les saints… elles nourrissent leurs petits.

Les nouvelles venues étaient à la fois plus minces et d'un vert moins vif que les autres. Elles avancèrent timidement, encouragées par des mâles plus hardis, et tendirent enfin leurs petites pattes vertes.

— Oh ! regardez-moi ça ! s'exclama Irène, ravie.

Agenouillée sur la rive boueuse, elle tendait les bras à la femelle la plus proche. Les trois autres Tweenies observaient, fascinés et silencieux, l'amphibienne serrer étroitement contre son sein son petit.

— Donne-le-moi. Il est si mignon ! Je ne lui ferai pas de mal, fit Irène en accompagnant ses paroles de gestes d'invite.

Comprit-elle ou non ses paroles, le fait est que l'amphibienne, prenant soudain une décision, tendit le petit paquet vert plein de vie, et le déposa dans les bras prêts à le recevoir.

Irène se leva en poussant des cris de ravissement. De petits pieds palmés s'agitaient frénétiquement et des yeux ronds, remplis d'effroi, la regardaient anxieusement. Les trois autres Tweenies qui s'étaient approchés regardaient la petite chose avec beaucoup d'intérêt.

— Vous ne le trouvez pas adorable ? demanda Irène. Regardez sa drôle de petite bouche. Tu veux le tenir un moment, Henry ?

Henry fit un bond en arrière, comme piqué par une guêpe.

— Pour rien au monde ! Je pourrais le lâcher.

— Sens-tu un courant s'établir entre lui et toi, Irène ? demanda Max, intrigué.

Irène réfléchit un moment, se concentra, le sourcil froncé, puis dit enfin :

— N…on. Il est sans doute trop jeune… Ah ! oui, il est… elle s'arrêta, puis ajouta, avec un petit rire : « Il a faim. »

Elle rendit le petit bébé Phib à sa mère qui mima avec sa bouche des transports de joie et pressa de ses bras musclés son petit contre sa poitrine. Le minuscule Phib tourna sa petite tête verte pour lancer, de ses yeux globuleux, un dernier regard à l'étrange créature qui l'avait tenu un moment dans ses bras.

— Ils sont vraiment amicaux et intelligents, ces amphibiens, déclara Max. Nous ne toucherons pas à leurs lacs et à leurs rivières. Nous nous contenterons des terres et ne les dérangerons en rien.

Un Tweenie, posté sur la crête Scanlon, pointait ses jumelles sur le défilé qui s'ouvrait, dix milles plus haut, dans la montagne. Pendant au moins cinq minutes ses jumelles restèrent fixées sur le même objectif. Le Tweenie parfaitement immobile semblait une statue faite de la même roche que les montagnes qui l'entouraient.

Puis les jumelles s'abaissèrent et le Tweenie montra un visage défait, à la bouche crispée. Il dévala la pente jusqu'à l'entrée, soigneusement dissimulée et gardée, de Vénusville.

Il passa devant les sentinelles sans mot dire et descendit jusqu'au plus bas niveau où des appareils animés par une superénergie réduisaient la roche en poussière, ou la taillaient à volonté.

Arthur Scanlon se leva, et saisi d'un sinistre pressentiment, fit signe d'arrêter les désintégrateurs.

— Que se passe-t-il, Sorrell ?

Le Tweenie se pencha et chuchota un mot unique dans l'oreille d'Arthur.

— Où ça ? demanda Arthur d'une voix rauque.

— De l'autre côté de la crête. Ils ont franchi le défilé et s'amènent dans notre direction. J'ai repéré l'éclat du soleil sur du métal… et il brandit ses jumelles en un geste significatif.

— Seigneur ! s'exclama Arthur en se passant d'un air absent, la main sur le front. Il se tourna vers le Tweenie qui, aux contrôles du désintégrateur, le questionnait du regard d'un air anxieux ; et lui dit : « Continue comme prévu. Il n'y a rien de changé. »

Puis il remonta en hâte jusqu'au niveau supérieur, franchit la porte et lança des ordres.

— Triplez immédiatement la garde. Personne d'autre que moi, ou que ceux qui m'accompagnent, n'est autorisé à sortir. Envoyez des hommes rassembler tous ceux qui se trouvent encore à l'extérieur, donnez-leur pour consigne de rester à l'abri, et de faire le moins de bruit possible.

Rentrant dans la ville souterraine, il emprunta l'avenue centrale qui menait aux quartiers de son père.

Max Scanlon, plongé dans des calculs, leva les yeux et, à la vue de son fils, son grave visage s'éclaira.

— Bonjour, fils. Tu as des difficultés ? Tu es tombé sur une couche de roche particulièrement résistante ?

— Non, rien de ce genre, dit Arthur en refermant soigneusement la porte. Et baissant la voix : « Les Terrestres. »

Max ne broncha pas. Son visage resta de pierre. Il poussa un profond soupir, s'enfonça dans son fauteuil, et demanda, le front creusé de rides :

— Des colons ?

— Ça m'en a tout l'air. D'après Sorrell il y aurait parmi eux des femmes et des enfants. Ils sont plusieurs centaines et, d'après leur équipement, visiblement décidés à se fixer quelque part… Ils viennent droit dans notre direction.

— Quelle malchance ! Quelle malchance ! grommela Max. Il y a encore, sur Vénus, tant d'espaces inexplorés, et il faut qu'ils s'amènent justement ici. Viens, allons nous-mêmes voir ce qu'il en est.

Ils arrivaient par le défilé, tel un long serpent sinueux. Des pionniers endurcis, leurs femmes épuisées par de durs travaux, leurs enfants joyeux, insouciants, à demi barbares, à demi sauvages. Les larges et bas camions vénusiens cahotaient sur la piste à peine tracée, chargés d'un amas hétéroclite d'objets domestiques.

Des chefs surveillaient le convoi et l'un d'eux dit d'une voix métallique :

— On y est presque, Jen. Nous sommes en pleins contreforts.

— Y a de la belle terre arable, par là, dit un autre en pesant ses mots. Nous pouvons y bâtir des fermes et nous y installer. Ça a été dur, ce dernier mois. Je suis content qu'on en ait fini !

D'une corniche, la dernière avant la vallée, les Scanlon père et fils, points invisibles à cette distance, observaient, le cœur lourd, les intrus.

— La seule chose que nous ne pouvions empêcher… et il a fallu qu'elle arrive.

— Ils sont peu nombreux et ne semblent pas armés, objecta Arthur. Nous pouvons les repousser en moins d'une heure. Et avec force : Vénus est *nôtre !*

— Eh oui, nous pouvons aisément les repousser, en une heure,… en dix minutes, même. Mais ils reviendront, par milliers, cette fois, et armés. Nous ne sommes pas prêts à combattre les Terrestres, Arthur.

Le jeune Tweenie se mordit la lèvre et marmonna, un peu honteux :

— Pour protéger notre race, père… nous pourrions tous les massacrer.

— Il n'en est pas question ! s'exclama Max dont les yeux lancèrent des éclairs. Nous ne frapperons pas les premiers. Si nous nous mettons à tuer, nous

n'aurons aucune pitié à attendre de la Terre et nous n'en mériterons aucune.

— Mais, père, que faire d'autre ? Les Terrestres se sont toujours montrés impitoyables envers nous. S'ils nous repèrent… s'ils ne font que soupçonner notre existence sur Vénus, notre entreprise sera vouée à l'échec et nous aurons tout perdu avant même d'avoir commencé.

— Je le sais. Je ne le sais que trop.

— Nous ne pouvons pas choisir une autre voie, reprit Arthur avec passion. Nous avons passé des mois à édifier Vénusville. Comment pourrions-nous recommencer en partant de zéro ?

— Non, nous le pourrions pas, reconnut Max d'une voix blanche. Si nous tentions d'aller nous fixer ailleurs, nous serions sûrement découverts. Nous ne pouvons que…

— … Vivre comme des taupes, comme des fugitifs traqués. Des réfugiés crevant de peur. C'est bien ce que tu allais dire ?

— On peut le présenter ainsi, Arthur… mais il est hors de doute qu'il nous faut nous cacher et vivre sous terre.

— Jusqu'à ce que ?…

— Jusqu'à ce que je… que nous mettions au point un rayon statique arqué et bidimensionnel. Protégés par des défenses imprenables, nous pourrons alors remonter en surface. Cela demandera peut-être des années, ou peut-être une semaine, je ne peux rien dire encore.

— Et nous courrons chaque jour le risque d'être repérés. Un beau jour des hordes de ces Terrestres de race pure nous tomberont dessus et nous effaceront de la surface de Vénus. Notre vie ne tiendra qu'à un cheveu, et cela pendant des jours, des semaines, des mois…

— Nous n'avons pas le choix, dit Max et il serra les mâchoires tandis que ses yeux bleus prenaient un éclat d'acier.

À pas lents, ils retournèrent à Vénusville.

Le calme régnait dans Vénusville et les yeux se tournaient avec nostalgie vers le niveau supérieur et les portes soigneusement dissimulées. Dehors, il y avait de l'air, du soleil, de l'espace… et des Terrestres.

Ils s'étaient installés, à quelques milles de là, en amont de la rivière. Leurs huttes grossières surgissaient çà et là. Ils avaient défriché des terres. Et bientôt ils les cultiveraient.

Dans les entrailles de Vénus, onze cents Tweenies s'activaient de leur mieux et attendaient que le vieil homme découvre enfin cette équation qui lui

échappait, et qui permettrait au rayon statique de se projeter sur deux dimensions en formant un arc.

Irène, juchée sur un muret, et plongée dans de sombres réflexions, regardait avec nostalgie la faible lueur qui annonçait la sortie sur l'extérieur. Elle balançait nonchalamment ses ravissantes jambes et Henry Scanlon, assis à côté d'elle, essayait désespérément de ne pas les regarder.

— Tu sais à quoi je pense, Henry ?

— Non. À quoi ?

— Je me dis que les Phibs pourraient nous aider.

— À faire quoi, Irène ?

— À nous débarrasser des Terrestres.

— Sur quoi tu te bases pour dire ça ? fit Henry après avoir réfléchi un moment.

— Je les crois très intelligents… plus même que nous le pensons. Ils ont une tout autre forme de pensée que nous, mais je crois réellement qu'ils pourraient nous aider. J'en ai comme qui dirait l'intuition. Et retirant brusquement sa main : « Tu n'as pas besoin de me tenir si fort, Henry. »

— Je pensais que perchée comme tu l'es, fit Henry en avalant péniblement sa salive, tu pourrais tomber.

— Ça se pourrait bien, fit Irène en scrutant l'abîme de moins d'un mètre de profondeur. Je suis en effet haut perchée.

Henry crut comprendre qu'elle lui faisait des avances et décida d'agir en conséquence. Il resta coi un moment, se dit qu'elle avait peut-être un peu froid, mais avant même qu'il ait tenté un geste, la jeune fille reprit :

— Où je voulais en venir, Henry, c'est qu'on devrait sortir d'ici et aller voir les Phibs.

— Mon père me tuerait si je faisais une chose pareille ! s'exclama Henry.

— Ce serait tellement amusant !

— Possible, mais dangereux. Nous ne pouvons pas nous offrir le risque de signaler notre présence.

— Bon, alors si tu as peur, fit Irène en haussant les épaules d'un air résigné, n'en parlons plus.

— Moi, peur ? s'écria Henry, rouge d'indignation. Et se laissant tomber du muret : « Quand partons-nous ? »

— Maintenant, Henry ! À l'instant même ! et elle s'empourpra, elle aussi, mais de plaisir.

— C'est bon. Allons-y.

Il l’entraîna, presque en courant, puis il s’arrêta pile, sous une brusque impulsion, et lui lança :

— Tu vas voir si j’ai peur !

Là-dessus il la serra dans ses bras et étouffa, sur ses lèvres, le petit cri de surprise qu’elle allait pousser.

— Seigneur ! s’exclama Irène lorsqu’elle put enfin parler. Ce que tu peux être brutal !

— C’est bien connu que je suis une brute, fit Henry en s’efforçant de reprendre son souffle. Et maintenant, allons voir ces Phibs, et rappelle-moi, quand je serai élu président, de faire édifier une statue au gars qui a inventé le baiser.

Ils suivirent le couloir taillé dans le roc, passèrent derrière les sentinelles postées à l’extérieur, après avoir franchi les portes soigneusement camouflées, et se retrouvèrent à l’air libre.

Les panaches de fumée qui se détachaient sur l’horizon révélaient la présence de l’homme, et pénétrés de cette idée les deux jeunes Tweenies rampèrent dans les fourrés, puis gagnèrent la forêt et ensuite le lac où vivaient les amphibiens.

Les Phibs avaient-ils, à leur étrange manière, pressenti l’arrivée de leurs jeunes amis, difficile à dire, mais à peine ceux-ci étaient-ils parvenus sur le bord du lac qu’un bouillonnement de l’eau où l’on distinguait des formes verdâtres leur annonça que les Phibs venaient à leur rencontre.

Une large tête aux yeux globuleux émergea à la surface de l’eau et une seconde plus tard ces étranges grenouilles venaient la rejoindre en grand nombre.

Henry plongea la main dans l’eau et saisit la patte palmée amicalement tendue.

— Salut, Phib.

La grande bouche remua en une réponse silencieuse.

— Demande-lui ce qu’il pense des Terrestres, Henry, fit Irène d’un ton pressant.

— Attends, fit Henry la calmant du geste. Il faut y aller doucement. Je fais de mon mieux.

Le Tweenie et le Phib restèrent pendant deux longues minutes à se regarder dans les yeux sans bouger. Puis le Phib se libéra et comme obéissant à un ordre silencieux de sa part, toutes ces créatures lacustres disparurent laissant seuls les deux Tweenies.

— Que s’est-il passé ? demanda Irène interloquée.

— J’en sais rien, fit Henry en haussant les épaules. J’ai projeté en pensée l’image des Terrestres et le Phib a paru comprendre ce que je voulais dire. Puis j’ai projeté l’image des Terrestres nous livrant combat et nous tuant… et il m’a semblé que le Phib, au contraire, nous imaginait très nombreux en face de quelques Terrestres que nous détruisions. Mais moi je lui ai opposé ma vision de Terrestres innombrables, surgissant par hordes successives et nous massacrant, et à ce moment…

— Seigneur ! fit Irène en se bouchant les oreilles. Rien d’étonnant à ce que cette pauvre créature n’ait rien compris. Tu as dû la rendre dingue.

— J’ai fait de mon mieux, fit Henry, penaud. D’ailleurs cette idiote histoire de télépathie vient de toi.

Irène qui allait lui répondre vertement se tut, car une fois de plus le lac grouilla de Phibs.

— Ils sont revenus ! s’exclama-t-elle, ravie.

Un Phib s’approcha du bord et saisit la main d’Henry tandis que les autres, tout excités, se massaient autour d’eux. Il y eut un long silence, et Irène, énervée, demanda :

— Alors ?…

— Du calme ! fit Henry. Je ne comprends pas où ils veulent en venir. Ils évoquent d’énormes bêtes, ou plutôt des monstres, ou encore…

Il se tut, le sourcil froncé, faisant effort pour se concentrer. Il hocha la tête, d’un air hésitant, d’abord, puis vigoureusement. Enfin, lâchant la patte du Phib, il saisit la main d’Irène.

— Ça y est. J’ai enfin compris ce qu’ils cherchaient à me communiquer… et c’est la solution idéale. Si tu acceptes de descendre avec moi demain dans les basses terres, Irène, nous pourrons sauver Vénusville à nous deux avec l’aide des Phibs. Nous nous munirons de deux fusils Tonite, et de provisions de bouche. Si nous longeons la rivière cela ne nous prendra pas plus de deux ou trois jours pour y aller et autant pour en revenir. Qu’en penses-tu, Irène ?

La jeunesse ne se distingue pas par de mûres réflexions. Et si Irène parut hésiter, c’était pure comédie.

— Nous ferions peut-être mieux de ne pas partir seuls, mais… je suis prête à aller n’importe où avec toi, et elle insista sur ces deux derniers mots.

Dix secondes plus tard, les deux jeunes gens reprenaient le chemin de Vénusville, le cœur gonflé de joie.

Les flammes orangées et dansantes du feu allumaient des reflets sur la crinière léonine d'Henry et projetaient des ombres sur son visage rêveur.

Il faisait chaud dans ces basses terres et le feu ne faisait qu'aggraver les choses, et cependant Henry s'y blottissait le plus près possible, sans quitter des yeux la forme d'Irène endormie. Les habitants de la jungle vénusienne craignaient le feu qui constituait de ce fait la meilleure des protections.

Les deux jeunes gens se trouvaient maintenant à trois jours des hauts plateaux. Le torrent s'était transformé en une lente et tiède rivière aux rives couvertes de l'écume verte des algues. À la forêt accueillante avait succédé la jungle étouffante où les lianes montaient à l'assaut des arbres. Le sourd bruissement de la vie avait augmenté de volume jusqu'à un bruyant crescendo. L'air était humide et lourd ; le sol, marécageux, et le paysage de plus en plus étrange.

Et cependant les deux adolescents – et cela Henry en était convaincu – ne couraient pas un réel danger. Il n'existait pas, sur Vénus, de bêtes venimeuses, et quant aux monstres à la peau épaisse qui régnaient sur la jungle, le feu, pendant la nuit, et les Phibs pendant le jour les tenaient à distance.

Par deux fois, le cri assourdissant d'un centosaure avait retenti dans le lointain, et par deux fois le bruit d'arbres déracinés et piétinés avait jeté dans les bras l'un de l'autre les deux Tweenies épouvantés. Mais les deux fois les monstres s'étaient éloignés.

C'était la troisième nuit qu'ils couchaient dehors et Henry s'étira, mal à l'aise. Les Phibs semblaient persuadés qu'à l'aube Irène et lui pourraient prendre le chemin du retour, et évoquer Vénusville était déjà pour eux un réconfort. Leur aventure était excitante, et voir briller d'admiration les yeux d'Irène – des yeux si beaux – réjouissait le cœur d'Henry. Néanmoins il prenait plaisir à penser qu'ils allaient bientôt retrouver les hauts plateaux si accueillants, et Vénusville.

Henry se coucha sur le ventre, et tout en regardant danser les flammes, se dit qu'il avait vingt ans… ou du moins presque vingt ans.

— Ma foi, se dit-il tout en mâchonnant un brin d'herbe, il serait temps que je pense à me marier, et son regard se porta involontairement sur la forme étendue auprès du feu.

Comme si elle l'avait entendu penser, les paupières de la jeune fille frémirent, et elle leva sur lui ses beaux yeux d'un bleu profond. Elle se redressa, s'étira.

— Je n'arrive pas à dormir, gémit-elle en s'efforçant vainement d'aplatir sa crinière blanche. Il fait si chaud ! et elle lança vers le feu un regard réprobateur.

Mais il en fallait plus pour ternir la bonne humeur d'Henry.

— Tu dors depuis des heures, lui fit-il remarquer, et tu ronfles comme un sapeur.

— Moi, je ne ronfle pas ! s'exclama Irène en ouvrant de grands yeux. Puis l'air brusquement inquiet : « C'est vrai que je ronfle ? »

— Bien sûr que non ! fit Henry qui éclata de rire et ne s'arrêta que lorsque Irène lui flanqua un coup de pied dans l'estomac. Aïe ! Tu m'as fait mal.

— Je vous défends de m'adresser la parole, Mister Scanlon, dit la jeune Tweenie d'un ton glacial.

Ce fut au tour d'Henry d'avoir l'air inquiet. Il se leva consterné et avait déjà fait un pas vers elle, lorsqu'il s'arrêta, cloué sur place, par le cri assourdissant d'un centosaure. Et presque aussitôt Irène vint chercher refuge dans ses bras.

Rougissante, elle se dégagea, mais comme le cri perçant d'un centosaure leur parvenait à nouveau, d'une autre direction, cette fois, elle se jeta de nouveau dans les bras de son compagnon.

Henry pâlit, en dépit du charmant fardeau qu'il tenait contre lui.

— J'ai l'impression, dit-il, que les Phibs ont mis les centosaures à contribution. Viens avec moi. On va aller le leur demander.

Dans l'aube naissante les Phibs n'étaient que des taches confuses. L'œil ne rencontrait que des rangées et des rangées de formes quasi abstraites. Un seul d'entre eux se distinguait des autres et Henry, après être entré en contact manuel avec lui, se releva et dit :

— C'est bien ce que je pensais. Ils se sont assuré l'aide de trois centosaures. Ils ne peuvent pas en maîtriser davantage. Il ne nous reste qu'une chose à faire, nous diriger sur-le-champ vers les hautes terres.

Lorsque le soleil se leva, l'expédition tout entière avait couvert deux milles en remontant la rivière. Les Tweenies suivaient la rive tout en jetant de temps à autre un regard inquiet vers la jungle. Lorsqu'une échappée s'y ouvrait, ils avaient tout juste le temps d'apercevoir d'énormes masses grises. Et le cri strident de ces sauriens se faisait entendre de façon presque continue.

— Je regrette de t'avoir entraînée dans cette aventure, Irène, dit Henry. Je commence à me demander si les Phibs seront vraiment capables de dominer ces monstres.

— Ne te tourmente pas, Henry, fit Irène en hochant la tête. C'est moi qui suis à l'origine de cette expédition. Mais je ne regrette qu'une chose… ne pas avoir laissé les Phibs agir seuls sur ces bêtes monstrueuses. Au fond, ils

n’avaient pas besoin de nous.

— C’est bien ce qui te trompe ! Si un centosaure échappe à leur contrôle, il foncera tout droit sur les Tweenies qui ne pourront pas lui échapper. Grâce à nos fusils Tonite nous pourrons, si la situation s’aggrave, tuer ces terribles « saures ».

Il laissa tomber la voix et puisa dans l’arme meurtrière qu’il tenait à la main un certain réconfort.

La première nuit, les deux Tweenies ne fermèrent pas l’œil. Quelque part, invisibles dans les eaux sombres de la rivière, les Phibs se relayaient afin de maintenir leur emprise télépathique sur les minuscules cervelles des gigantesques centosaures à vingt pattes. Dans la jungle, trois de ces monstres, pesant chacun plus de cent tonnes, hurlaient à la mort, exaspérés par la force invisible qui les poussait, contre leur gré, à remonter la rivière, et ruaient contre l’obstacle, invisible lui aussi, qui les empêchait d’y pénétrer.

Blottis près du feu qu’ils avaient réussi à allumer, les deux jeunes Tweenies, pris d’un côté entre ces montagnes de chair, et de l’autre par la fragile protection d’un réseau de télépathie regardaient avec nostalgie dans la direction des hautes terres, à quelque quarante milles de là.

Dès l’aube, ils reprirent leur lente marche. À mesure que les Phibs se fatiguaient, les centosaures se faisaient plus audacieux. L’air se rafraîchissait graduellement. L’impénétrable jungle se faisait moins dense et la distance entre Vénusville et eux, plus courte.

Henry accueillit avec un profond soupir de soulagement les premiers signes annonçant la zone boisée au climat tempéré qui leur était familière. Seule la présence d’Irène l’empêcha de renoncer à son rôle de héros. Il avait hâte de voir prendre fin leur expédition aventureuse, mais il se contenta de dire :

— Nous sommes bientôt au bout de nos peines. Mais il nous faudra encore affronter les acclamations. Parce que tu peux me croire, Irène, nous serons acclamés, pour l’héroïsme dont nous aurons fait preuve, toi et moi.

— Je n’en peux plus, Henry, fit Irène dont l’enthousiasme était des plus tempérés, lui aussi, et elle se laissa tomber sur le sol, et Henry, après avoir prévenu les Phibs, s’allongea à côté d’elle.

— On en a encore pour combien de temps, Henry ? demanda la jeune fille, et sans même s’en rendre compte, elle nicha sa tête sur l’épaule de son compagnon.

— Plus qu’un jour, Irène. Demain à cette heure, nous serons de retour chez nous, affirma Henry qui paraissait épuisé lui aussi. En somme tu estimes que nous n’aurions pas dû tenter seuls cette aventure ?

— Quand nous l’avons entreprise, je trouvais que c’était une bonne idée.

— Hé oui, fit Henry. J’ai comme ça des tas d’idées qui me paraissent excellentes, au début, et qui pour finir tournent mal. Je ne me l’explique pas, mais c’est comme ça, et le jeune Tweenie hocha la tête avec philosophie.

— Tout ce que je sais, déclara Irène, c’est qu’il me serait complètement égal de ne plus faire un pas de ma vie. Je ne me relèverais même pas si…

Elle se tut brusquement, ses beaux yeux emplis d’effroi. Sur leur droite, un des centosaures avait pénétré dans les eaux d’un petit affluent de la rivière dont ils remontaient le cours. Disparaissant à moitié dans l’eau, son interminable corps monté sur dix paires d’énormes pattes luisait d’un éclat inquiétant. Il leva vers le ciel son horrible tête et son cri terrifiant déchira l’air. Un second monstre vint le rejoindre.

— Qu’est-ce que tu attends, Henry ? s’exclama Irène en se levant d’un bond. Filons ! Et en vitesse ! Henry, serrant fermement lacrosse de son fusil Tonite la suivit.

Arthur Scanlon vida d’un trait sa cinquième tasse de café noir, et donna toute son amplitude à son audiomètre. Le manque de sommeil lui obscurcissait la vue. Il se frotta les yeux à les rougir puis, par-dessus son épaule, lança un regard à la forme prostrée étendue sur le divan. Il s’approcha d’elle, remonta la couverture, murmura : « Pauvre mammy ! » se pencha pour poser un baiser sur son front pâli. Puis il retourna à son audiomètre, le menaça du poing, et dit, s’adressant à son frère absent : « Attends que je te mette la main dessus, espèce d’imbécile ! »

— Le jour n’est pas encore levé ? demanda Madeline en s’agitant.

— Non, pas encore, dit Arthur lui mentant par compassion. Nous aurons sûrement des nouvelles avant le coucher du soleil, mammy. Dors. Je m’occupe de tout. Dad est là-haut en train de travailler sur le champ statique et il dit qu’il arrive presque au but. Dans quelques jours tout rentrera dans l’ordre.

Il s’assit à côté d’elle, lui prit la main, la tint fermement et à nouveau elle s’endormit.

Un signal lumineux clignota, et avec un dernier regard à sa mère, Arthur sortit dans le couloir, et demanda :

— Que se passe-t-il ?

Le Tweenie se mit au garde-à-vous et dit, tendant au jeune leader un rapport officiel :

— John Barno vous informe que nous allons affronter une tempête.

— Et alors ? fit Arthur, l'air agacé. On en a déjà affronté pas mal. C'est monnaie courante, sur Vénus.

— Oui, mais d'après tous les indices, celle-ci sera particulièrement violente. Jamais le baromètre n'était tombé aussi bas. Et dans la haute atmosphère la concentration ionique a atteint un degré encore jamais égalé. La Beulah a débordé et ses eaux montent rapidement.

— Il n'y a pas, dans Vénusville, une seule entrée qui ne soit au moins à cinquante mètres au-dessus du niveau de la rivière. Quant à la pluie… nous pouvons faire toute confiance à notre système d'écoulement des eaux. Et ébauchant un sourire : « Retourne auprès de Barno et dis-lui que pour ma part la tempête peut bien durer quarante jours et quarante nuits. Elle aura peut-être pour résultat de chasser d'ici les Terrestres. »

Déjà il se détournait, mais le Tweenie ne se tint pas pour battu.

— Faites excuse, chef, mais ce n'est pas ça le pire. L'équipe de secours qui était partie aujourd'hui…

— Une équipe de secours ? fit Arthur pivotant sur lui-même. Qui l'a envoyée ?

— Votre père, chef. Ils devaient prendre contact avec les Phibs… on ne m'a pas dit pourquoi.

— Et alors ?

— Ils n'ont pas pu repérer les Phibs, chef.

— Ils sont partis ? demanda Arthur cette fois pleinement alerté.

— On pense qu'ils ont cherché abri contre la tempête qui s'annonce, et c'est pourquoi Barno redoute le pire.

— On dit que les rats désertent le navire qui sombre, murmura Arthur qui enfouit sa tête dans ses mains tremblantes. Seigneur ! Tout à la fois ! Tout à la fois !

La nuit qui tombait empêchait de distinguer les noirs et menaçants nuages qui s'accumulaient sur les montagnes environnantes, mais faisait d'autant plus ressortir les éclairs qui sans interruption zébraient le ciel.

— Tu ne trouves pas le vent glacial ? fit Irène en frissonnant.

— Oui, c'est le vent froid qui vient des montagnes. À mon avis, on est bon pour une tempête, fit Henry d'un air absent. Et la rivière monte. Il se tut un moment, puis reprit vivement : Mais tu sais, Irène, nous ne sommes plus qu'à quelques milles du lac, donc presque au village des Terrestres. Nous serons bientôt au bout de nos peines.

— J’en suis bien contente pour nous tous… et pour les Phibs, aussi.

C’est à juste raison qu’elle avait nommé ces derniers, car en effet les Phibs nageaient de plus en plus lentement. Des renforts leur étaient arrivés la veille, venus de l’amont de la rivière, mais malgré cela leur avance était lente. Un froid inaccoutumé paralysait les monstres aux pattes multiples et ils résistaient de plus en plus aux ondes télépathiques qui les entraînaient contre leur volonté.

Les premières gouttes de pluie tombèrent à peine le lac dépassé. La nuit était tombée, et à la lueur bleue des éclairs, les arbres, tels des spectres, tendaient vers le ciel leurs bras éplorés. Une brusque lueur, dans le lointain, leur apprit que la foudre venait d’embraser un des géants de la forêt.

Henry blêmit.

— Atteignons au plus vite la clairière qui s’ouvre devant nous. Il est dangereux, en plein orage, de s’abriter sous les arbres.

Ladite clairière était en réalité les abords du village des Terrestres. Dans ces huttes, grossièrement construites et qui paraissaient impuissantes contre les éléments déchaînés, des lumières s’allumaient çà et là, preuve que des Terrestres les habitaient. Et comme le premier centosaure surgissait, écrasant les arbres sur son passage, la tempête éclata dans toute sa fureur. Les deux jeunes Tweenies se serrèrent l’un contre l’autre et Henry cria, pour dominer le bruit du vent et de la pluie :

— Aux Phibs de jouer, maintenant. J’espère qu’ils y arriveront.

Les trois monstres antédiluviens convergèrent vers le groupe de huttes, avec un élan qui prouvait que les Phibs faisaient appel à toute leur puissance mentale pour les téléguider.

— Je ne peux pas voir ça, gémit Irène en blottissant sa tête trempée sur l’épaule tout aussi dégoulinante de pluie de son compagnon. Les monstres vont écraser ces huttes comme des boîtes d’allumettes. Les pauvres gens !

— Non, Irène, non. Ne crains rien. Ils se sont arrêtés.

En effet, les centosaures piétinaient rageusement le sol et leurs cris stridents étaient plus forts même que les grondements du tonnerre. Épouvantés, les Terrestres sortirent en trombe de leurs huttes.

Pris par surprise – la plupart d’entre eux pendant leur sommeil – et se voyant obligés d’affronter à la fois cette tempête vénusienne et ces effroyables monstres vénusiens, ils ne purent organiser leur défense. D’abord cloués sur place, n’ayant sur eux que leurs vêtements, ils renoncèrent à lutter et prirent la fuite.

Tout se passa dans la plus grande confusion. Un ou deux d'entre eux, ayant retrouvé leurs esprits, tirèrent au hasard sur les montagnes de chair qui se dressaient devant eux, puis prenant leurs jambes à leur cou, rejoignirent les autres fuyards.

Lorsque tous se furent enfuis, les sauriens géants foncèrent une fois de plus et là où un instant auparavant se dressaient des huttes il ne resta plus que des débris.

— Ils ne reviendront jamais, Irène, non, plus jamais, fit Henry, le souffle coupé devant le succès de leur entreprise.

Nous sommes vraiment des héros, maintenant et… Recule, Irène, hurla-t-il. Cours vers les arbres !

Les cris des centosaures se faisaient plus rauques et plus profonds. Le plus proche d'eux se cabra sur ses pattes arrière, et son énorme tête se dressant à quelque deux cents pieds du sol se détacha sur le ciel zébré d'éclairs. Dans une sorte de roulement de tonnerre qui fit trembler le sol, il retomba sur ses multiples pattes et se dirigea vers la rivière qui, gonflée de pluie, dévalait, torrentueuse.

Les Phibs ne contrôlaient plus les centosaures.

Écartant Irène d'une poussée, Henry fit entrer son fusil Tonite en action, mais la jeune fille, revenant auprès de lui, son fusil à la main, visa le monstre à son tour.

La boule de feu couleur pourpre qui explosa prouva que le but avait été atteint. Le centosaure le plus proche hurla de douleur, tandis que de sa queue puissante il fauchait les arbres autour de lui. Dégoulinant de sang là où une de ses pattes avait été arrachée, il fonça à l'aveuglette.

Une seconde boule de feu pourpre le terrassa. Il s'écroula, le sol trembla, et le dernier cri qu'il poussa fut proprement terrifiant.

Mais déjà les deux autres monstres fonçaient sur les jeunes Tweenies. Ils se ruaient aveuglément vers cette invisible puissance qui les retenait captifs depuis près d'une semaine, poussés par une haine tout instinctive vers la rivière. Et sur leur passage se trouvaient les deux Tweenies.

Derrière eux, la rivière aux flots tumultueux. Devant eux la forêt aux arbres déracinés, piétinés.

Brusquement, dans le lointain retentit l'écho des fusils Tonite. Les boules de feu pourpres, une galopade éperdue, des cris spasmodiques et déchirants, puis un silence que le vent même, qui s'était apaisé, ne rompit pas.

Henry, fou de joie, poussa un hourra et exécuta une véritable danse du scalp.

— Ils sont venus à notre secours de Vénusville, Irène, hurla-t-il. Ils les ont

eus, les centosaures, et nous sommes vainqueurs. Nous avons sauvé les Tweenies.

En l’espace d’un éclair, tout était terminé. Irène, qui sanglotait de soulagement, lâcha son fusil et courut vers Henry mais son pied glissa… et la rivière l’engloutit.

— Henry ! implora-t-elle, mais le vent emporta son appel.

Empli d’horreur, Henry resta cloué sur place. Il regardait, incrédule, stupéfié, l’endroit où un instant auparavant se tenait Irène, puis, se ressaisissant, il bondit dans la rivière aux eaux noires et tumultueuses.

— Irène ! appela-t-il, à bout de souffle et déjà le courant l’emportait.

— Irène !

Mais seul le vent lui répondit. Il essaya en vain de nager. Il n’arrivait même plus à se maintenir à la surface plus d’une seconde et ses poumons éclataient.

— Irène !

Pas de réponse. Rien d’autre que le violent courant qui l’entraînait et que les ténèbres.

Puis quelque chose l’effleura. Instinctivement il voulut se dégager, mais l’étreinte se fit plus forte. Il se sentit soulevé, refit surface et l’air emplit de nouveau ses poumons torturés. La tête d’un Phib à la grande bouche riante surgit devant lui, puis il n’éprouva plus qu’une impression confuse de froid pénétrant et d’obscurité.

Il ne prit que peu à peu conscience de ce qui l’entourait. Il se rendit compte qu’il était étendu, au pied d’un arbre, sur une couverture, et enveloppé dans d’autres couvertures. Puis il se sentit pénétré des chauds rayons des lampes à infrarouge, tandis que les ampoules Atomo dispensaient une brillante lumière. Des gens se pressaient autour de lui et il constata que la pluie avait cessé de tomber.

Encore étourdi, il regarda autour de lui et cria :

— Irène !

Étendue à côté de lui, et enveloppée de couvertures tout comme lui, elle lui adressa un faible sourire et dit :

— Tout va bien, Henry. Les Phibs m’ont sauvée de la noyade moi aussi.

Madeline, penchée sur Henry, porta à ses lèvres un bol de café bouillant et dit :

— Les Phibs nous ont raconté ce que vous les avez aidés tous deux à

accomplir. Nous sommes fiers de toi, mon fils, de toi et d’Irène.

Le visage de Max était illuminé d’un sourire qui exprimait bien sa paternelle fierté.

— Vous avez usé d’un moyen psychologique parfait. Vénus est si vaste et contient tant de régions aimables et accueillantes que jamais les Terrestres ne reviendront dans des lieux infestés de centosaures… du moins d’ici longtemps. Et quand ils reviendront, si jamais ils reviennent, nous disposerons, pour les tenir à distance, de notre champ statique.

Arthur Scanlon surgit de l’ombre. Il assena une grande claque sur l’épaule d’Henry, serra la main d’Irène à la lui briser, puis dit :

— Ton tuteur et moi allons organiser, pour après-demain, des fêtes à tout casser pour célébrer votre haut fait. Alors reposez-vous bien, tous les deux, pour être en forme, car vous n’aurez jamais rien vu de pareil.

— Une fête ? fit Henry. Eh bien, moi, je vais vous dire quelque chose. Une fois la fête terminée, vous pourrez annoncer les fiançailles.

— Des fiançailles ? fit Madeline se redressant, l’air vivement intéressé.

— Eh oui, des fiançailles, fit Henry avec impatience. Je suis d’âge à me marier, non ? Ce que je viens d’accomplir le prouve.

— Et avec qui vas-tu te marier, Henry ? fit Irène qui gardait obstinément les yeux baissés.

— Avec toi, idiote. Je ne vois vraiment pas avec qui d’autre je pourrais faire une bêtise pareille.

— Mais tu ne m’as pas demandé mon avis, fit observer Irène d’un ton assuré.

Henry s’empourpra, puis dit, serrant les mâchoires :

— Je ne te le demande pas. C’est tout décidé. Et je ne vois vraiment pas ce que tu pourrais répondre à ça.

Il se pencha sur elle et Max Scanlon, étouffant un petit rire, fit signe aux autres de s’éloigner, ce qu’ils firent sur la pointe des pieds.

Une forme vague surgit et les deux Tweenies, tout confus, s’écartèrent l’un de l’autre. Ils avaient oublié tout ce qui n’était pas eux. Mais il ne s’agissait pas d’un Tweenie.

— Ma parole… mais c’est un Phib ! s’exclama Irène.

Il se propulsait maladroitement dans l’herbe trempée en s’aidant de ses bras musclés. Puis quand il fut tout près d’eux, il se laissa tomber sur le ventre et leur tendit ses pattes palmées.

Son intention était claire. Irène et Henry saisirent chacun une de ses pattes.

Un silence régna et sous l'éclat de la lampe Atomo les yeux globuleux du Phib scintillaient. Puis Irène poussa un petit cri gêné et Henry eut un petit rire tout aussi gêné, ce qui rompit le contact.

— As-tu perçu la même chose que moi ? demanda Henry.

— Oui, dit Irène en rougissant. J'ai vu toute une rangée de petits bébés Phibs. Il y en avait bien quinze…

— Ou même vingt, ajouta Henry.

— … À la tête crêtée de cheveux argentés !

Le 25 mars 1940 je mis la dernière main à *Homo Sol.*

Je passai les mois d’avril et de mai à écrire *Des sang-mêlé sur Vénus* et je soumis le 3 juin cette nouvelle à Pohl. Le 14 juin il l’acceptait. C’était une nouvelle de dix mille mots, la plus longue que j’aie placée à cette époque. Mieux encore, les magazines de Pohl se vendaient si bien qu’ayant augmenté son budget il put me la payer cinq huitièmes de cent par mot, c’est-à-dire un total de soixante-deux dollars cinquante.

Elle parut dans le numéro *d’Astonishing* qui fut mis en vente dans les kiosques le 24 octobre 1940, presque jour pour jour deux ans après que j’aie placé ma première nouvelle. Ce jour fut marqué pour moi d’une pierre blanche car pour la première fois l’illustration de la couverture se rapportait à une de mes nouvelles. J’avais franchi une étape de plus. J’avais « fait » la couverture.

Le titre de la nouvelle et mon nom y figuraient en caractères gras. C’était là le signe flatteur que désormais mon nom pouvait aider à la vente des magazines et des revues.

Cette nouvelle, ce qui n’a rien de surprenant, reflète bien mes préoccupations de ce moment-là. L’école primaire, puis secondaire que j’avais suivie jusque-là était exclusivement fréquentée par des garçons alors que je me trouvais pour la première fois, à l’université, dans une institution mixte.

À l’automne 1939, je découvris avec joie qu’une ravissante fille blonde occupait la table proche de la mienne dans le laboratoire de chimie organique synthétique. J’en tombai bien entendu amoureux.

Elle accepta, ce qui me combla, de sortir de temps à autre le soir avec moi. La première de ces soirées eut lieu le jour de mes vingt ans et je me souviens encore de l’avoir emmenée au Radio City Music Hall. Pendant cinq mois j’éprouvai pour elle un amour pur et romantique.

À la fin de l’année, ayant remporté son diplôme de lettres, et ayant décidé de ne pas tenter le doctorat, elle quitta l’université et trouva une situation à Wilmington, dans le Delaware, laissant derrière elle un amoureux transi et désespéré.

Je surmontai ma douleur, bien entendu, mais c’est tandis qu’elle suivait encore des cours à l’université que j’écrivis *Des sang-mêlé sur Vénus*. De toutes

les nouvelles que j’avais écrites jusque-là, c’était celle où j’insistais le plus sur les amours de deux adolescents. J’avais donné à mon héroïne le nom d’Irène qui était celui de ma jolie et blonde voisine au labo.

Ces quelques sorties où je m’étais contenté de lui tenir la main n’accomplirent pas le miracle qui m’aurait permis de décrire avec succès des amours passionnées. Je dois avouer que je continuai, par la suite, à user avec modération dans mes nouvelles de l’élément féminin, ce qui tout compte fait, valait mieux.

Tout en écrivant *Des sang-mêlé sur Vénus,* je proposai à Campbell de donner une suite à *Homo Sol.*

Cette suggestion n’éveilla chez lui qu’un enthousiasme modéré, mais il ne refusa pas d’en prendre connaissance dès qu’elle serait écrite. Je m’y attelai à peine eus-je achevé *Des sang-mêlé sur Vénus,* et l’intitulai : *Une donnée imaginaire.* Si j’y introduisis un des personnages principaux de *Homo Sol,* la confrontation entre humains et non-humains en était absente, et c’est probablement ce qui déplut à Campbell. Je la lui soumis le 11 juin et la reçus en retour – suite ou pas – le 19 juin.

Pohl la refusa, lui aussi. Tremaine la lut avec plus d’intérêt et envisagea même de la publier dans *Cornet,* mais ce magazine cessa de paraître et ma nouvelle me resta sur les bras. En réalité, je ne fis plus aucune tentative pour la placer, mais deux ans plus tard elle parut dans le magazine de Pohl, à ce détail près que Pohl n’en était plus le rédacteur en chef.

Malgré les difficultés que je rencontrais, les refus que j’essuyais, je parvins cependant à gagner, pendant ma première année d’université, 272 dollars, ce qui représentait pour moi un apport considérable.

Une donnée imaginaire

Sur l'écran télécommandé le signal qu'attendait Tan Porus s'alluma. Une lueur de triomphe brilla dans ses yeux verts au regard acéré et son corps menu vibra d'enthousiasme. Le fait qu'il eût posé les pieds sur son bureau démontrait bien le caractère exceptionnel de la situation.

Sur l'écran, un Arcturien à l'air furieux foudroya du regard le psychologue rigellien et s'exclama :

— Était-ce vraiment la peine de me faire sortir du lit en plein milieu de la nuit, Porus ?

— Ici, il fait plein jour, Final. Et quand vous entendrez ce que j'ai à vous dire l'idée de dormir vous sortira de la tête.

Gar Final, rédacteur en chef du *J.G.P. – Journal of Galactic Psychology –*, eut aussitôt l'air bien réveillé. Quels que fussent les défauts de Tan Porus – et de l'avis de l'Arcturien ils étaient nombreux – jamais il ne vous réveillait pour rien. Si selon lui il se préparait quelque chose d'important, c'était non seulement important, mais colossal.

— Final, déclara Porus avec un plaisir visible, l'article que je viens de vous envoyer est bien le plus sensationnel que vous aurez jamais publié dans votre feuille de chou.

— Vous pensez vraiment ce que vous dites ? demanda assez sottement Final qui paraissait impressionné.

— Quelle question idiote ! Évidemment que je le pense ! Écoutez-moi bien… Là-dessus, ménageant ses effets, Porus fit une longue pause que Final, le visage tendu, n'osa rompre. Puis il dit enfin, d'une voix basse et rauque : J'ai résolu l'énigme du calmar.

La réaction de Final fut exactement celle qu'attendait Porus. Il explosa et pendant trente secondes dévida un chapelet de savoureuses épithètes inattendues chez ce respectable rédacteur en chef.

Porus et son calmar étaient célèbres dans la galaxie tout entière. Cela faisait maintenant deux ans que le psychologue s'acharnait à percer le mystère de cet obscur mollusque qui s'obstinait à s'endormir au moment où il ne l'aurait pas dû. Porus accumulait équations sur équations, les détruisait puis recommençait

avec une obstination qui était devenue un sujet de plaisanterie parmi tous les psychologues de la Fédération… Cela dit, aucun d'entre eux n'avait trouvé une explication à l'inexplicable réaction du calmar. Et maintenant Final venait d'être arraché de son lit pour s'entendre dire tout simplement que la solution était enfin trouvée.

Final lança une dernière bordée de jurons qui faillit crever l'écran.

Porus attendit que la tempête s'apaise, puis dit avec le plus grand calme :

— Cela vous intéresserait de savoir comment j'y suis parvenu ?

Il reçut pour toute réponse un grognement indistinct.

Le Rigellien se mit alors à parler à toute allure. Toute trace d'ironie s'était effacée de son visage et après qu'il eut prononcé quelques phrases, elle disparut de celui de Final, qui, ouvrant de grands yeux, s'exclama :

— Est-ce possible ?

— Hé oui !

Lorsque Porus en eut terminé, Final courut comme un fou avertir les typos de retarder de deux semaines la publication du prochain *J.G.P.*

Furo Santins, chef de la section des mathématiques de l'université d'Arcturus, regarda gravement et longuement son collègue sirien, puis dit :

— Non, non, vous faites erreur. Ses équations étaient parfaitement exactes. Je les ai vérifiées moi-même.

— Mathématiquement, c'est possible, rétorqua le Sirien au rond visage. Mais psychologiquement, ça n'a aucun sens.

— Aucun sens ! s'exclama Santins en se frappant le front. Voilà bien des paroles de mathématicien ! Mais par l'espace, mon cher, pourquoi faut-il absolument donner un sens aux mathématiques ? Elles ne sont qu'un outil et aussi longtemps qu'on peut s'en servir pour obtenir des réponses exactes et établir des probabilités, peu importe qu'elles aient en elles-mêmes un sens ou non. Il faut rendre cette justice à Tan Porus. La plupart des psychologues ignorent à ce point les mathématiques qu'ils ne sont même pas capables de se servir d'une règle à calcul, mais Porus, lui, connaît son affaire.

— C'est bien possible, c'est bien possible, fit son interlocuteur visiblement sceptique. Mais user de données imaginaires dans des équations psychologiques me ferait douter de la science. La racine carrée de moins un ! Je vous demande un peu !

Et il frissonna…

Dans la salle réservée aux professeurs de la section de psychologie, l'agitation était vive. Le bruit que Porus avait résolu l'énigme du calmar s'était

répandu comme une traînée de poudre et on ne parlait que de cela.

Un groupe compact se pressait autour de Lor Haridin, ce jeune agrégé que sa qualité d'assistant de Porus mettait en vedette.

— Vous dire exactement ce qu'il en est… je ne le pourrais pas, déclarait-il. Ça, c'est le secret du patron. Mais j'ai néanmoins quelques lueurs sur la manière dont il s'y est pris pour résoudre cette énigme.

Comme tous se pressaient autour de lui, l'un des assistants déclara :

— J'ai entendu dire qu'il aurait élaboré, au sujet du calmar, une nouvelle équation mathématique comme cela s'est passé lorsque les Humanoïdes de Sol nous ont posé des problèmes.

— Il n'y a pas de comparaison possible, fit Lor Haridin en secouant la tête. Comment il est parvenu à concevoir cette équation, je ne me l'explique pas. Cela tient du transport au cerveau ou du cauchemar, mais le fait est qu'il a introduit dans son équation une donnée imaginaire… la racine carrée de moins un.

Un silence angoissé pesa, puis un des assistants lança :

— Je me refuse à le croire !

— Et pourtant, le fait est là ! déclara Lor Haridin d'un ton sans réplique.

— Mais ça n'a pas de sens ! Que peut représenter, psychologiquement parlant, la racine carrée de moins un ? Il fit rapidement un calcul mental, comme le faisaient tous ses collègues, et ajouta : Cela voudrait dire que les synapses neuraux s'étendraient dans quatre dimensions !

— C'est l'évidence même, fit un autre. Ce qui revient à dire que si l'on stimule le calmar aujourd'hui, il réagira hier. C'est ce que signifie cette donnée imaginaire. Par la comète, vous pouvez me croire ! C'est simplement impensable.

— Votre incrédulité même démontre que vous n'êtes pas un Tan Porus, rétorqua Haridin. Croyez-vous qu'il se soit demandé un instant combien de données imaginaires il avait dû introduire à chaque stade de l'opération du moment que la racine carré de moins un lui apportait finalement la solution ? Ce qui l'intéressait, c'était d'obtenir mathématiquement une réponse au problème qui se posait à lui… celui de l'inexplicable sommeil du calmar. Peu importe que, du point de vue de la physique, elle n'ait aucune signification. Encore une fois, les mathématiques ne sont jamais qu'un instrument.

Les professeurs ruminèrent en silence cette réponse et s'en émerveillèrent.

Tan Porus, installé dans une somptueuse cabine, à bord du plus récent et du plus luxueux des vaisseaux interstellaires, offrait un visage souriant au jeune

homme assis en face de lui. D’excellente humeur, il répondait de bonne grâce, pour la première fois de sa vie, à l’interview que lui faisait subir l’envoyé de *l’Ether Press.*

Le reporter, de son côté, s’émerveillait de l’affabilité du savant. Il savait, pour l’avoir appris à ses dépens, que les savants, dans leur ensemble, avaient horreur des reporters… et que les psychologues, en particulier, prenaient un malin plaisir à exercer sur eux de la psychologie appliquée et à susciter en eux des réactions amusantes… pour les autres.

Il se rappelait encore ce jour où un vieux savant de Canopus était parvenu à le persuader qu’il n’existait rien de plus beau au monde que de mener une vie arboricole. Il avait fallu vingt types costauds pour l’arracher au faîte d’un arbre, et un psychologue réputé pour le remettre dans son état normal.

Or il avait devant lui le plus célèbre d’entre eux, Tan Porus, qui répondait à ses questions en toute simplicité.

— Ce que je voudrais savoir, professeur, dit-il, c’est ce qu’est exactement cette donnée imaginaire. Non pas dans le domaine des mathématiques – nous ne pourrions pas vous suivre – mais du point de vue général qu’un simple Humanoïde peut saisir. Ainsi j’ai entendu dire que le calmar aurait un système nerveux à quatre dimensions.

— Par Rigel ! grommela Tan Porus. Eux et leurs quatre dimensions ! Tout ça, c’est du blablabla ! À la vérité, cette donnée imaginaire dont j’ai usé – et qui semble avoir frappé les foules – n’indique probablement rien de plus qu’une anomalie du système nerveux de ce mollusque, mais en quoi elle consiste, cela je l’ignore. Les méthodes habituelles d’écologie et de microphysiologie n’ont rien révélé d’anormal. En appliquant aux cellules nerveuses la physique nucléaire on arriverait peut-être à un résultat, mais je n’y crois pas trop. Et avec dédain : « Les physiciens atomistes ont bien trop de retard sur les psychologues pour leur être d’un grand secours. »

Le reporter prenait fiévreusement des notes. Il voyait déjà la manchette qui paraîtrait le lendemain : *Un célèbre psychologue lance l’anathème sur les physiciens atomistes* et imaginait d’avance la manchette qui paraîtrait le lendemain : *Des physiciens indignés fustigent un célèbre psychologue.*

Les polémiques entre savants étaient pain bénit pour *l’Ether Press,* et tout spécialement celles qui opposaient psychologues et physiciens qui, ce n’est un secret pour personne, se détestent cordialement.

— Professeur, dit le jeune reporter tout frétillant, dans la galaxie tout entière, les Humanoïdes se passionnent pour tout ce qui touche à la vie privée de

vous autres savants. Me permettez-vous de vous poser quelques questions sur votre retour à Rigel IV, votre planète natale ?

— Allons-y ! s'exclama gaiement Porus. Dites à vos lecteurs que cela fait deux ans que je ne suis pas retourné chez moi, et que j'attends ce moment avec impatience. Décidément la lumière jaune qui baigne Arcturus me fatigue les yeux, et vu ma taille, tout m'y paraît démesuré.

— Est-il exact que vous avez, sur Rigel IV, une épouse qui vous attend avec impatience elle aussi ?

— Heu, heu, oui, fit Porus. Il n'existe pas, dans toute la galaxie, femme plus charmante, et je ne peux plus attendre le moment de la revoir. Ne manquez pas de noter cela.

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas emmenée avec vous sur Arcturus ?

— Ma foi, fit le Rigellien d'un ton plus grave, quand je travaille, j'aime à être seul. Une femme, c'est très bien à condition qu'elle reste à sa place. Et mes vacances j'aime aussi les prendre seul. Mais cela, ne le notez pas.

Le reporter s'en abstint, puis dit, regardant avec une franche admiration cet homme petit par la taille, mais grand par l'intelligence :

— Comment êtes-vous parvenu à la persuader de ne pas vous accompagner ? Confiez-moi votre secret. Je vous promets de n'en pas faire usage.

— Je vais vous le révéler, mon garçon, fit Porus avec un bon rire. Un psychologue digne de ce nom est maître chez lui.

Il se leva pour bien faire comprendre que l'interview était terminée, puis saisit le jeune reporter par le bras, et lui dit en le transperçant du regard :

— Gardez-vous bien, mon garçon, d'insérer cette phrase dans votre article.

— Soyez tranquille, professeur, soyez tranquille, je n'en ferai rien ! Comme nous le disons, nous autres journalistes : « Ne vous en prenez jamais à un psychologue. Il vous en cuirait. »

— Parfait ! Parce que pour ce qui serait de vous en cuire, vous pourriez compter sur moi.

Le jeune reporter prit hâtivement congé du petit professeur et sortit de la somptueuse cabine sans demander son reste, en essuyant son front baigné de sueur froide. Il s'était rendu compte, vers la fin de l'interview, qu'il y avait avec les savants des bornes à ne pas dépasser. Et il se jura à l'avenir de ne plus aller interviewer des psychologues, à moins que le rédacteur en chef ne l'augmente sérieusement.

Après avoir franchi dix milliards de milles, Porus vit surgir à l'horizon le globe d'un blanc pur de Rigel et son cœur s'emplit de joie.

Réaction du type B… nostalgie. Réflexe conditionné provoqué par l'association de Rigel à d'heureux souvenirs d'enfance…

Des mots, des phrases, des équations tourbillonnaient dans sa tête, mais la joie dominait tout. Et bientôt l'homme, en Porus, triompha du psychologue, et il abandonna toute analyse pour se laisser aller à un sentiment de bonheur sans mélange.

Il resta éveillé, en pleine nuit, deux jours avant que se pose le vaisseau, pour apercevoir le premier Hanlon, quatrième planète de Rigel, sa galaxie natale. Quelque part sur une de ces planètes, sur les rives d'une mer calme se dressait une petite maison de deux étages. Une toute petite maison et non pas un de ces édifices géants faits pour les Arcturiens et autres Humanoïdes de haute taille.

C'était le plein été et la maison serait auréolée de la lumière nacrée de Rigel, si reposante pour les yeux après celle, d'un jaune éclatant, qui baignait Arcturus.

Dès le premier soir – et il faillit pousser un cri de joie à cette pensée –, il se gorgerait de tryptex grillés. Cela faisait deux ans qu'il n'en avait pas goûté et sa femme les préparait merveilleusement bien.

Évoquant sa femme, il se rembrunit. Il lui avait joué un sale tour en l'abandonnant à son sort, pendant deux ans, mais il ne pouvait faire autrement. Il feuilleta une fois de plus, d'une main nerveuse, les dossiers disposés devant lui. Il avait passé une journée entière à mettre par équations les réactions qu'aurait sa femme en le revoyant après deux ans d'absence, et le résultat n'avait rien de réjouissant.

Nina Porus était une femme passionnée qui ne se dominait pas et il lui faudrait agir rapidement et efficacement.

Il la repéra presque immédiatement dans la foule. Il sourit, heureux de la revoir, même si ses équations lui laissaient prévoir des scènes orageuses et répétées. Il repassa mentalement le petit laïus qu'il comptait lui adresser et y apporta quelques petits changements.

Elle le vit à son tour. Elle le salua frénétiquement de la main, et jouant des coudes, fut bientôt au premier rang, et presque aussitôt, dans ses bras. Stupéfait par cet accueil chaleureux, Tan Porus faillit trébucher.

Ce n'était nullement la réaction à laquelle il s'attendait. Il avait dû se

tromper dans ses calculs.

Elle l'entraîna vivement, fendant la foule des reporters, jusqu'au stratocar qui les attendait, et cela sans cesser de parler.

— Tan Porus, il me semblait parfois que je ne te reverrais jamais ! C'est si bon de te retrouver ! J'en éprouve une telle joie ! À la maison, tout va bien, mais sans toi, rien n'est pareil.

Porus écoutait, l'œil vitreux, tant ces paroles étaient inattendues dans la bouche de Nina. Aux oreilles sensibles du psychologue, elles sonnaient comme les divagations d'une démente. Il n'avait même pas la force de ponctuer ce discours par des petits grognements. Pétrifié, muet de surprise, il regardait défiler le paysage et écoutait l'air se déchirer tandis qu'ils fonçaient vers leur petite maison du bord de mer.

Nina Porus continuait de bavarder gaiement… et en cela seulement il la retrouvait, car elle avait toujours eu l'art de faire à la fois questions et réponses.

— Et, bien entendu, mon chéri, j'ai préparé pour toi un tryptex doré à point garni de sarnees… Ah ! et puis j'y pense, l'histoire qu'il y a eu l'année passée au sujet de cette nouvelle planète… la Terre, je crois. Tu ne peux pas savoir ce que j'étais fière de toi en l'apprenant. Alors j'ai dit…

Cela continuait, cela continuait et bientôt Porus n'entendit plus que des sons pour lui dénués de sens.

Où donc étaient ses larmes ? Et ses reproches ? Et ses menaces ? Et cette façon qu'elle avait de s'attendrir sur elle-même ?

Au dîner, Tan Porus dut faire un immense effort sur lui-même. Il regardait avec un étrange manque d'appétit le plat fumant de tryptex et il finit par dire :

— Cela me rappelle le jour où, sur Arcturus, alors que je dînais avec le président délégué…

Il raconta ce dîner dans ses moindres détails, insistant sur la gaieté qui régnait ce soir-là, et la part qu'il y prenait, allant jusqu'à laisser entendre qu'en somme sa femme ne lui avait guère manqué. Enfin, à bout d'inventions, il fit allusion, d'un ton dégagé, au nombre incroyable de Rigelliennes installées sur Arcturus.

— C'est merveilleux, chéri ! s'exclama sa femme toute souriante. Je suis si contente que tu ais pris plaisir à ces agapes ! Et maintenant, mange ton tryptex.

Mais Porus ne mangea pas son tryptex. L'idée même de la nourriture lui donnait la nausée. Après avoir lancé un regard incrédule à sa femme, il se leva, faisant appel à toute sa dignité, et se retira dans son cabinet de travail.

Prenant sur son bureau ses équations, il les déchira rageusement, puis se

laissa tomber dans un fauteuil. Il bouillait de colère. Qu'était-il donc arrivé à Nina pour qu'elle ait changé à ce point ? Même s'il y avait eu un homme dans sa vie – et cette idée l'effleura un instant –, cela ne suffisait pas à expliquer chez sa femme une aussi radicale transformation.

Il y avait de quoi s'arracher les cheveux. Il s'était passé quelque chose, mais quoi, il n'en avait aucune idée. Il aurait donné tout ce qu'il possédait au monde pour voir Nina entrer et lui faire une scène à tout casser, comme au bon vieux temps.

En bas, à la salle à manger, Nina Porus avait les yeux brillants de malice.

Lor Haridine posa sa plume et dit :

— Entrez !

La porte s'ouvrit devant son ami Eblo Ranine qui débarrassa un coin de la table de travail pour s'y asseoir.

— Haridine, j'ai une idée, dit-il, l'air pas très sûr de lui.

— Dans le genre de la farce que tu avais jouée au vieil Obel ? fit Haridine en lui lançant un regard soupçonneux.

— Non, je crois que cette fois, c'est une bonne idée. Il est exact, n'est-ce pas, que Porus t'a laissé la charge du calmar ?

— Je vois où tu veux en venir. Il n'en est pas question. Je suis chargé de nourrir le calmar, mais rien de plus. S'il m'arrivait simplement de claquer des mains près de sa cuve, pour provoquer chez lui un changement de coloration, le patron en aurait une attaque.

— Qu'il aille se perdre dans l'espace ! Et n'oublie pas qu'il est à des parsecs et des parsecs de nous. Ranine tira de sa poche un vieux numéro du *J.G.P.* et demanda : « As-tu suivi les expériences que Livell a effectuées sur le Procyon II ? Tu vois ce que je veux dire. Les champs magnétiques appliqués avec ou sans les radiations des ultraviolets ? »

— C'est pas de mon domaine, grommela Haridine. J'en ai entendu parler, mais rien de plus. Pourquoi y fais-tu allusion ?

— C'est un type de réaction E qui produit – tu me croiras ou pas – un puissant effet Fimball dans presque tous les cas, et spécialement sur les invertébrés supérieurs.

— Hem !

— Si nous pouvions l'expérimenter sur le calmar, ça pourrait…

— Non, non et non ! s'exclama Haridine en secouant violemment la tête. Porus me tuerait ! Par les étoiles et les météores, il en serait capable.

— Écoute-moi, imbécile… Ce n’est pas à Porus de te dire ce que tu dois faire avec ce calmar. C’est à Frian Obel d’en décider. C’est lui, et non Porus, qui est à la tête de la section de psychologie. Il te suffit de lui en demander l’autorisation et tu l’obtiendras. Entre nous, depuis l’histoire d’Homo Sol qui s’est déroulée l’an passé, il ne peut plus blairer Porus.

— Et si tu la lui demandais, toi ? fit Haridine qui commençait à se rallier à son idée.

— Non, fit Ranine, l’air gêné. Je ferais mieux de m’abstenir. Je crois qu’il me soupçonne d’avoir été l’auteur de cette farce qu’il n’a pas appréciée.

— C’est bon. Je m’en charge.

À le voir on avait l’impression que Lor Haridine n’avait pas fermé l’œil depuis une semaine… ce qui prouve que les apparences ne sont pas toujours trompeuses. Eblo Ranine le regarda avec compassion et lui dit en soupirant :

— Allez, assieds-toi. Santine n’a-t-il pas dit qu’il nous donnerait aujourd’hui la solution ?

— C’est possible, mais je trouve ça humiliant. J’ai passé sept années à faire des maths supérieures. Et voilà que je fais une erreur stupide que je n’arrive pas à déceler.

— Il n’y a peut-être rien à déceler.

— C’est idiot, ce que tu dis là. D’ailleurs à mon avis la solution n’existe pas. Purement et simplement pas. Son haut front se plissa de rides et il ajouta : « Oh ! et puis je ne sais plus que penser. »

Il frotta machinalement du pied le tapis comme pour l’user jusqu’à la trame tout en remuant d’amères pensées, puis il s’assit brusquement et dit :

— Tout vient de ces intégrales temps. Elles ne vous mènent à rien, c’est moi qui te le dis. Tu étudies leur table pendant une demi-heure pour baser ton équation et tu obtiens dix-sept solutions possibles. Il te faut ensuite choisir celle qui te parait la plus juste et, par Arcturus, toutes sont possibles et aucune ne l’est ! Prends-en huit, comme nous sommes en train de le faire, et nous n’aurons pas assez de toute notre existence pour les permuter. Mais en attendant, où se situe donc l’erreur que j’ai commise ? Je me demande comment je résiste à tout ça.

Le regard qu’il lança à l’épais volume des *Tables des intégrales temps* de Hélo ne parvint pas en déchirer la reliure et ce, à la grande surprise de Ranine.

Le signal lumineux s’alluma et Haridine bondit vers la porte.

Il arracha le paquet des mains du coursier et déchira l’emballage d’une main

fiévreuse.

Puis, saisissant le manuscrit, il courut à la dernière page et lut la note rédigée par Santin :

Vos calculs sont exacts. Félicitations… Porus va en recevoir un coup sur la tête ! Je vous conseille de vous mettre immédiatement en rapport avec lui.

Ranine avait pris connaissance de la note par-dessus l'épaule de son ami, et, pendant une longue minute, ils se regardèrent en silence.

— J'avais donc raison, chuchota Haridine, ouvrant de grands yeux. Nous avons découvert quelque chose où l'imaginaire ne s'intégrait pas. Mais d'autre part nous avons obtenu une réaction qui contient une donnée imaginaire !

Ranine en avala de travers et contint non sans effort sa stupéfaction.

— Comment interprètes-tu cela ? demanda-t-il simplement.

— Par l'espace ! Au nom de la galaxie ! Comment veux-tu que je le puisse ? Il ne nous reste qu'une chose à faire. En appeler à Porus.

Ranine fit claquer ses doigts, saisit son ami par les épaules, et s'exclama :

— Ah ! non, par exemple ! Il n'en est pas question. Une chance unique se présente à nous. Si nous poursuivons seuls l'expérience, à nous l'avenir ! Et surexcité à en bégayer. « Par… par Arcturus, il n'existe pas un psychologue qui ne serait prêt à vendre son âme pour pouvoir saisir au vol une occasion pareille. »

Le calmar rampait placidement, nullement dérangé par l'immense solénoïde qui entourait sa cuve. La masse des fils emmêlés et des plombs qui transmettaient le courant, la lampe qui projetterait sur lui des vapeurs de mercure le laissaient totalement indifférent. Il grignotait avec une visible satisfaction les algues qui tapissaient sa cuve et était en paix avec lui-même et avec le monde.

Il n'en était pas de même des deux jeunes psychologues. Eblo Ranine vérifiait pour la énième fois l'installation compliquée, et Lor Haridine, lorsqu'il ne se rongeait pas les ongles d'énervement, lui donnait un coup de main.

— Tout est en ordre, déclara enfin Ranine en épongeant son front couvert de sueur. Mets le courant !

La lampe à vapeurs de mercure s'alluma et il alla fermer les doubles rideaux. À la froide lumière de cette lampe, les visages teintés de vert des deux jeunes savants étaient penchés sur le calmar qu'ils ne quittaient pas des yeux. Le mollusque commença de s'agiter, et sous l'effet de la lumière au mercure sa

chaude couleur rose tourna au noir terne.

— Mets toute la sauce, dit Haridine d’une voix rauque.

Il y eut un léger déclic et rien de plus.

— Pas de réaction ? demanda Ranine pensant tout haut, puis il retint son souffle, tandis que son collègue se penchait plus bas encore.

— Oui, cette fois le calmar réagit. Il émane de lui comme une lueur… ou est-ce que je me trompe ?

Cette lueur devint nettement perceptible, parut se détacher du corps même du mollusque, puis prit une forme sphérique. De longues minutes s’écoulèrent.

— Il est en train d’émettre une sorte de radiation, un champ, une force, appelle ça comme tu voudras, et cela prend de l’ampleur, fit Haridine.

Son compagnon ne répondit pas et d’ailleurs il n’en attendait pas de réponse. À nouveau les deux jeunes psychologues attendirent, tout en continuant d’observer le phénomène qui se déroulait sous leurs yeux.

Puis Ranine poussa un cri étouffé, saisit le bras de Haridine et s’exclama :

— Par la queue de la comète, qu’est-il en train de faire ?

La sphère, à la fois globuleuse et lumineuse, faite de Dieu sait quoi, venait de projeter un pseudopode. Une projection lumineuse effleura une onduleuse branche d’algue dont aussitôt les feuilles brunirent et se recroquevillèrent.

— Coupe le courant !

Un nouveau cliquetis, la lampe à vapeurs de mercure s’éteignit, les deux jeunes savants écartèrent les doubles rideaux, puis se consultèrent du regard.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, fit Haridine en secouant la tête. C’est complètement dingue. Je n’ai jamais vu une chose pareille.

— Pas plus que tu n’avais obtenu une réaction à partir d’une équation basée sur une donnée imaginaire. En fait, je ne pense pas que ce champ qui continue de s’étendre soit une forme connue d’énergie…

Ranine, le souffle coupé, exhala un long sifflement et s’écarta lentement de la cuve contenant le calmar. Le mollusque restait parfaitement immobile, mais autour de lui la moitié des algues étaient brûlées et ratatinées.

Haridine retint son souffle. Il referma les rideaux et dans la pénombre le globe phosphorescent s’enfla à remplir la moitié de la cuve. De petites projections lumineuses se tendirent vers les quelques algues qui restaient encore et une autre, passant à travers la cuve de verre, se mit à ramper sur la table.

— C’est la réaction à retardement, fit Ranine d’une voix que la peur rendait presque indistincte. As-tu appliqué à tes calculs le test du théorème de Wilbon ?

— Comment l’aurais-je pu ? fit Haridine, le cœur battant et les lèvres sèches. Le théorème de Wilbon ne pouvait en aucun cas s’appliquer à une équation à donnée imaginaire. C’est pourquoi je n’en ai rien fait.

Ranine passa à l’action avec une énergie frénétique. Il sortit du laboratoire et revint presque aussitôt, tenant dans ses mains une petite bête de la famille des écureuils qui poussait des petits cris effrayés. Il le posa sur le trajet de la projection lumineuse qui s’étendait sur la table et l’y maintint à l’aide d’une règle.

Ce fil lumineux oscilla comme s’il sentait aveuglément la présence de la vie et s’en approcha. Le petit rongeur émit un cri perçant, comme s’il souffrait le martyre, puis ne bougea plus. En deux secondes il n’était plus que l’image ratatinée et recroquevillée de ce qu’il avait été.

Ranine jura entre ses dents, et lâcha précipitamment la règle en hurlant, car le rai de lumière – plus brillant et plus épais de seconde en seconde – rampait vers lui sur le plateau de la table.

— C’en est assez ! s’exclama Haridine. Il faut mettre fin à cette expérience !

Il ouvrit vivement un tiroir, en sortit son revolver chromé Tonite. Le fin rayon de lumière pourpre dirigé sur le calmar explosa avec une force silencieuse sur le bord de la sphère phosphorescente. Le jeune psychologue tira ainsi à plusieurs reprises, puis laissa son doigt appuyé sur la détente, projetant un pourpre rayon destructeur qui finit par s’arrêter de lui-même.

Mais la sphère phosphorescente n’en fut pas atteinte. Elle emplissait maintenant la cuve tout entière et les algues ne formaient plus qu’une masse brune et desséchée.

— Alerte la direction ! hurla Ranine. Nous sommes complètement dépassés.

Il n’y eut pas de désordres – en règle générale, les Humanoïdes ne se laissent pas aller à la panique, si l’on en excepte les habitants des planètes de Sol, qui sont à demi géniaux et à demi humanoïdes – et l’évacuation de l’université se fit sans heurts.

— Un fou, déclara le vieux Mir Deana, le physicien le plus célèbre d’Arcturus II, pose plus de questions que n’y peuvent répondre un millier de sages, et sur ce il passa ses doigts dans sa maigre barbiche tout en fronçant de dédain son petit nez en pomme de terre.

— Que voulez-vous dire par là ? demanda vivement Frian Obel, dont la peau verdâtre de Végan fonça de colère.

— Tout simplement que, par analogie, un fou de psychologue cosmique peut déclencher plus de désordres que n'en peuvent apaiser un millier de physiciens.

Obel retint les mots acerbes qui lui montaient aux lèvres. Il avait sa propre opinion sur Haridine et Ranine, mais ce n'était pas à un idiot de physicien de porter un jugement sur eux.

Quai Wynn, le recteur de l'université, petit homme bien rembourré, fonça sur eux. Hors d'haleine, il dit d'une voix entrecoupée :

— Je me suis mis en rapport avec le Parlement de la galaxie et ils prennent leurs dispositions pour évacuer, si nécessaire, Eron tout entier. Puis d'une voix implorante : Vous ne pouvez vraiment rien tenter ?

— Rien pour le moment, dit Mir Deana en soupirant. Tout ce que nous savons, c'est que le calmar émet un champ de radiations qui a quelque chose de vivant et qui n'est pas de caractère électromagnétique. Rien de ce que nous avons tenté, aussi bien par des moyens matériels que par le vide, n'a réussi, jusqu'ici, à arrêter son avance. Aucune des armes dont nous disposons ne l'affecte, car dans ce champ les forces de l'espace-temps ne jouent pas.

— Ça va mal, très mal, fit le recteur en secouant la tête d'un air soucieux. Avez-vous fait appel à Porus ? et au son de sa voix, on sentait qu'il se raccrochait à un dernier fétu.

— Évidemment ! grommela Frian Obel. N'est-il pas le seul d'entre nous à connaître toutes les caractéristiques du calmar ? S'il ne peut rien faire, personne d'autre ne le pourra.

Son regard se porta sur les bâtiments de l'université, d'un blanc étincelant, qui se détachaient sur le campus dont le gazon verdoyant n'était plus qu'un chaume brunâtre où se dressaient des squelettes d'arbres noircis.

— Pensez-vous, fit le recteur se tournant une fois de plus vers Deana, que ce champ peut s'épandre jusque dans l'espace interplanétaire ?

— Par la Voie lactée, je ne sais que penser ! fit Deana qui, exaspéré, lui tourna le dos.

Un silence lourd de menaces pesa.

Tan Porus était plongé dans une profonde apathie. Il n'était sensible ni à la beauté du plafond peint de vives couleurs, ni aux sons mélodieux qui emplissaient la salle de concert.

Il ne savait qu'une chose, c'est qu'on l'avait obligé à assister à un concert. Or il ne comprenait rien à la musique. Au cours de vingt années de vie conjugale

il était toujours parvenu à éviter ces corvées qu'étaient pour lui les concerts avec une habileté et une aisance que seul un grand psychologue pouvait déployer. Et voilà que…

Il fut arraché à son apathie par les rumeurs qui s'élevaient du fond de la salle.

Les ouvreuses se précipitèrent vers les portes d'où provenaient ces bruits insolites, mais des bras aux manches galonnées les repoussèrent puis une voix stridente s'éleva :

— Je suis envoyé de toute urgence par le Parlement galactique d'Eron, en Arcturus. Tan Porus est-il dans la salle ?

Déjà Tan Porus se levait. Toute excuse lui permettant d'échapper à ce concert était la bienvenue.

Il saisit l'enveloppe que lui tendait l'envoyé, et en dévora le contenu. Mais dès la seconde phrase, il s'assombrit. Lorsqu'il en eut terminé, il leva un visage où seuls ses brillants yeux verts étaient vivants.

— Dans combien de temps pouvons-nous partir ?

— Le vaisseau spatial vous attend.

— Bon. Alors allons-y.

Il avança d'un pas et s'arrêta. Une main le retenait par le bras.

— Où vas-tu ? lui demanda Nina Porus d'un ton menaçant.

Tan Porus se raidit, car il devinait ce qui allait se passer.

— Je suis obligé de me rendre sur Eron, ma chérie. Le sort de la galaxie tout entière est en jeu. Tu ne peux imaginer à quel point il est important que je parte immédiatement.

— Bon, pars. Mais je pars avec toi.

— Bien, chérie, dit le psychologue qui acquiesça de la tête et poussa un soupir.

Les responsables de la section de psychologie, réunis en séance extraordinaire, s'exclamèrent tous en chœur, puis regardèrent d'un air dubitatif le graphique de vaste échelle déployé devant eux.

— À dire vrai, messieurs, leur déclara Tan Porus, je n'en suis pas absolument sûr moi-même, mais… vous avez tous vu et contrôlé les résultats que j'ai obtenus. C'est donc l'unique stimulus qui puisse mettre fin à la réaction à retardement.

— En effet, les équations mathématiques sont tout à fait claires, déclara Frian Obel en tripotant nerveusement son menton. Pousser la puissance des ions

d'hydrogène au-delà de pH3 déclencherait l'intégrale de Mane et de ce fait… Mais Porus, nous ne travaillons pas dans l'espace-temps. Les maths ne s'y prêteraient pas et peut-être même que rien ne s'y prêterait.

— C'est notre seule chance. Si nous avions affaire à l'espace-temps normal, nous pourrions détruire le calmar en le noyant dans une quantité suffisante d'acide, ou encore le réduire en cendres au moyen de rayons toniques. Mais les choses étant ce qu'elles sont, nous n'avons d'autre choix que de tenter notre chance en…

— Laissez-moi passer, je vous dis ! fit une voix forte l'interrompant brusquement. Peu m'importe qu'ils tiennent une conférence, dix conférences !

La porte s'ouvrit d'un coup et Quai Wynn, homme à la stature imposante, entra dans la salle de conférences. Il chercha Porus du regard et s'élança vers lui.

— Porus, je deviens complètement fou ! En ma qualité de président de l'université, le Parlement me tient pour responsable de tout ce qui nous arrive, et voilà maintenant que Deana déclare que…

Étouffant d'indignation, il se tut, et Mir Deana qui se tenait derrière lui, prit la relève.

— Le champ couvre maintenant plus de 260 000 hectares et il ne cesse de progresser. Il ne fait aucun doute qu'il pourrait arriver à envahir l'espace interplanétaire, et même l'espace interstellaire, si on lui en laissait le temps.

— Vous entendez ça ? Non mais vous entendez ça ? fit Wynn au comble de l'angoisse. Ne pouvez-vous donc rien tenter ? Le sort de la galaxie tout entière est en jeu !

— Tâchez de garder votre calme, grommela Porus et laissez-nous prendre la tête des opérations. Puis se tournant vers Deana : « Est-ce que vos collègues, les physiciens, se sont au moins livrés à des calculs sur la vitesse de pénétration du champ dans des matières différentes ? »

— Cette pénétration est en général en proportion inverse de la densité, répondit Deana d'un ton rogue. L'osmium, l'iridium et le platinum sont les moins perméables. L'or et le plomb peuvent aller, à la rigueur.

— Bon ! Cela correspond à ce que je pensais. Ce qu'il me faut, c'est une combinaison armée d'osmium et un casque en verre de plomb. Et veillez à ce que le revêtement de la combinaison et le casque soient suffisamment épais.

— Un revêtement d'osmium ! D'osmium ! s'exclama Quai Wynn, horrifié. Par la grande nébuleuse ! Avez-vous pensé à ce que cela coûtera ?

— Oui, j'y ai pensé, riposta Porus, glacial.

— Mais c'est l'université qui sera obligée d'assumer ces frais et nous…

Fusillé par les regards indignés de tous les psychologues, il se ressaisit et dit d'une voix faible : « Pour quand les voulez-vous ? »

— Vous avez réellement l'intention de vous y rendre vous-même ?

— Pourquoi pas ? demanda Porus se dépouillant de la combinaison revêtue d'osmium qu'il venait d'essayer.

— Le casque en verre de plomb, lui déclara Mir Deana, ne résistera pas plus d'une heure au champ, et peut-être s'effectuera-t-il une légère pénétration en moins de temps que cela. Je me demande si vous y arriverez.

— Laissez-moi ce souci, fit Porus qui ajouta d'un air hésitant : « Je serai prêt dans quelques minutes, mais j'aimerais auparavant m'entretenir seul avec ma femme. »

L'entretien fut des plus courts. Ce fut là une des rares occasions où Tan Porus, oubliant qu'il était psychologue, laissa parler son cœur, sans pour cela cesser d'observer les réactions de son interlocutrice.

Il savait – plutôt par instinct que par raisonnement – que sa femme ne se laisserait pas aller et ne tomberait pas dans la sentimentalité, et en cela il avait raison. C'est en effet à la dernière seconde qu'elle baissa les yeux et que sa voix trembla. Elle sortit un mouchoir de sa large manche et quitta précipitamment la pièce.

Le psychologue la suivit des yeux, puis se pencha pour ramasser un petit manuel tombé de sa manche lorsqu'elle en avait tiré le mouchoir. Sans même en regarder le titre, il le fourra dans une poche intérieure de sa tunique.

— Ce sera mon talisman, se dit-il avec un petit sourire attendri.

Le scintillant vaisseau individuel où avait pris place Tan Porus pénétra en sifflant « dans le champ mortel », et un sentiment de profonde détresse l'envahit aussitôt.

— Tout ça, c'est de l'imagination, se dit-il en haussant les épaules. C'est pas le moment de laisser mes nerfs prendre le dessus.

Il y avait dans l'air comme une vague lueur, un scintillement qu'il ressentait plus qu'il ne le voyait. Puis cette lueur envahit le vaisseau lui-même et levant les yeux, le Rigellien vit que les quatre bruants qu'il avait emmenés avec lui gisaient morts au fond de leur cage, petites boules de plumes ébouriffées.

— Le champ mortel ! chuchota-t-il. Il a donc traversé la coque d'acier du vaisseau !

Le vaisseau toucha de façon brutale le sol du stade universitaire, et Tan

Porus, silhouette incongrue dans sa lourde combinaison d'osmium, en descendit. Il embrassa du regard le paysage déprimant. Du chaume brun qu'il foulait jusqu'à la brume vibrante qui s'interposait entre le ciel et lui, tout parlait de mort.

Il pénétra dans la section de psychologie.

Son laboratoire était plongé dans l'obscurité. Les rideaux étaient toujours tirés. Il les écarta et se pencha sur la cuve de verre du calmar. De l'eau continuait de s'y déverser, car elle était pleine. Mais c'était bien la seule chose normale de toute la pièce. De ce qui avait été des algues, seules subsistaient quelques feuilles brunies et pourries. Le calmar lui-même gisait, inerte, au fond de la cuve.

Tan Porus soupira. Il se sentait las et comme engourdi, et son esprit était brumeux. Pendant quelques minutes, il regarda autour de lui sans rien voir.

Puis, au prix d'un énorme effort, il souleva la bouteille qu'il tenait à la main et en vérifia une fois de plus l'étiquette… Deux cents centimètres cubes d'acide hydrochlorhydrique.

— Deux cents centimètres cubes, marmonna-t-il. Verse le tout dans la cuve. Cela fera tomber le pH… à condition qu'un ion d'hydrogène agisse dans ce milieu.

Il batailla avec le bouchon qui lui résistait et se mit soudain à rire. Il éprouvait exactement la même sensation que le jour où, pour une seule et unique fois, il s'était enivré. Il secoua violemment la tête, comme pour dissiper la brume qui enveloppait son cerveau.

— Tu ne disposes que de quelques minutes pour faire… pour faire quoi ? Je n'en sais plus rien… mais en tout cas quelque chose. Verse ce truc là-dedans. Verse ! Verse ! Verse-le !

Il se chantait ces mots sur un air populaire tout en vidant la bouteille dans la cuve dont l'eau, sous l'effet de l'acide, se mit à bouillonner.

Tan Porus, content de lui, se mit à rire. Il remua l'eau de son poing ganté d'osmium et rit de plus belle tout en continuant de chanter.

Puis il prit conscience du subtil changement qui s'effectuait autour de lui. Il se demanda en quoi il consistait et s'arrêta brusquement de chanter. Ce qui s'imposa à lui le réveilla comme l'aurait fait une douche d'eau glacée. *Le halo lumineux qui emplissait jusque-là l'atmosphère s'était dissipé.*

D'un geste vif, il déboucla son casque et l'enleva. Puis il aspira une longue bouffée d'air qui sentait un peu le moisi, mais qui n'était plus mortel.

En acidifiant l'eau de la cuve, il avait détruit le champ à sa source. Une

victoire de plus à porter à l'actif des mathématiques en psychologie.

Il se dépouilla de sa lourde combinaison d'osmium et s'étira. Un objet qu'il sentait dans sa poche de poitrine lui rappela quelque chose. Il en sortit le petit manuel que sa femme, en le quittant, avait laissé tomber.

— Il m'avait vraiment servi de talisman, se dit-il souriant, en se moquant lui-même de sa propre crédulité.

Mais lorsqu'il lut le titre de l'ouvrage, il cessa brusquement de sourire.

Il s'agissait du Cours moyen de psychologie appliquée, volume V.

Porus eut l'impression de recevoir un coup sur la tête, et soudain tout devint clair à ses yeux. *Nina avait, pendant deux ans, suivi des cours de psychologie appliquée.*

Voilà la donnée qui lui manquait. Il en aurait juré. Il aurait eu beau employer trois fois plus d'intégrales…

Il appuya sur la manette de son communicateur et attendit que le contact s'établisse.

— Allô ! Ici Porus ! Venez, venez tous ! Le champ mortel est détruit. J'ai déjoué les manœuvres du calmar, puis après avoir fermé le contact, il ajouta triomphalement, mais pour lui seul, cette fois : … et celles de ma femme.

Et chose étrange – peut-être pas si étrange que ça – ce fut cette dernière constatation qui lui procura le plus de plaisir.

Ce qui pour moi présente le plus d'intérêt dans *Une donnée imaginaire,* c'est que cette nouvelle préfigure la « psychohistoire » qui devait jouer un rôle capital dans la série des *Fondations.* C'est en effet dans cette nouvelle, et dans *Homo Sol* qui l'avait précédée, que je traitais pour la première fois de la psychologie considérée comme une science mathématiquement raffinée.

Le moment était venu pour moi de tenter un nouvel essai auprès du magazine *Unknown,* ce que je fis avec une nouvelle intitulée *The Oak, Le chêne,* qui, pour autant que je m'en souvienne, traitait d'un chêne qui, jouant le rôle d'oracle, donnait à ceux qui le consultaient des réponses ambiguës. Je la soumis, le 16 juillet 1940, à Campbell qui s'empressa de la refuser.

L'inconvénient, avec *Unknown,* c'est qu'il était quasiment impossible de placer une nouvelle refusée par ce magazine. J'aurais pu tenter ma chance auprès de *Weird Tales,* le premier magazine à publier des œuvres de science-fiction, mais il appréciait tout particulièrement les histoires terrifiantes et payait des clous. Je ne tenais pas tellement à y paraître. De plus, lorsque je soumis à ce magazine *Life before birth* et *The Oak* il les refusa l'une et l'autre.

Cependant, et j'étais loin de l'imaginer, le 29 juillet 1940 fut un véritable tournant dans ma carrière d'écrivain. Jusque-là, j'avais écrit très exactement vingt-deux nouvelles en vingt-cinq mois. J'en avais – ou étais sur le point de le faire – placé treize, alors que les neuf autres, qui m'avaient été refusées, n'existaient même plus. Ce résultat n'était ni remarquable ni honteux… disons qu'il était médiocre.

Mais à partir de ce moment, et à l'exception de deux courtes nouvelles qui eurent un sort particulier, je ne me vis plus jamais refuser un récit de science-fiction. Il faut croire que j'avais trouvé le ton juste.

Mais ce n'était pas l'avis de Campbell. Dès le début d'août, j'écrivis *Heredity,* que je lui soumis le 15 août, et qu'il me renvoya deux semaines plus tard. Pour mon bonheur, Pohl sauta dessus avec empressement.

Hérédité

Le docteur Stefansson feuilleta l'épaisse liasse de pages dactylographiées déposées devant lui et dit :

— Tout est là, Harvey… et cela représente vingt-cinq ans de travail.

— Oui, toi, tu en as fini, dit l'aimable professeur Harvey en tirant nonchalamment sur sa pipe. « Et Markey également, sur Ganymède. Maintenant, c'est aux jumeaux de jouer. »

Un silence suivit, puis le docteur Stefansson dit en se redressant, l'air mal à l'aise :

— As-tu l'intention d'apprendre bientôt la nouvelle à Allen ?

— Ce doit en tout cas être fait avant notre départ pour Mars, fit Harvey en hochant la tête. Et le plus vite sera le mieux. Il se tut, puis reprit d'une voix tendue : « Je me demande ce que l'on ressent lorsqu'on apprend au bout de vingt-cinq ans qu'on a un frère jumeau qu'on n'a jamais vu. Ça doit vous faire un sacré choc. »

— Comment George l'a-t-il pris ?

— Au début, il ne voulait pas le croire, et je ne peux l'en blâmer. Markey a eu toutes les peines du monde à le convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Je pense que je rencontrerai les mêmes difficultés avec Allen.

Là-dessus, il secoua et sa tête, et le fourneau de sa pipe.

— J'aurais assez envie de me rendre sur Mars pour assister à la rencontre de ces deux garçons, déclara le docteur Stefansson d'un ton rêveur.

— Tu n'en feras rien, Stef. Cette expérience nous a coûté trop de peine, et a pour nous une trop grande importance, pour que tu la mettes en péril par un geste inconsidéré.

— Je sais, je sais ! Hérédité contre environnement ! Cette confrontation nous apportera peut-être enfin une solution définitive. Il donnait un peu l'impression de se parler à lui-même et de répéter une phrase cent fois rabâchée. Et ce fut d'un ton tout différent qu'il reprit : « Deux vrais jumeaux séparés dès leur naissance ; l'un élevé sur notre bonne vieille Terre civilisée, l'autre, en pionnier, sur Ganymède. Puis réunis sur Mars pour la première fois à l'occasion de leur vingt-cinquième anniversaire. Dieu ! que j'aurais aimé que Carter ait

vécu assez longtemps pour assister à cet événement ! Après tout, c'était *ses* enfants. »

— Oui, c'est bien regrettable ! Mais nous, nous sommes vivants, et les jumeaux aussi. Nous ne pouvions pas lui rendre un plus grand hommage que de mener cette expérience jusqu'à sa fin.

Rien, à première vue, ne permet de se rendre compte, lorsque surgissent devant vous les bâtiments de la filiale martienne des Laboratoires de produits pharmaceutiques, société anonyme, qu'ils se dressent en plein désert. Les vastes cavernes souterraines où l'on cultive artificiellement une espèce de plante spongieuse, sorte de champignon typiquement martien, et cela sur d'immenses étendues ; le système compliqué de transport qui relie des kilomètres carrés de culture aux laboratoires et à l'administration, sont invisibles tout comme les systèmes d'irrigation, de purification de l'air et d'écoulement des eaux.

On ne voit donc rien d'autre qu'un immense bâtiment trapu, en brique rouge, cerné de toutes parts par le désert au sol desséché et roussâtre.

C'est tout ce qu'avait vu George Carter en descendant de sa fusée-taxi, mais lui ne s'était pas laissé prendre aux apparences. Le contraire eût été étrange, car chacune des étapes de sa vie sur Ganymède l'avait préparé à assumer la direction générale de cet immense complexe. Il connaissait d'avance chaque centimètre carré de ces souterrains, aussi bien que s'il y était né et y avait été élevé.

Assis en face du professeur Lemuel Harvey, dans son petit bureau, c'est à peine si l'on pouvait lire, sur son visage habituellement impassible, un léger malaise. Ses yeux d'un bleu d'acier cherchèrent le regard du professeur Harvey, puis il demanda :

— Mon… mon frère jumeau ? Va-t-il bientôt arriver ?

— Il est en route et ne saurait tarder.

George Carter décroisa les jambes et demanda d'un ton songeur :

— Il doit drôlement me ressembler, à ce que j'pense ?

— Énormément. N'oublie pas que vous êtes de vrais jumeaux.

— Ouais. À c'qu'on m'a dit. Dommage qu'je l'ai pas connu avant… sur Ganymède. Et fronçant le sourcil : « Lui, il a vécu sur Terre, pas vrai ? »

Le professeur Harvey, vivement intéressé, demanda :

— Tu n'aimes pas les Terrestres ?

— Non, j'peux pas dire. C'est tous des feignants. En tout cas, tous ceux qu'je connais.

Harvey retint un sourire et la conversation languit.

Le signal qui retentit arracha Harvey à sa rêverie et George à son fauteuil. Le professeur appuya sur un bouton incrusté dans sa table de travail et la porte s'ouvrit.

Le garçon qui se tenait sur le seuil pénétra dans la pièce, puis s'arrêta net. Les frères jumeaux étaient face à face.

Il y eut un moment d'extrême tension. Le professeur s'enfonça dans son fauteuil, croisa les mains, et observa attentivement la scène.

Les deux garçons se tenaient droits et raides à dix pieds l'un de l'autre et ni l'un ni l'autre ne faisaient mine de se rapprocher. Ils offraient un curieux contraste… contraste d'autant plus frappant que leur ressemblance était grande.

Des yeux d'un bleu glacé plongeaient dans des yeux d'un bleu tout aussi glacé. Tous deux avaient un long nez droit au-dessus de lèvres rouges et pleines au dessin ferme. Tous deux avaient de hautes pommettes proéminentes et un menton carré. Et ils avaient même une façon identique de hausser un sourcil, signe chez eux d'un intérêt mêlé de méfiance.

Mais leur ressemblance s'arrêtait là. Les vêtements d'Allen Carter sentaient leur New York à plein nez. De son souple blouson à sa culotte d'un rouge foncé, de ses bas saumon à ses sandales étincelantes, il était l'illustration même de la dernière mode terrestre.

L'espace d'un instant, George Carter se sentit gêné dans sa chemise de grossière toile ganymédienne, aux manches collantes et au col montant. Sa veste étriqué, son pantalon volumineux enfoncé dans de hautes et lourdes bottes, faisaient terriblement province. Et lui-même s'en rendit compte… encore une fois, l'espace d'un instant.

De la poche de sa manche, Allen sortit un étui à cigarettes – le premier geste qu'esquissait un des deux frères –, l'ouvrit, en sortit un fin cylindre de papier empli de tabac qui s'alluma spontanément lorsqu'il en tira une première bouffée.

George hésita une fraction de seconde, puis fit un geste qui était une sorte de défi. Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste, en tira quelque chose de vert et d'informe qui ressemblait vaguement à un cigare, fait des feuilles de tabac vert qui pousse sur Ganymède. Il frotta une allumette sur l'ongle de son pouce et pendant un moment tira des bouffées de son cigare sur le même rythme que son frère.

Enfin Allen éclata d'un étrange rire haut perché et dit :

— J'ai l'impression que tes yeux sont plus rapprochés que les miens.

— Ça s'pourrait bien. Pis t'es pas coiffé comme moi.

Il disait cela d'un ton légèrement réprobateur. Allen porta machinalement la

main à ses longs cheveux châtain clair soigneusement lissés, et lança un regard de dédain à la tignasse mal coiffée de son jumeau qui, également longue, était nouée en queue de cheval.

— Il nous faudra nous habituer l'un à l'autre… Moi, je suis prêt à le tenter, dit le jeune Terrestre, qui s'approcha de son frère, la main tendue.

— Ouais, faudra bien. C'est d'ac, et ils échangèrent une poignée de main.

— C'est bien Allen que tu t'appelles ? fit George.

— Oui, et toi George, si je ne me trompe ?

Pendant un long moment, ils ne dirent plus un mot. Ils se contentèrent de se regarder… de se sourire, pour tenter de jeter une passerelle sur l'abîme qu'avait creusé entre eux une séparation de vingt-cinq ans.

George Carter laissa errer son regard sur le tapis de plantes basses aux fleurs pourpres qui s'étendait à perte de vue, en parcelles coupées par d'étroites allées, jusqu'au fond brumeux du souterrain. C'est à juste titre que journalistes et chroniqueurs décrivaient avec lyrisme le « Fungus d'Or » de la planète Mars, dont on tirait un extrait purifié indispensable à la pharmacopée du Système tout entier. Opiats, vitamines, remède efficace pour lutter contre la pneumonie… ce fungus valait réellement son poids d'or.

Mais George Carter ne voyait là que des plantes qu'il fallait forcer, puis récolter, emballer et expédier dans les laboratoires d'Arésopolis, à quelques centaines de milles de là.

Il ralentit brusquement et, penché à la portière de sa petite voiture tout terrain, lança d'une voix furieuse :

— Espèce de bouseux ! Toi et ta gueule barbouillée ! Tu peux pas faire attention à c'que tu fais ? Tu vois pas qu'l'eau déborde de ce sacré caniveau ?

Il se redressa, et la voiture repartit d'un bond, tandis que le Ganymédien grommelait entre ses dents :

— Ces salauds de types qui sont par là, ils en foutent pas une rame ! Ils ont tellement l'habitude que les machines fassent leur boulot qu'ils ont plus rien dans le ciboulot !

George Carter arrêta sa voiture et en descendit. S'engageant dans une des étroites allées qui coupaient à angle droit les parcelles de fungus, il s'approcha d'un groupe d'hommes rassemblés autour d'une machine pourvue d'un long bras.

— Ben, me v'la. Qu'est-ce qui s'passe, Allen ?

Allen qui venait de surgir de derrière la machine, cria aux hommes :

« Arrêtez-la ! » et bondit vers son jumeau.

— George, elle marche ! Elle n’est pas encore au point, mais elle marche ! Puisque le principe est bon, on va pouvoir l’améliorer. Et bientôt nous serons à même de…

— Pas si vite, Allen ! Sur Ganymède, nous, on prend notre temps. Et comme ça on vit plus longtemps. C’est quoi, cette machine ?

Allen s’épongea le front. Son visage, luisant de graisse et de sueur, exprimait la plus vive excitation.

— Je travaille sur cette machine depuis ma sortie de l’université. C’est le modèle perfectionné d’un engin que nous possédons sur Terre… une cueilleuse mécanique.

Tout en parlant, il avait sorti de sa poche une épaisse feuille de papier qu’il déplia et étendit sur le sol, à leurs pieds.

— Jusqu’à présent la cueillette du fungus était ce qui pesait le plus sur notre production, sans parler du quinze ou vingt pour cent de perte dû à la cueillette des plants, ou trop mûrs, ou pas assez. Après tout, l’œil humain n’est que ce qu’il est et ces fleurs… Tiens, regarde !

Allen s’accroupit pour mieux expliquer le plan de la machine, et George se pencha sur son épaule, le sourcil froncé.

— Regarde ! C’est la combinaison d’une cellule fluoroscopique et photo-électrique. Le taux de mûrissement de la plante nous est indiqué par l’état de ses spores. Cet engin est conçu de telle façon qu’au cours d’un premier circuit son bras cueille à coup sûr les plantes mûres, cela grâce à la combinaison d’ombre et de lumière qu’émettent les spores parvenues à maturité. D’autre part, le deuxième circuit… Attends, je vais te montrer, c’est plus simple.

Plein d’enthousiasme, il se releva d’un bond, sauta sur le siège bas disposé à l’arrière de la cueilleuse mécanique, et actionna le levier.

Sans se presser, la cueilleuse se tourna vers le carré de fleurs et son « œil magique », se promena à quelque quinze centimètres au-dessus du sol. À chaque fois qu’il passait au-dessus d’une plante en pleine éclosion, son long bras articulé descendait, coupait la plante presque au ras du sol, et la déposait dans une glissière aménagée à son flanc. Derrière l’engin s’amassait déjà une haute pile de plantes spongieuses.

— Par la suite, on pourra y adjoindre une lieuse, reprit Allen Carter. Tu remarqueras que le bras articulé a laissé en terre les plants qui ne sont pas mûrs. Et maintenant guette le moment où il arrivera au-dessus d’un plant trop mûr, et tu verras ce qui se passe.

Il poussa un cri de triomphe lorsqu'un instant plus tard, le bras déracina une touffe trop avancée et la laissa sur place.

— Tu as vu ? reprit-il en arrêtant l'engin. À mon avis, d'ici un mois nous pourrons utiliser de telles machines en grand.

— À mon avis à moi, faudra plus d'un mois, grommela George Carter en lançant un regard torve à son jumeau. Une éternité, qui faudra, c'est moi qui t'le dis.

— Qu'est-ce que tu racontes, avec ton éternité ? Il s'agit simplement d'une mise au point…

— Même si y avait plus qu'une couche de peinture rouge à passer dessus, je m'en foutrais complètement. C'te machine, on en verra jamais une sur *mes* champs.

— Sur *tes* champs !

— Parfaitement ! Sur *mes* champs ! fit George avec hargne. T'es pas l'seul à avoir l'droit d'veto. Moi aussi, j'l'ai. Tu peux rien faire sans mon accord… et pour ce truc-là, tu l'auras jamais. Enlève-moi ct'engin. On n'en a pas besoin, ici.

Allen dégringola du siège de la cueilleuse et se posta devant son frère.

— Tu as été d'accord pour me laisser faire mes expériences sur ce carré, donc le droit de veto ne joue pas. Je compte que tu tiendras ta parole.

— C'est bon, continue, si ça t'amuse. Mais je ne veux pas voir un seul de ces foutus engins sur la plantation.

Le Terrestre s'approcha lentement de son frère, et dans ses yeux se lisait une froide colère.

— Écoute-moi bien, George, je n'aime pas ton attitude ni ta manière d'user du droit de veto. J'ignore comment tu travaillais sur Ganymède, et les méthodes que tu employais, mais les temps ont changé et tu devrais bien te sortir de la tête tes idées arriérées, et t'adapter au progrès.

— Ça, c'est mes oignons. Et si tu veux qu'on s'explique, on f'rait mieux d'aller dans ton bureau. S'engueuler devant les hommes, c'est mauvais pour la discipline.

Le trajet du retour au bâtiment central s'effectua dans un silence lourd de menaces. George sifflotait, tandis qu'Allen, les bras croisés, considérait avec une indifférence appuyée l'étroit chemin qui serpentait entre les carrés fleuris. Ils entrèrent en silence dans le bureau du Terrestre. Allen indiqua du geste au Ganymédien un fauteuil où celui-ci s'assit sans dire mot. Il sortit son éternel cigare verdâtre et attendit que son frère attaque le premier.

Allen se pencha en avant, mit ses deux coudes sur son bureau, puis se mit à parler avec volubilité.

— Vois-tu, George, il y a, à mon avis, bien des côtés mystérieux à notre situation. Pourquoi nous a-t-on élevés, toi sur Ganymède, et moi sur la Terre ? Pourquoi ne nous sommes-nous jamais rencontrés, et pourquoi nous a-t-on nommés ici codirecteurs, avec droit de veto l'un contre l'autre ? Tout cela je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que la situation se détériore rapidement et sera bientôt intolérable.

« Cette exploitation a besoin d'être modernisée, et tu le sais parfaitement. Cependant, chaque fois que je tente d'apporter une amélioration, si minime soit-elle, tu uses de ton droit de veto. Je ne sais pas exactement quel est ton point de vue, mais je crains bien que tu ne t'imagines vivre encore sur Ganymède. Si tu te cramponnes à tes préjugés de provincial, je te conseille de les abandonner, et au plus vite. Moi j'ai été élevé avec les moyens efficaces et le sens de l'organisation qui régnent sur Terre. Compris ? »

Avant de répondre, George lança vers le plafond une ou deux bouffées de son tabac odorant, mais lorsqu'il le fit, ce fut d'une voix coupante.

— La Terre, hein ? Y a qu'sur la Terre qu'on fait des choses bien, hein ? Je t'aime bien, Allen. C'est plus fort que moi. On se ressemble tellement que si je te détestais, ce serait comme si je me détestais moi-même. Ça m'ennuie de t'le dire, mais je trouve qu'on t'a bourré la tête d'idées fausses.

Puis d'un ton accusateur :

— T'es un Terrestre, hein ? Ben regarde-toi. Un Terrestre, dans le meilleur des cas, c'est qu'la moitié d'un homme.

Comme tous les Terrestres, tu comptes que sur les machines. Si tu t'imagines qu'on va gérer cette exploitation avec des machines, et rien que des machines, eh bien, tu te trompes. Les hommes, qu'est-ce qu'ils f'raient, alors ?

— Ils actionneraient les machines, fut la réponse d'Allen, sèche et précise.

Le Ganymédien se leva d'un bond et flanqua un coup de poing sur le bureau.

— C'est les machines qu'actionnent les hommes, et tu l'sais. On commence par s'en servir, puis après on dépend d'elles, et finalement on devient leurs esclaves. Là-bas, sur ta précieuse Terre, c'est rien que machines, machines et encore machines… Résultat, vous êtes plus qu'des moitiés d'homme ! Remarque, j't'aime bien. Ça me plairait assez qu'tu vives sur Ganymède avec moi. Par Jupiter, on arriverait bien à faire un homme de toi, chez nous !

— Terminé ? fit Allen.

— Ben, oui.

— Alors, à moi de parler. Il t'aurait suffi d'être élevé sur une planète civilisée pour devenir un type très bien. Mais tu es un pur produit de Ganymède. Alors un bon conseil, retournes-y.

— T'aurais par hasard envie de me flanquer ton poing dans la gueule ? fit George d'une voix dangereusement douce.

— Non, il ne me viendrait pas à l'idée d'abîmer le portrait de quelqu'un qui me ressemble comme deux gouttes d'eau, mais si tu avais une autre gueule, je me ferais un plaisir de taper dedans.

— Et tu crois que tu y arriverais… toi un pauvre p'tit Terrestre de rien du tout ? Assieds-toi, va. On est un peu nerveux, tous les deux. En s'y prenant comme ça, on arrivera à rien.

George s'assit, tira vainement sur son cigare éteint qu'il jeta dans la bouche de l'incinérateur avec une grimace de dégoût.

— Y a pas d'eau à boire par là ? grommela-t-il.

— Aurais-tu une objection à ce qu'un appareil t'en serve un verre ? fit Allen visiblement ravi.

— Un appareil ? Qu'est-ce tu veux dire par là ? fit George en regardant autour de lui d'un air soupçonneux.

— Regarde ! J'ai fait installer cet appareil il y a environ une semaine.

Allen appuya sur un bouton incrusté dans le plateau de sa table de travail, ce qui déclencha sous celui-ci un léger déclic. On entendit couler de l'eau pendant une ou deux secondes, puis un disque métallique placé à la droite du Terrestre pivota et un gobelet empli surgit à sa place.

— Sers-toi, fit Allen.

George, toujours méfiant, s'empara du gobelet qu'il vida d'un coup. Il le jeta dans la bouche de l'incinérateur, lança un long et pensif regard à son frère, puis dit enfin :

— J'peux l'voir, ton distributeur d'eau ?

— Bien sûr. Il est juste là, sous le bureau. Attends, je vais te faire de la place.

Le Ganymédien s'accroupit sous le bureau tandis qu'Allen, à moitié rassuré, ne le quittait pas des yeux. Une main bronzée surgit et une voix étouffée dit :

— Passe-moi un tournevis.

— Tiens, le voilà. Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Rien, rien, du tout. J'veux juste voir comment ça marche, cet engin.

Pendant quelques minutes on n'entendit rien que le raclement du métal sur du métal, puis George émergea, le visage congestionné, et ajusta son col froissé d'un air satisfait.

— Sur quel bouton qu'il faut que j'appuie, pour faire venir l'eau ?

Allen le lui indiqua du geste, George le pressa et aussitôt on entendit un gargouillement d'eau. Le regard surpris du Terrestre allait alternativement de sa table à son frère, puis brusquement il sentit à ses pieds quelque chose d'humide. Il se leva d'un bond, regarda par terre, puis s'exclama furieux, tandis qu'une rigole coulait de dessous le bureau et que le gargouillement redoublait :

— Qu'est-ce que tu as encore inventé, sacré imbécile ?

— Ben, ton engin, je l'ai court-circuité, fit George en se dirigeant nonchalamment vers la porte. Tiens, v'la ton tournevis. Répare-le, maintenant. Et avant de claquer la porte derrière lui, il lança, ironique : « C'est ce qui se passe avec vos précieux engins ! Ils se détraquent toujours quand il faut pas. »

L'appel se faisait insistant et Allen Carter, à regret, ouvrit un œil. Il faisait encore nuit.

Il poussa un soupir et, levant le bras, mit le contact avec l'audiomètre.

La voix aiguë d'Amos Wells, de l'équipe de nuit, retentit à son oreille. Allen ouvrit tout grand les yeux et se redressa dans son lit.

— Tu es fou, ou quoi ?

Mais déjà il enfilait sa culotte. Dix secondes plus tard, il montait quatre à quatre l'escalier, puis entra en trombe dans le bureau principal, juste derrière son jumeau qui galopait lui aussi.

Une bande d'hommes affolés avaient envahi ce bureau. Allen repoussa les longues mèches de cheveux qui lui tombaient sur les yeux et lança :

— Allumez le phare tournant !

— C'est fait !

Le Terrestre se précipita vers la fenêtre. Le faisceau de lumière dorée ne perçait l'obscurité que de quelques pieds, puis allait se perdre dans les ténèbres. Allen souleva à peine le panneau vitré de la fenêtre à guillotine. Le vent s'engouffra en sifflant dans la pièce et une tempête de toux s'éleva. Allen se hâta de baisser le panneau et porta les mains à ses yeux pleins de larmes.

— Nous ne sommes pas dans la zone des tempêtes de sable, fit George entre deux éternuements. Donc ça ne peut pas en être une.

— Et pourtant c'en est bien une, affirma Wells de sa voix grinçante. C'est même la pire que j'aie jamais vue. Elle s'est déclenchée d'un coup. J'ai été pris

par surprise et le temps que j'aille fermer toutes les issues, il était déjà trop tard.

— Trop tard ? aboya Allen en s'arrêtant de frotter ses yeux pleins de sable. Trop tard pour quoi ?

— Pour notre matériel roulant. C'est les fusées qui en ont pris le plus. Y en a pas une qui ait pas ses propulseurs grippés par le sable. Il en est de même pour nos pompes à irrigation et notre système de ventilation. En sous-sol, nos génératrices sont intactes, mais il nous faudra entièrement démonter, puis remonter, tous nos autres engins. On est bloqué ici pour au moins une semaine, si c'est pas plus.

Un silence angoissé pesa, puis Allen dit :

— Prends la tête des opérations, Wells. Double tes équipes et attaque-toi d'abord aux pompes d'irrigation. Il faut qu'elles soient en état de marche dans les vingt-quatre heures, sinon la moitié de la récolte séchera sur pied. Non… attends-moi. Je viens avec toi.

Il allait sortir, mais il s'arrêta pile en voyant Michael Anders, le chargé des transmissions, surgir, haletant, au haut de l'escalier.

— Que se passe-t-il ?

— Cette bon Dieu de planète devient folle ! fit Anders toujours haletant. Il vient de se produire le plus puissant séisme qu'on ait jamais vu, et son centre est à moins de dix milles d'Arésopolis.

— Quoi ! s'exclamèrent en chœur tous les assistants, qui égrenèrent ensuite un chapelet de jurons, puis se pressèrent, anxieux, autour de lui. Beaucoup avaient de la famille, leurs femmes, leurs enfants dans la capitale martienne.

— Tout s'est déclenché à la fois, reprit Anders toujours essoufflé. Arésopolis est en ruine et les incendies font rage. Je n'ai pas beaucoup de détails, car les communications avec nos laboratoires de la capitale sont interrompues depuis cinq minutes.

Des exclamations s'élevaient de toutes parts. La nouvelle s'était répandue jusque dans les moindres recoins du bâtiment principal et de ses annexes, et l'angoisse risquait de tourner à la panique.

— Du calme ! lança Allen d'une voix tonnante. Momentanément nous ne pouvons rien pour Arésopolis. Nous avons nos propres problèmes à résoudre. Cette fausse tempête de sable est sans doute la conséquence du violent séisme, et c'est contre elle que nous devons lutter. Que chacun retourne à son poste et se mette au plus vite au travail. Ils ne tarderont pas à avoir besoin de nous à Arésopolis. Et se tournant vers Anders : « Toi, retourne à ton récepteur et ne le quitte pas avant de t'être mis en rapport avec Arésopolis. Tu viens avec moi,

George ? »

— Non, j’crois pas. Occupe-toi de tes machines. Moi, je descends avec Anders à la salle des transmissions.

L’aube pointait, grise, poussiéreuse, lorsque Allen Carter revint au bâtiment central. Il était las – de corps et d’esprit –, et cela se voyait. Il entra dans la salle des transmissions en disant :

— Ben, comme dégâts, on fait pas mieux ! Si…

— Ch-u-u-u-t ! fit George en lui faisant signe de se taire.

Anders, penché sur son récepteur, en tournait nerveusement les manettes. Il leva les yeux et dit :

— Rien à faire, Mister Carter. Je ne parviens pas à établir le contact.

— C’est bon ! Bouge pas de là et ouvre bien l’oreille. Dès que tu auras quelque chose, fais-le-moi savoir.

Il sortit de la salle, passa son bras sous celui de son frère, et l’entraîna.

— Quand c’est-y qu’on pourra expédier la prochaine cargaison, Allen ?

— Pas avant une bonne semaine. Aucun de nos véhicules n’est en état de voler ou de rouler avant des jours, et il se passera plus de temps encore avant qu’on puisse se mettre à récolter du fungus.

— Nous n’avons pas de réserves ?

— Quelques tonnes de fleurs variées, spécialement les pourpres et les violettes. La livraison de mardi dernier en direction de la Terre a presque complètement vidé nos réserves.

Comme George, l’air songeur, ne répondait pas, Allen lui lança vivement :

— Qu’est-ce que tu mijotes, toi ? et quelles sont les nouvelles d’Arésopolis ?

— Bougrement mauvaises ! Le séisme a détruit les trois quarts de la ville et le reste doit être en flammes, à ce que j’imagine. Ils seront cinquante mille à camper. Et en automne, c’est pas drôle de passer les nuits dehors sur Mars, surtout quand le système de gravité qui nous relie à la Terre est détruit.

— Tu penses aux pneumonies, fit Allen.

— Aux pneumonies, aux rhumes, à la grippe et à une demi-douzaine de maladies de toute sorte… sans compter les malheureux qui souffrent de graves brûlures… Le vieux Vincent est dans tous ses états, et il fait un boucan de tous les diables.

— Il réclame nos plantes pour ses laboratoires ?

— Oui, il n’en a plus que pour deux jours. Il faut lui en procurer de toute

urgence.

Les deux frères disaient tout cela calmement, presque avec détachement, avec cette modération qui aide à surmonter les plus graves crises.

— Combien de temps qu'il nous faut ? demanda George après un silence.

— Une semaine au minimum… et encore, il faudra nous tuer à la tâche. S'ils pouvaient nous envoyer un vaisseau, à peine la tempête calmée, nous leur enverrions ce dont nous disposons, ce qui leur permettrait d'attendre que nous ayons tout remis en état.

— Comment veux-tu qu'on y arrive ? Le port d'Arésopolis n'est plus que ruines. Ils n'ont plus un vaisseau digne de ce nom.

De nouveau un silence régna, puis Allen dit d'une voix sourde et tendue :

— Qu'est-ce que tu attends, toi ? Et pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— J'attends qu'tu r'connaisses qu'tes sacrées machines nous font défaut juste au moment où on en aurait un urgent besoin.

— Je le reconnais, dit Allen à contrecœur.

— Parfait ! Maintenant, à moi de t'démontrer ce que peut faire un type ingénieux. Tiens, ajouta-t-il en tendant un papier à son frère, voilà la copie du message que j'ai expédié à Vincent.

Allen lança un long regard à son frère, puis prit connaissance du message griffonné au crayon.

Vous expédierons tout ce que nous avons en réserve dans les trente-six heures. Espérons que ça vous suffira pendant quelques jours en attendant que nous puissions faire partir une importante cargaison. Avons pas mal de difficultés par ici.

— Et comment penses-tu y arriver ? demanda Allen.

— C'est c'que j'vais te montrer, répondit George, et brusquement Allen se rendit compte qu'ils avaient quitté le bâtiment central et se trouvaient maintenant dans les souterrains.

George le précéda pendant cinq minutes, puis s'arrêta devant une masse obscure qui se détachait dans la pénombre. Il alluma les lumières de cette section en disant :

— Le camion à sable !

Ce camion n'avait rien d'imposant. Le tracteur et les trois remorques non bâchées appartenaient non seulement au temps passé, mais étaient en fort mauvais état. Quinze ans plus tôt, remplacés par les traîneaux à sable et les

fusées-cargo, on les avait mis au rebut.

— J'suis venu examiner tout ça y a une heure, et ça marche. Le tracteur est blindé, la cabine est équipée d'un système d'air conditionné, et le moteur est à combustion interne.

— Tu veux dire qu'il consomme un combustible chimique ? fit vivement Allen, l'air écœuré.

— Ouais. De l'essence. C'est bien ce qui m'plaît. Ça me rappelle Ganymède. Sur Gannie j'avais un moteur à explosion qui…

— Ne t'emballe pas. De l'essence, on en a pas un litre.

— Pour ça non ! Mais on a des masses d'hydrocarbures liquides. Qu'est-ce tu penserais du solvant D ? C'est presque de l'octane à l'état pur, et nous en avons des réservoirs entiers.

— Bon, fit Allen. Mais dans la cabine, il n'y a place que pour deux.

— Je l'sais bien. Moi ça fait un.

— Et moi le deuxième.

— J'étais sûr que tu m'dirais ça. Mais j'te préviens, ça va pas être une partie de plaisir et il suffira pas d'presser sur un bouton. T'en es quand même, Terrien ?

— J'en suis… Gannie.

Quand le moteur du tracteur se mit enfin à ronfler, il y avait déjà deux heures que le soleil s'était levé, mais le nuage de sable qui obscurcissait l'air était plus épais que jamais.

L'allée principale des vastes souterrains grouillait d'activité. De grotesques silhouettes, les scrutant à travers le verre épais de leurs casques improvisés, reculaient à mesure que l'énorme camion, aux roues faites pour rouler dans le sable, passait majestueusement. Les trois remorques qu'il tirait derrière lui débordaient de plants pourpres, recouverts de bâches solidement arrimées… et sur un signal, on se prépara à ouvrir les portes.

On retira la barre métallique de sûreté et les deux battants du vaste portail, aux gonds grippés, s'écartèrent en grinçant devant le camion qui, fonçant à travers un véritable tourbillon de sable, disparut à leur vue. Ceux qui étaient restés à l'intérieur brossèrent le sable qui déjà les recouvrait et aveuglait le hublot de leurs casques, et se hâtèrent de refermer les deux battants.

George Carter, immunisé par sa vie sur Ganymède, s'accoutuma immédiatement au changement de gravité qui s'effectua à peine eurent-ils quitté les souterrains, et il se contenta d'aspirer une longue bouffée d'air. Ses mains tenaient fermement le volant. Son frère terrestre était dans un tout autre état. La

crampe stomacale qui lui donnait la nausée ne s'atténua que graduellement et il mit un bon moment à retrouver un souffle à peu près normal.

Conscient que son frère l'observait du coin de l'œil, un petit sourire ironique aux lèvres, Allen retint le gémissement de douleur que lui causait ce brusque changement de pesanteur, bien que ses souffrances fussent encore insupportables et que son visage fût baigné d'une sueur glacée.

Les milles défilaient lentement et ils avaient, comme dans l'espace, l'impression de faire presque du surplace. Ils avançaient dans une morne, monotone et sempiternelle grisaille. Pas d'autre bruit que le ronflement du moteur et le cliquetis du purificateur d'air. De temps à autre, ils affrontaient une rafale de vent particulièrement forte, et le sable venait crépiter contre le pare-brise comme des millions de minuscules épingles.

George ne quittait pas la boussole du regard, et le silence avait quelque chose d'oppressant.

Puis brusquement le Ganymédien tourna la tête et grommela :

— Qu'est-ce qui lui arrive, à ce sacré ventilateur ?

Allen se leva de son siège, à toucher le toit de la cabine, puis dit, tout pâle :

— Il est en panne.

— Cette foutue tempête va pas se calmer avant des heures, fit George. Et sans ventilateur, on est cuits. Glisse-toi à l'arrière, et essaie de le remettre en marche. Il prononça ces derniers mots d'un ton autoritaire, et sans réplique.

— Tiens, reprit-il, tandis qu'Allen, passant par-dessus le siège, rampait jusqu'à l'arrière du tracteur, prends la caisse à outils. On a encore environ vingt minutes avant que l'air devienne irrespirable. On peut pas dire qu'on est à la noce.

Des nuages de sable les enveloppaient, et la faible lumière jaunâtre du plafonnier ne dissipait que partiellement l'obscurité. George perçut le grincement du métal contre le métal, suivi de coups de marteau, puis Allen s'écria :

— Qu'est-ce qu'elle fout ici, cette bon Dieu de corde ! Et après une bordée de jurons : « Ce ventilateur est mangé de rouille ! »

— Rien de plus grave ? lui cria le Ganymédien.

— J'en sais encore rien. Attends que j'aie fini de le nettoyer.

Les coups de marteau reprirent de plus belle, suivis du grincement du métal contre le métal.

Allen regagna enfin son siège, dans la cabine. Sur son visage coulait une sueur rougeâtre, et y passer le dos de sa main, plus souillée encore, n'arrangea

rien.

— Maintenant que j’ai gratté la rouille, la pompe perd comme une passoire. Je l’ai mise sur la vitesse maximale mais seule une prière pourrait nous éviter la panne définitive.

— Prie, mon vieux, fit George. Et prie le ciel qu’y ait qu’un bouton à pousser.

Le Terrestre se renfrogna et se renferma dans un silence boudeur.

À quatre heures de l’après-midi, le Ganymédien dit d’un ton traînant :

— L’air commence à se raréfier, à c’qui me semble.

Allen se redressa vivement. L’air était vicié et chargé d’humidité. À l’arrière le ventilateur tournait en sifflant et en cliquetant, mais les cliquetis s’espaçaient de plus en plus. Ce ventilateur allait bientôt tomber en panne.

— Quelle distance avons-nous parcourue ? demanda Allen.

— Quèque chose comme le tiers d’not’trajet. Tu tiens toujours le coup ?

— Aussi bien que toi, lui jeta Allen, hargneux, et il rentra de nouveau dans sa coquille.

Vint la nuit, et déjà les premières et brillantes étoiles de l’espace martien s’allumaient, lorsque le ventilateur rendit l’âme.

— Saloperie d’engin ! grommela George. On peut plus respirer. Allez ! Ouvre les fenêtres.

Le glacial vent martien s’engouffra dans la cabine, chargé des derniers grains de sable. George, pris d’une quinte de toux, rabattit sur ses oreilles son bonnet de laine et alluma le chauffage.

— Je continue à bouffer du sable, reprit-il.

— Regarde la Terre, là-bas, dit Allen avec nostalgie et la Lune dans son orbite.

— La Terre ! répéta George d’un ton méprisant. Et montrant l’horizon du doigt : « Parle-moi de Jupiter ! Ça c’est quèque chose ! »

Renversant la tête en arrière, il se mit à chanter à pleine voix :

Lorsque brille dans l’Éther
Le disque d’or de Jupiter
Mon âme aspire à retrouver
L’heureux pays de mes jeunes années
Ce cher, vieux Ganymè… è… è… de.

La dernière note vibra, se brisa, vibra de nouveau, se brisa de nouveau dans un mouvement de plus en plus rapide jusqu'à déchirer l'air et à vous percer le tympan.

— Comment tu fais ça ? fit Allen en ouvrant de grands yeux.

— C'est ce qu'on appelle iodler à la mode ganymédienne. C'est la première fois que tu entends ça ?

— J'en avais entendu parler, mais rien de plus, fit le Terrestre en secouant la tête.

— Bien sûr on peut le faire seulement dans une certaine atmosphère, fit George se montrant un peu plus cordial. Tu devrais m'entendre sur Gannie ! Alors ça c'est quèque chose ! Quand j'suis en forme, ça te renverserait de ta chaise. Attends que j'avale une gorgée de café, je te chanterai le vingt-quatrième couplet de la *Ballade de Ganymède.*

Il prit son élan et entonna :

Là, une blonde fille que j'aime
Toute baignée de la lumière de Jupiter
Attend, impatiente, mon retour…

Allen saisit son frère par le bras et le secoua violemment. Le Ganymédien s'arrêta pile de chanter et demanda vivement :

— Qu'est-ce qui t'prend ?

— J'ai entendu un bruit sourd sur le toit de la cabine. Il y a quelque chose là-haut.

— Prends le volant. Je vais aller voir, fit George en dressant la tête.

— Non, je préfère y aller moi-même. Je ne me sens pas capable de conduire ce vieux clou.

Déjà il sortait de la cabine et se hissait sur le toit.

— Continue de rouler, cria-t-il.

Il resta comme pétrifié en voyant deux obliques yeux jaunes plonger dans les siens. Il ne lui fallut pas plus d'une seconde pour se rendre compte qu'il avait affaire à un *keazel,* situation à peu près aussi confortable que de trouver dans son lit, sur Terre, un serpent à sonnettes.

Mais ce n'était pas le moment, pour lui, d'évoquer la Terre, car déjà le *keazel* s'élançait, ses crocs venimeux brillant à la lumière des étoiles.

Allen recula instinctivement et perdit l'équilibre. Il toucha le sable avec un bruit sourd, mais déjà le reptile martien au corps froid recouvert d'écaillés était sur lui.

Le Terrestre eut une réaction toute d'instinct. Il lança le bras en avant et saisit dans sa poigne l'étroite mâchoire de l'animal.

Bête et homme, raidis, immobiles, semblaient coulés dans du bronze. L'homme tremblait et son cœur battait à l'étouffer. Il n'osait pas risquer le moindre geste. Sous la pesanteur martienne qui lui était étrangère il craignait de ne pas être maître de ses membres. Ses muscles se nouaient et ses jambes avaient des déclics involontaires.

Il se força à rester immobile… et à réfléchir.

Le *keazel* se débattit et de sa gueule qu'Allen tenait toujours étroitement serrée sortit un faible vagissement. La main du Terrestre était glissante de sueur et il sentit le museau de l'animal tourner légèrement sous sa paume. Pris de panique, il resserra sa prise. Physiquement le *keazel* n'était pas un adversaire valable pour un Terrestre – même pour un Terrestre épuisé, effrayé et incommodé par la pesanteur martienne – mais une seule morsure de ses redoutables crocs et Allen en aurait fini avec la vie.

Le *keazel* eut un brusque sursaut ; il arqua le dos et plia les pattes. Allen qui le tenait maintenant à deux mains ne pouvait en aucun cas relâcher sa prise. Il n'avait ni couteau ni revolver. Dans ce désert de sable, pas la moindre roche qui lui aurait permis de fracasser la tête du reptile. Le camion à sable avait depuis longtemps disparu dans la nuit martienne et il était seul… seul avec un *keazel*.

En désespoir de cause il imprima à sa main une torsion. Le *keazel* laissa tomber sa tête. Il respirait avec peine, puis fit entendre à nouveau un vagissement.

Allen lui sauta dessus et ses genoux s'enfoncèrent dans le ventre écailleux de l'animal. Il accentua la torsion qu'il imprimait à la tête du reptile. Le *keazel* se débattait désespérément, mais le bras musclé d'Allen le Terrestre lui permettait de ne pas relâcher sa prise. Il sentit la fin du reptile proche, fit appel à toutes ses forces… et entendit des vertèbres craquer.

La bête ne bougea plus.

Allen se releva, haletant, proche des sanglots. Le vent glacial de cette nuit martienne le transperçait et son corps était baigné de sueur froide. Il était seul en plein désert.

Puis vint la réaction. Ses oreilles bourdonnaient, il avait peine à rester debout, et il ne ressentait même plus les morsures du vent.

Dans ses oreilles le bourdonnement fit place à une voix… une voix que lui apportait par bouffées le vent martien.

— Allen où que t’es ? S’pèce de feignant, où que t’es ? Allen ! Allen !

Le Terrestre se sentit revivre. Il jeta sur son épaule la dépouille du *keazel* et avança en vacillant en direction de la voix.

— Je suis ici… Gannie. Ici.

Et toujours chancelant, il tomba dans les bras de son frère qui lui dit avec dureté :

— Foutu Terrestre ! Alors t’es même pas capable de te tenir en équilibre sur un camion qui fait du dix à l’heure ! T’aurais au moins pu…

Mais il n’en dit pas davantage, car déjà Allen, épuisé, balbutiait :

— Il y avait un *keazel* sur le toit du camion… C’est lui qui m’a fait tomber… Tiens, flanque-le où tu voudras… On verse cent dollars de récompense à quiconque apporte à Arésopolis une peau de *Keazel.*

Allen ne garda aucun souvenir de ce qui se passa dans la demi-heure qui suivit. Lorsqu’il reprit ses esprits, il se retrouva dans le camion avec un bon goût de café chaud dans la bouche. Le moteur ronronnait et la cabine était agréablement chauffée.

George, assis à côté de lui, se taisait, les yeux fixés sur l’étendue désertique. Mais de temps à autre il se raclait la gorge et lançait un rapide regard à son frère et l’on pouvait lire dans ses yeux une étrange expression.

— Écoute, dit Allen, il faut absolument que je reste éveillé, et tu as l’air crevé, toi aussi. Pourquoi tu ne m’apprendrais pas à iodler à la mode ganymédienne ? Y’a de quoi réveiller un mort.

Sans quitter la vague piste des yeux, George dit d’un air bougon :

— D’accord. Quitte pas ma pomme d’Adam des yeux pendant que j’te fais une démonstration.

Le soleil était à mi-chemin de son zénith lorsqu’ils atteignirent le canal.

Une heure avant le lever du jour, ils avaient distingué le bruit craquant que faisaient les puissantes roues du camion sur une couche de givre, signe qu’ils étaient sortis du désert et approchaient de la zone du canal. Mais au lever du soleil les craquements cessèrent et le sol boueux retarda l’avance du camion spécialement fait pour rouler dans le sable. De maigres buissons d’un gris verdâtre qui piquetaient çà et là ce pays plat les changèrent agréablement de la sempiternelle étendue de sable rouille qui défilait levant leurs yeux depuis leur départ.

— Regarde, le canal, là, droit devant nous ! fit Allen se penchant en avant et saisissant son frère par le bras.

Le « canal », un petit affluent de l'imposant canal Jefferson, ne recelait, à cette époque de l'année, qu'un filet d'eau, au cours boueux et sinueux, aux rives marécageuses et noires, alors que d'ici une année terrestre y dévalerait un torrent d'eau glaciale.

Le camion à sable descendit allègrement la pente douce, se fraya un chemin entre les roches qu'avait entraînées le torrent pour les abandonner ici et là.

Le camion avançait sur le sol marécageux, franchissait des flaques dans un jaillissement de boue, cahotait, crotté jusqu'aux essieux, traversa le canal à moitié asséché et amorça la montée sur l'autre rive.

Puis, si brusquement que les deux frères faillirent tomber de leurs sièges, il glissa en arrière, fit encore un effort pour repartir, et s'immobilisa définitivement.

Les jumeaux en descendirent pour examiner de plus près la situation. George lança un chapelet de jurons avec un accent plus prononcé que jamais.

— Par Jupiter, on est dans un drôle de merdier ! Ce camion se vautre dans la boue comme un porc !

— Ça ne sert à rien de rester à le regarder, fit Allen en repoussant la longue mèche qui lui retombait sur les yeux. Nous sommes encore à une centaine de milles, si ce n'est plus, d'Arésopolis. Il faut que nous le sortions de-là.

— Moi, j'veux bien, mais comment ?

Cessant de jurer, le souffle court, il chercha, à l'arrière du camion, une corde qu'il contempla ensuite d'un air dubitatif.

— Allez monte, Allen et quand je tirerai, tu appuieras sur cette pédale.

Il noua solidement la corde à l'essieu avant, la déroula derrière lui, avança en pataugeant jusqu'aux chevilles dans la boue, puis tira.

Le visage cramoisi par l'effort, les muscles du dos tendus à se rompre, il continua de tirer sur la corde. Allen, qui était remonté dans la cabine, écrasa la pédale sous son pied. Le moteur rugit, les roues arrière patinèrent, le camion fit un bond en avant, retomba.

— Vas-y ! cria-t-il. Appuie sur la pédale !

— Rien à faire ! cria George. J'patine, moi aussi. Si l'sol était sec, j'y arriverais.

— Si le sol était sec, on se serait pas embourbé, rétorqua Allen. Allez, passe-moi cette corde.

— Parce que tu crois y arriver, alors que moi j'ai pas pu ! s'exclama

George, furieux, mais déjà Allen avait dégringolé de la cabine.

Il avait repéré, du camion, une roche profondément enfoncée dans la terre, et constata avec satisfaction que la corde était assez longue pour y parvenir.

Il la noua autour de la roche et tira dessus. Elle tenait.

Comme il revenait vers la cabine, son frère se pencha à la portière et lui cria en brandissant le poing :

— Qu'est-ce tu as encore inventé, espèce d'imbécile ? Tu crois que cette foutue pierre va nous sortir de là ?

— Boucle-la, cria Allen à son tour, et mets tout le jus quand je commencerai à tirer.

Il s'arrêta à égale distance de la roche et du camion et hurla.

— Vas-y ! et prenant la corde à deux mains il la tira vers lui.

Le camion s'ébranla, ses roues tinrent bon. L'espace d'un instant il hésita, tandis que le moteur ronflait à plein et que les mains de George tenaient fermement le volant. Puis il démarra et presque simultanément la roche où était attachée la corde fortement tendue fut arrachée à la terre boueuse dans un bruit de succion, puis se coucha sur le côté.

Allen dénoua la corde et revint en courant vers le camion.

— Ne t'arrête surtout pas ! cria-t-il en sautant sur le marchepied, la corde traînant derrière lui.

— Comment que t'as fait ça ? demanda George les yeux ronds d'étonnement.

— J'ai plus assez de souffle pour te l'expliquer. Une fois que nous serons arrivés à Arésopolis, et après une bonne nuit de sommeil, je dessinerai pour toi un triangle de forces, et je te montrerai comment ça fonctionne. Mes muscles n'ont joué aucun rôle. Et ne me regarde pas comme si j'étais Hercule lui-même !

Au prix d'un gros effort, George détourna son regard et dit en bougonnant :

— Le triangle de forces, jamais entendu parler de ça, mais si ça permet de faire des trucs pareils, alors vive l'instruction !

— Par la comète, il resterait pas un peu de café ? demanda Allen. Il attrapa la dernière bouteille thermos, la secoua mélancoliquement et ajouta : « Il ne nous reste qu'une chose à faire, pratiquer le iodle. Ça nous tiendra éveillés et je suis presque arrivé à t'égaler. »

Il bâilla à se décrocher la mâchoire, demanda :

— Tu crois qu'on arrivera avant la nuit ?

— C'est pas impossible !

Déjà le canal était loin derrière eux.

Dans un véritable embrasement, le soleil se couchait lentement derrière la chaîne sud. Avec la chaîne nord ce sont les deux seules montagnes qui subsistent sur Mars. Ils roulaient maintenant dans une région vallonnée et derrière ces collines érodées par le temps se trouvait Arésopolis.

C'était une des seules régions un peu pittoresques de la planète Mars, dotée de ce privilège de retenir les rares pluies qui tombaient sur cette planète desséchée.

En temps normal le Terrestre et le Ganymédien se seraient attardés dans cette régions privilégiée, mais les jumeaux Carter avaient d'autres chats à fouetter.

Leurs yeux bouffis par le manque de sommeil brillèrent lorsque surgirent les collines à l'horizon. Ils redressèrent leurs corps épuisés et les regardèrent se découper sur le ciel.

Le camion s'élança, car derrière ces collines s'étendait Arésopolis. Mais la route qu'il suivait maintenant n'était plus ce trait droit guidé par la boussole, et tracé sur un terrain plat. C'était une piste étroite, sinueuse, rocailleuse.

Ils atteignaient les pics Jumeaux lorsque le moteur toussa, crachouilla, puis se tut.

Allen se redressa et demanda d'un ton las et écœuré :

— Qu'est-ce qui se passe encore avec ton sacré foutu engin ?

— C'était fatal qu'ça arrive. Y'a une heure que j'me l'dis, fit George en haussant les épaules. Panne d'essence. Mais c'est pas grave. On est aux pics Jumeaux et on n'est plus qu'à environ dix milles de la ville. On y s'ra en une heure, pis ils enverront des hommes décharger la cargaison.

— Dix milles en une heure ! Tu es cinglé ! s'exclama Allen, l'air accablé. Il nous en faudra au moins trois et il fait presque nuit. Qui pourrait, à la belle étoile, supporter pendant trois heures une nuit martienne ? Crois-moi, George, nous sommes…

Mais déjà George tirait Allen hors de la cabine par la force du poignet.

— Par Jupiter, Allen, r'commence pas à jouer les bons à rien ! Si j'te dis qu'on peut l'faire en une heure, tu peux m'croire. T'as jamais essayé de courir dans l'apesanteur ? C'est comme si on volait. Tiens, regarde…

Déjà il s'éloignait, rasant le sol et procédant par bonds, et bientôt il n'était plus, au flanc de la colline, qu'un petit point noir. Il agita les bras et cria d'une voix à peine audible :

— Allez ! Amène-toi !

Allen s'élança à son tour, mais au troisième bond, il s'étala de tout son long, bras et jambes écartés. Le rire du Ganymédien vint ajouter à sa déconvenue.

Furieux, il se releva, s'épousseta, puis partit à l'assaut de la colline à une allure normale.

— Allez, fais pas la gueule, Allen, fit George. C'est un coup à prendre. Moi j'ai eu le temps de m'exercer sur Gannie. Imagine que tu cours sur un lit de plumes. Adopte un rythme, un rythme lent… et rase le sol. Et surtout, n'fais pas des bonds en hauteur. Tiens, comme ça ! Regarde !

Le Terrestre, les yeux fixés sur son frère, s'efforça de l'imiter. Ses premières enjambées, d'abord incertaines, se firent plus sûres et plus longues. Il se servit de ses bras comme de balanciers, et suivit son frère à la trace.

George qui l'encourageait de la voix et du geste accentua son allure.

— Rase le sol, que j'te dis, Allen. Et attends que tes talons le touchent pour bondir à nouveau.

Allen, dont les yeux brillaient de plaisir, en avait oublié sa fatigue.

— C'est formidable ! s'exclama-t-il. On a l'impression de voler, ou d'avoir des ressorts sous ses chaussures.

— Si au moins t'avais vécu avec moi sur Gannie ! fit George. Là-bas, on a des champs réservés aux courses en apesanteur. Un coureur expérimenté peut faire du quarante milles à l'heure, et moi-même j'en fais facilement trente-cinq. Bien sûr, la pesanteur y est encore plus faible que sur Mars.

Leurs longs cheveux flottaient dans le vent et le froid glacial et mordant leur rougissait la peau. Les derniers rayons pourpres de soleil frappaient toujours plus haut sur les pentes. Ils illuminèrent le sommet, puis disparurent. Le bref crépuscule martien n'allait pas tarder à céder la place à la nuit. Déjà l'Étoile du Soir – la Terre – scintillait, et son satellite, la Lune, semblait plus proche d'elle que la nuit précédente.

Allen n'avait pas conscience des minutes qui s'écoulaient. Il était bien trop absorbé par cette neuve et exaltante sensation de voler dans une quasi-apesanteur et se contentait de suivre son frère. Même le froid glacial, toujours plus mordant, le laissait indifférent.

En revanche, chez George, ce qui n'avait été d'abord que de l'anxiété se transforma en panique.

— Hé, Allen arrête-toi ! lui cria-t-il.

Se penchant en arrière, il mit fin à sa course par un léger bond plein de grâce et d'aisance. Allen essaya d'en faire autant, mais ayant brisé son rythme,

s'étala de tout son long. Il se releva et se mit à accabler son frère de reproches. Mais le Ganymédien ne l'écoutait même pas. L'air sombre, il demanda :

— T'as une idée de l'endroit où on est, Allen ?

Allen, la gorge brusquement serrée, regarda autour de lui. Les choses vous paraissent toujours différentes dans la demi-obscurité, mais là elles l'étaient par trop.

— On devrait être en vue du mont Chauve, non ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Et d'puis longtemps ! Tout ça c'est la faute de ce sacré séisme. Les éboulements ont dû effacer les pistes. Les sommets eux-mêmes se sont écroulés… Allen, inutile de s'le dissimuler, on pourrait pas être plus perdus qu'on l'est.

Ils se turent un moment, incertains sur la marche à suivre. Le ciel s'était embrasé et déjà les collines s'enfonçaient dans la nuit. Allen passa sur ses lèvres bleues de froid sa langue sèche.

— Nous ne devons plus être qu'à quelques milles d'Arésopolis, fit-il. Nous allons tomber dessus d'un moment à l'autre, si nous cherchons bien.

— Faut voir la situation telle qu'elle est, Terrien ! cria George d'une voix rageuse. La nuit martienne, qu'est-ce t'en fais ? La température, qu'est déjà bien au-dessous de zéro, va s'abaisser de minute en minute. Pas l'moment d'chercher not'direction. On va aller droit d'vant nous, et si on est pas arrivé d'ici une demi-heure, on arrivera jamais.

Allen ne le savait que trop et l'allusion au froid toujours plus mordant ne fit que le rendre plus conscient de la gravité de leur situation. Claquant des dents, et remontant le col de fourrure de son blouson, il suggéra :

— On pourrait allumer un feu ! mais il le disait sans beaucoup de conviction.

— Du feu ? Avec quoi ? fit George complètement démoralisé. Quand j'pense qu'on est arrivé à un mille de c'te foutue ville et qu'on va probablement mourir de froid. Allez viens, continuons à courir. On a pt'être une chance sur cent.

Mais Allen, le regard fiévreux, le retint.

— Les feux de camp ! dit-il comme se parlant à lui-même. C'est une chance à courir. Tu veux qu'on la saisisse ? C'est sans doute le seul moyen de nous en sortir.

— Bon, d'accord, grommela George. Mais alors grouille-toi. Moi, avec chaque minute qui passe…

— Alors cours avec le vent… et surtout ne t’arrête pas.

— Mais pourquoi ?

— Pose pas de questions. Fais ce que je te dis… Cours avec le vent.

L’optimisme qu’affichait Allen était réel tandis qu’il bondissait dans les ténèbres, butait sur des pierres, glissait jusqu’en bas des déclivités, avec toujours le vent dans le dos. George courait à son côté, vague forme noire dans la nuit.

Le froid se faisait plus amer, mais moins amer que la peur qui prenait le Terrestre au ventre.

Il n’avait aucune envie de mourir !

Ils parvinrent enfin au sommet de la pente, et de la gorge desséchée de George s’échappa un rauque cri de triomphe.

— Par Jupiter, on y est arrivés !

Devant eux, et aussi loin que le regard pouvait aller, la plaine était ponctuée de feux de camp. Arésopolis en ruine s’étendait à leurs pieds, et ses habitants, privés de toits, rendaient la nuit supportable en se pressant autour de feux.

Sur la pente de la colline, les deux garçons, épuisés, se donnèrent de grandes tapes dans le dos, firent entendre des rires coassants et, emplis d’une joie incommensurable, frottèrent l’une contre l’autre leurs joues à demi glacées.

Ils avaient atteint leur but !

Les laboratoires d’Arésopolis, situés dans les confins de la ville, étaient un des seuls bâtiments à être encore debout. À l’intérieur, sous un éclairage de fortune, des chimistes, l’air hagard, distillaient les dernières gouttes de l’extrait des plants. Aux portes des laboratoires, ce qu’il restait des forces de police de la ville frayait désespérément un chemin aux porteurs des précieux flacons et fioles que l’on répartissait entre les divers centres médicaux de premiers secours dispersés dans les ruines de ce qui avait été la métropole martienne.

Le vieux Hal Vincent surveillait les opérations et, de ses yeux délavés, scrutait avec angoisse les collines, espérant, sans trop y croire, voir arriver la cargaison promise.

Deux silhouettes surgirent des ténèbres et s’arrêtèrent pile devant lui. L’angoisse le prit aux tripes.

— Les fleurs ? Les plants ? Où sont-ils ? Les avez-vous ?

— Aux pics Jumeaux, dit Allen, haletant. Dans le camion à sable. Au moins une tonne, sinon plus. Envoyez des hommes la chercher.

Quelques voitures de police partirent avant même qu’il eût achevé sa phrase et Vincent s’exclama, stupéfait :

— Un camion à sable ? Pourquoi pas un vaisseau spatial ? Que s’est-il passé, là-bas ? Le séisme…

Mais il ne reçut pas de réponse. Déjà George se dirigeait en titubant vers le feu de camp le plus proche, une expression béate sur son visage ravagé.

— Ah !… cette chaleur, que c’est bon ! Pliant les jambes, il se laissa tomber et s’endormit avant même d’avoir touché terre.

— Eh ! Bon à rien de Gannie ! fit Allen toujours haletant. C’est comme ça que tu tiens le coup ? Regarde-moi !

Mais le sol vint à sa rencontre.

Allen s’éveilla, le soleil couchant dans les yeux, une bonne odeur de lard frit dans les narines. George lui tendit la poêle et dit entre deux énormes bouchées :

— Sers-toi. Et montrant du geste le camion à sable vidé de sa cargaison garé devant les laboratoires : « On les leur a quand même apportés, leurs foutus fungus. »

Tandis qu’Allen se mettait à manger, mais avec plus de modération, George, après s’être essuyé la bouche du dos de la main, lui demanda :

— Dis, Allen comment que t’as fait pour la trouver, cette sacrée ville ? Ça fait des heures que j’essaie de m’l’expliquer.

— Grâce aux feux de camp, fit Allen parlant la bouche pleine. C’était le seul moyen pour eux, de ne pas mourir de froid. Or des feux de camp s’étendant sur des hectares créent une nappe d’air chaud qui s’élève et attire l’air froid des collines environnantes. Et joignant le geste à la parole : Je savais que le vent froid des collines, aspiré par l’air chaud, se dirigeait fatalement vers la ville, et c’est pourquoi je t’ai proposé de suivre le vent… Une sorte de boussole qui nous indiquait la direction à prendre.

George, muet, gêné, donnait des coups de pied dans les cendres de leur feu de camp de la veille.

— Écoute, Allen, faut qu’je te dise… Je m’suis trompé sur toi. J’te prenais pour un de ces bons à rien de Terriens jusqu’au moment où… Il se tut, aspira un bon coup, puis s’exclama : « Par Jupiter, t’es bien mon frère jumeau, et j’suis fier de toi. L’sang des Carter a résisté à c’te foutue Terre. »

Le Terrestre ouvrait la bouche pour répondre, mais son frère lui plaqua sa main sur les lèvres.

— Attends, j’ai pas fini. Quand on retournera à l’exploitation, tu pourras la faire marcher ta cueilleuse mécanique, ou tout ce que tu pourras inventer d’autre.

Mon droit de veto, j’le laisse tomber. Si la Terre et les machines fabriquent des types dans ton genre, alors chapeau ! Mais quand même tu admettras que chaque fois que les machines tombent en panne, que ce soit le système d’irrigation, les vaisseaux-fusées, les ventilateurs, ou les camions à sable… y’a encore rien de tel que l’homme pour les remettre en état de marche, malgré tous les tours que peut nous jouer Mars.

Allen écarta la paume de George qui lui fermait la bouche et dit d’un ton modéré :

— Les machines font de leur mieux.

— Ouais, mais c’est tout c’qu’elles peuvent faire. Quand y a un pépin, l’homme, lui, doit faire plus que son mieux, sans ça il est foutu.

Allen acquiesça de la tête, saisit la main de son frère et s’exclama avec force :

— Tu sais, au fond, nous nous ressemblons. La Terre et Ganymède n’ont plaqué sur nous qu’un mince vernis, mais en profondeur…

Il se tut brusquement, comme honteux de s’être laissé aller, puis reprit :

— Allez viens, on va faire un duo de ce vieux iodle ganymédien.

Et des deux gorges fraternelles montèrent des sons aigus et puissants, comme en avait rarement entendu l’atmosphère glacée et raréfiée de la planète Mars.

De nouveau j'eus, avec *Hérédité* les honneurs de la couverture.

Au sujet de cette nouvelle, je me souviens, comme si c'était d'hier, de la critique que m'adressa un certain Scott Feldman – un adolescent qui devait devenir par la suite, sous le nom de Scott Meredith, un des agents littéraires les plus importants dans le domaine de la science-fiction. Il me reprochait d'avoir introduit au début de ma nouvelle deux personnages dont, par la suite, on n'entendait plus jamais parler.

Parce qu'il m'avait signalé la chose, je me rendis compte que c'était en effet une erreur capitale, et je m'étonnai que ni Campbell ni Pohl n'aient soulevé cette objection. Mais je n'eus jamais le courage de le leur faire remarquer.

Cependant cette critique me fut bénéfique en ce sens qu'elle me rendit plus attentif à ce que j'écrivais et me persuada que composer des nouvelles ne consistait pas uniquement à se laisser aller librement à son inspiration. Il faut à chaque fois se poser des questions telles que : « Quel rôle vais-je faire jouer à ce personnage, maintenant que je me suis donné la peine de le créer ? »

Tandis que Campbell refusait, et que Pohl acceptait *Hérédité*, j'écrivais *Une page d'histoire*. Et les choses se passèrent comme à l'habitude. Je la soumis à Campbell le 13 septembre. Il la refusa, et finalement, Pohl la publia.

Une page d'histoire

Ullen, un crayon dans sa main décharnée, suivait attentivement et péniblement le texte qu'il déchiffrait de ses yeux myopes à travers les verres épais de ses lunettes. Le signal lumineux clignota par deux fois avant qu'il réponde. Il tourna une page, puis dit :

— Ah ! c'est toi, Johnnie ! Entre, et il sourit avec gentillesse, son maigre visage de Martien illuminé de joie. « Assieds-toi, Johnnie, reprit-il, mais avant tout, baisse le store. L'éclat de votre soleil terrestre m'aveugle. Ouf, ça va mieux, et maintenant, encore une fois assieds-toi, et reste tranquille un moment, car je suis en plein travail. »

John Brewster déplaça une pile de papiers mal équilibrés et s'assit. Il souffla la poussière accumulée sur un livre posé, grand ouvert, sur un siège proche du sien, et lança un regard de reproche à l'historien martien.

— Toujours en train de fouiller dans un passé poussiéreux ? fit-il. Vous n'en êtes pas fatigué ?

— Fais attention, Johnnie, fit Ullen sans lever les yeux. Tu vas me perdre ma page. Cet ouvrage *l'Ère hitlérienne* de William Stewart, est difficile à lire. L'auteur emploie une quantité de mots dont il n'explique pas le sens.

Le sourcil froncé, il leva les yeux sur Johnnie, et poursuivit, l'air indigné :

— Non, jamais il ne donne la signification des termes dont il use. Ce n'est pas conforme à l'esprit scientifique. Sur Mars, avant même de commencer un ouvrage, nous disons : « Voici la liste de tous les termes nouveaux que nous employons, suivis de leur définition. » Comment peut-on, sans cela, discuter intelligemment de l'œuvre elle-même ? Vous autres Terrestres, vous êtes vraiment fous !

— Oh ! ça va, Ullen ! Parlons d'autre chose. Vous feriez mieux de me regarder. Vous n'avez donc rien remarqué ?

Le Martien poussa un soupir, enleva ses lunettes, en nettoya soigneusement les verres, les chaussa de nouveau, regarda Johnnie d'un air absent, et dit enfin :

— Tu es vêtu de neuf, à ce qu'il me semble. C'est ce qui t'excite ?

— Vêtu de neuf ? C'est tout ce que vous trouvez à dire, Ullen ? Mais je suis en uniforme ! Je fais désormais partie de la Milice, et il se leva d'un bond,

l’image même d’une exubérance toute juvénile.

— Et qu’est-ce que la Milice ? demanda négligemment Ullen.

Johnnie avala sa salive et se laissa retomber sur sa chaise, l’air dépassé par l’inconscience de son vieil ami.

— Je crois réellement que vous ignorez que la Terre et Vénus sont en guerre depuis une semaine. Oui, je suis prêt à parier que vous n’en savez rien.

— Je suis tellement occupé ! fit le Martien en pinçant ses lèvres pâles et minces. Sur Mars, nous ne sommes pas en guerre… et nous ne le serons plus jamais. Il fut un temps où nous nous battions, mais cela se passait il y a très, très longtemps. Il fut un temps, également, où nous étions des savants, mais cela aussi se passait il y a très, très longtemps. Maintenant nous ne sommes plus qu’en petit nombre… et nous ne nous battons pas. Se combattre n’est pas un gage de bonheur. Et s’animant soudain : « Dis-moi, Johnnie, où pourrais-je trouver la définition d’« honneur national » ? Cela m’arrête dans mon travail. Je ne peux pas le poursuivre si je ne comprends pas ce que signifient ces deux mots. »

Johnnie se leva, grand et beau garçon dans son impeccable uniforme vert de la Milice terrestre, et dit, avec un rire indulgent :

— Vous êtes vraiment impossible, Ullen… espèce de vieux hibou. N’allez-vous pas, au moins, me souhaiter bonne chance ? Je m’envole dans l’espace, demain.

— Cela présente-t-il du danger ?

— Du danger ! s’exclama Johnnie en pouffant. C’est le moins qu’on puisse dire.

— Dans ce cas, pourquoi rechercher le danger ? C’est de la folie ! Qu’est-ce qui te pousse à agir ainsi ?

— Inutile de vous l’expliquer, Ullen. Vous ne comprendriez pas. Souhaitez-moi bonne chance, et exprimez le désir que je vous revienne entier.

— Cela, je le fais de tout cœur ! Je ne souhaite la mort de personne. Il glissa ses doigts frêles dans la main puissante que lui tendait le jeune homme et dit : « Prends bien soin de toi, Johnnie… et avant de t’en aller, apporte-moi donc l’ouvrage de Stewart. Tout est si lourd sur la planète Terre, terriblement lourd… et les écrivains ne donnent pas la définition des mots nouveaux qu’ils emploient. »

Tandis que Johnnie sortait sans bruit de la pièce, il se replongea en soupirant dans ses bouquins.

— Quel peuple barbare ! grommela-t-il entre ses dents. La guerre ! Ils

s’imaginent qu’en tuant… Il laissa tomber la voix tandis que de son doigt il suivait la ligne imprimée, et lut tout haut : « Dès le moment où les pays anglo-saxons mirent à leur tête un seul et unique gouvernement, et cela remonte au printemps 1941, il était à prévoir que les pires catastrophes… »

Il s’arrêta de lire et s’exclama :

— Décidément, ces Terrestres sont fous !

Ullen, qui montait péniblement les marches menant à la bibliothèque de l’université, s’appuya lourdement sur ses béquilles et protégea de la main ses yeux larmoyants que blessait le terrible soleil terrestre.

Le ciel, sans nuages, était uniformément bleu et calme. Et cependant, par-delà l’atmosphère planétaire, des vaisseaux spatiaux blindés se livraient un féroce combat. Et sur la ville pleuvaient ces « gouttes de mort », ces bombes radio-actives tant vantées qui, silencieusement, mais inexorablement, creusaient des cratères de quinze pieds de profondeur partout où elles tombaient.

La population de la ville se réfugiait dans les abris, dans des souterrains revêtus de plomb. Inspectant le ciel, silencieux, angoissés, ils passaient en courant devant Ullen. Des miliciens en uniforme s’efforçaient de mettre un peu d’ordre dans cette chaotique galopade, et faisaient se presser les traînards et les retardataires.

De tous côtés s’élevaient des ordres lancés d’une voix rauque.

— Allez, rejoins l’abri, grand-père ! Vas-y ! Tu peux pas rester là !

Ullen se tourna vers le milicien qui lui parlait ainsi et rassembla avec effort ses pensées éparses pour affronter la situation.

— Je suis désolé, Terrestre… mais j’ai peine à me mouvoir sur cette vaste planète qui n’est pas à mes proportions. Et frappant les dalles de marbre de sa béquille : « Tout est si lourd et si dur, ici ! Si je me mêlais à la foule qui court vers les abris, je risquerais fort d’être écrasé. »

Frêle, il souriait en parlant ainsi et le milicien, touché, dit en frottant son menton hérissé de chaume :

— C’est bon, grand-père. Je vais arranger ça. Je sais que la vie est dure, sur Terre, pour vous autres Martiens… Tiens, prends tes béquilles. Puis soulevant Ullen comme une plume : « Cramponne-toi à moi, on va filer à toute allure. »

Le milicien se fraya un chemin entre les rangs pressés des Terrestres, et Ullen qui, indisposé par la course trop rapide dans une pesanteur super-normale, sentait monter la nausée, ferma les yeux. Il ne les ouvrit qu’une fois arrivé dans l’abri obscur, au plafond bas.

Le milicien le déposa sur le sol avec précaution, lui glissa ses béquilles sous les aisselles :

— Et voilà, grand-père. Et maintenant, reste tranquille.

Ullen inspecta les lieux et se dirigea en béquillant vers le banc le plus proche. Derrière lui se referma avec un bruit sourd la lourde porte de plomb.

L'historien martien sortit un bloc de sa poche et se mit à prendre péniblement quelques notes, indifférent aux palabres qui s'élevaient autour de lui et aux ardentes discussions.

Comme il grattait son front ridé du bout de son crayon, son regard rencontra celui de l'homme assis à côté de lui. Il lui sourit d'un air absent et se remit à griffonner des notes.

— Vous êtes martien, hein ? lui demanda son voisin d'une voix haut perchée et d'un ton saccadé. J'peux pas dire qu'j'aime beaucoup les étrangers, mais j'ai rien contre les Martiens. Par contre, ces Vénusiens qui…

— La haine est mauvaise conseillère, fit Ullen l'interrompant de sa voix douce. Cette guerre est terriblement malencontreuse, c'est le moins qu'on puisse dire. Mon travail en pâtit, et vous autres Terrestres devriez y mettre fin. N'est-ce pas votre avis ?

— Et comment qu'on va y mettre fin ! s'exclama son interlocuteur. On va la mettre cul par-dessus tête, leur planète, et les Vénusiens avec !

— Vous voulez dire que vous allez bombarder leurs villes comme ils bombardent les vôtres ? fit le Martien en cillant comme un vieux hibou. Croyez-vous vraiment que ce soit la meilleure chose à faire ?

— Par Dieu, oui ! C'est…

— Écoutez-moi, fit Ullen de la même voix douce, en se tapant la paume de son index squelettique. Ne serait-il pas préférable de détruire leurs vaisseaux spatiaux à l'aide de cette arme que l'on appelle désintégrante ? Où les Vénusiens auraient-ils des écrans projecteurs ?

— Comment vous l'appelez, cette arme ?

— Vous usez peut-être d'un autre nom, sur la planète Terre, dit Ullen d'un ton songeur, mais de toute façon, je ne m'y connais guère en armes. Sur Mars, on les appelle des *skellingbeg*, ce qui signifie « bombe désintégrante ». Vous voyez ce que je veux dire ?

Pour toute réponse, le Terrestre se contenta de grommeler entre ses dents, de s'écarter de ses voisins, et de regarder droit devant lui d'un air mécontent.

Ullen, parfaitement conscient de cette rebuffade, haussa une épaule et reprit :

— À vrai dire, ce n’est pas que je me soucie tellement de toute cette histoire, mais à mon avis cette guerre ne rime à rien. Il faudrait y mettre fin le plus vite possible. Mais encore une fois, et il soupira, elle ne me concerne pas personnellement.

Déjà il s’était remis à griffonner sur le bloc posé sur ses genoux, mais levant les yeux, il demanda à son interlocuteur :

— Pourriez-vous me dire le nom du pays où Hitler a trouvé la mort ? Les noms, sur cette Terre, sont parfois si compliqués ! Je crois bien que celui-ci commence par un M.

L’homme le foudroya du regard et s’éloigna et Ullen, déconcerté, le sourcil froncé, le suivit du regard.

À cet instant retentit le signal de fin d’alerte.

— J’y suis ! s’exclama Ullen. C’est Madagascar ! Quel nom bizarre !

Le bel uniforme de Johnnie Brewster fripé au col et aux épaules, élimé aux genoux et aux coudes, avait subi les outrages de la guerre.

Ullen suivit du doigt la profonde cicatrice qui courait le long de l’avant-bras du milicien et demanda :

— Tu en souffres encore, Johnnie ?

— Pensez-vous ! Une simple égratignure ! Le Vénusien qui m’a fait ça, je l’ai eu ! C’est sur la Lune qu’il poursuit ses rêves, maintenant.

— Ils t’ont gardé longtemps à l’hôpital, Johnnie ?

— Une semaine ! Il alluma une cigarette, écarta une pile de documents qui encombrait le bureau du Martien, s’y percha et reprit : « Je passerai le reste de ma permission dans ma famille, mais j’ai fait un détour pour venir vous voir. » Il passa avec gentillesse la main sur la joue parcheminée du Martien, puis demanda : « Vous pourriez pas me dire que vous êtes content de me voir ? »

Ullen enleva ses lunettes, regarda attentivement le jeune Terrestre, puis dit enfin :

— Est-ce possible, Johnnie, que tu mettes en doute la joie que j’éprouve à te revoir au point qu’il faille que je l’exprime par des mots ? Voilà une chose qu’il faut que je note. Vous autres Terrestres, vous croyez obligés de vous dire les choses les plus simples… et même alors vous en doutez. Sur Mars…

Il avait, tout en parlant, poli soigneusement les verres de ses lunettes. Il les remit et reprit :

— Dis-moi, Johnnie, vous n’avez pas, vous les Terrestres, « l’arme désintégrante » ? J’en ai parlé avec un type dans l’abri anti-aérien, et il n’a pas eu l’air de savoir à quoi je faisais allusion.

— J’en ai autant à vous offrir, fit Johnnie en fronçant le sourcil. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce qu’il me semble bizarre que vous vous battiez si durement contre les Vénusiens qui ne semblent même pas munis d’écrans protecteurs. J’aimerais tant que cette guerre prenne fin, Johnnie ! L’obligation de descendre dans les abris me dérange dans mon travail.

— Pas si vite, Ullen ! Postillonnez pas comme ça ! Qu’est-ce que cette arme dont vous parlez ? Ce désintégrateur ? Décrivez-la-moi.

— Moi ? J’en ignore tout. Je croyais que toi, tu la connaissais… c’est pourquoi je t’en ai parlé. Sur Mars, dans nos manuels d’histoire, on fait allusion à cette arme employée dans des temps très anciens. Mais les armes, nous avons cessé de nous y intéresser. Rien de plus absurde que cette course aux armements, parce que l’ennemi trouve toujours un antidote et tout est à recommencer… Johnnie, crois-tu que tu pourrais descendre à l’administration demander pour moi un exemplaire de l’ouvrage de Higginboddam intitulé *les Débuts des voyages spatiaux ?*

— Ullen, espèce de foutu pédant de Martien, fit le Terrestre en brandissant un poing impuissant, vous ne comprenez pas que l’enjeu est important ? La Terre est en guerre ! En guerre ! En guerre !

— Eh bien, mettez-y fin, fit Ullen avec irritation. Il n’y a plus un coin de bon sur cette Terre. J’aimerais tant que tu ailles pour moi à la bibliothèque… Johnnie, fais attention ! Tu me fais mal !

— Navré, Ullen, mais vous allez venir avec moi. Il faut que nous éclaircissions cette question.

En dépit de ses faibles protestations, Johnnie installa le Martien dans son fauteuil roulant et le propulsa hors de la pièce sans lui laisser le temps d’en dire davantage.

Un taxi-fusée attendait au pied du perron de la bibliothèque et chauffeur et pilote y installèrent le fauteuil roulant. Laissant derrière elle une traînée de fumée, la fusée fonça dans l’espace.

Ullen, perturbé par l’accélération, se mit à gémir, mais Johnnie n’en tint pas compte et dit, s’adressant au pilote :

— Je veux être à Washington dans vingt minutes. Ne tiens pas compte des faisceaux de signalisation.

La secrétaire à la tenue impeccable, dit d’un ton impersonnel :

— L’amiral Korsakoff va vous recevoir.

Johnnie éteignit sa énième cigarette, jeta en grommelant un regard à sa montre et se mit à pousser le fauteuil roulant, ce qui eut le don d'éveiller Ullen d'un sommeil troublé. Il ajusta ses lunettes et demanda :

— Ils se décident enfin à nous recevoir, Johnnie ?

— Ch…u…t !

Ullen inspecta du regard le lourd et somptueux ameublement de la pièce, les immenses cartes de la Terre et de Vénus fixées aux murs, le bureau imposant, s'attarda sur le personnage corpulent et barbu installé à ce bureau et se fixa enfin sur le grand type maigre aux cheveux gris qui se tenait à son côté.

Dans un élan d'enthousiasme, le Martien tenta de se lever de son fauteuil roulant et s'écria :

— N'êtes-vous pas le docteur Thorning ? Nous nous sommes rencontrés l'an passé, à Princeton. Vous vous souvenez de moi, non ? On m'a accordé le titre de docteur *honoris causa.*

— Certainement ! fit le docteur Thorning en lui serrant vigoureusement la main. Je crois me souvenir que vous aviez fait une déposition sur les méthodes dont usent les historiens martiens.

— Vous vous souvenez de cela ? Vous m'en voyez ravi ! Je suis d'autant plus heureux de vous voir que j'ai une importante question à vous poser. Que pensez-vous, en tant que savant, de ma théorie selon laquelle l'insécurité sociale qui régnait à l'époque hitlérienne fut la cause directe de…

— Nous en parlerons une autre fois, docteur Ullen, dit le docteur Thorning en souriant. Pour le moment l'amiral Korsakoff attend de vous des informations qui, nous l'espérons, nous permettront de mettre fin à la guerre.

— En effet, dit Korsakoff avec raideur, en soutenant le doux regard d'Ullen. Bien que Martien, vous souhaitez, je suppose, la victoire de ceux qui, comme nous, sont pour la liberté et la justice, et non celle des Vénusiens qui foulent ces principes au pied.

— J'ai déjà entendu cette phrase quelque part, fit Ullen, nullement impressionné, mais elle n'éveille pas grand-chose en moi. Voulez-vous dire par là que la guerre doit prendre fin ?

— Si nous remportons la victoire, oui.

— Oh ! la victoire, quel mot absurde ! L'histoire a prouvé que la victoire obtenue grâce à une supériorité militaire porte en elle le germe de futures guerres de représailles et de revanches. Rapportez-vous, sur ce sujet, à l'excellent essai de James Calkins. Sa publication remonte à l'an 2050.

— Mon cher collègue !…

Indifférent aux injonctions que lui chuchotait Johnnie, Ullen reprit d'une voix plus forte :

— Pour mettre fin – réellement fin – à la guerre, vous devriez dire, en vous adressant au peuple vénusien lui-même : « Laissons tomber les armes et parlons… »

Un poing s'abattit avec force sur le bureau et l'amiral s'exclama :

— Par Dieu, Thorning, faites-lui cracher ce qu'il sait ! Je vous donne cinq minutes !

— Docteur Ullen, fit Thorning en étouffant un petit rire, nous aimerions que vous nous disiez tout ce que vous savez sur le désintégrateur.

— Le désintégrateur ? répéta Ullen en s'enfonçant un doigt dans la joue.

— Oui, cette arme dont vous avez parlé au lieutenant Brewster.

— Mmmmmm… Oh ! vous voulez parler de cette bombe qui se désintègre ? J'en ignore absolument tout. Les historiens martiens y font parfois allusion, mais aucun d'eux ne semble la connaître, techniquement parlant, veux-je dire.

— Je sais, je sais, fit d'un ton apaisant le physicien aux cheveux gris. Mais qu'en disent-ils ? Quelle sorte d'arme est-ce ?

— Tout ce que j'ai pu comprendre, c'est qu'en atteignant l'objectif qu'elle vise, cette bombe se désintègre et désintègre tout ce qu'elle touche. Comment appelez-vous déjà ce qui soude les métaux entre eux ?

— La force intramoléculaire.

Ullen fronça le sourcil, réfléchit un moment, puis dit :

— Oui, ce doit être ça. Je ne me rappelle plus le mot martien. Je sais seulement qu'il est très long. Quoi qu'il en soit, l'arme dont il est question détruit la force qui tient entre eux ces métaux et ils tombent alors en poudre. Mais cela n'a d'effet que sur trois métaux, le fer, le cobalt… et quel est l'autre, déjà ?…

— Le nickel, dit vivement Johnnie.

— Oui, c'est ça, le nickel !

— Ah ah ! fit Thorning, les yeux brillants. Les éléments ferro-magnétiques. Ils doivent être sensibles aux oscillations du champ magnétique. Je veux bien être Vénusien si je me trompe ! Qu'en pensez-vous, Ullen ?

— Les mots que vous employez, vous autres Terrestres ! fit le Martien en soupirant. Le peu que je sais de cette arme, je l'ai tiré de l'ouvrage de Hogel Beg… Comment s'appelle-t-il déjà ? Ah oui, *l'Histoire culturelle et sociale du troisième Empire*. C'est une œuvre monumentale en vingt-quatre volumes que

j’ai toujours trouvée plutôt médiocre. La manière de l’auteur de présenter…

— Je vous en prie, implora Thorning, revenons-en à l’arme…

— Ah ! oui. Ullen se redressa dans son fauteuil et cet effort lui arracha une grimace : Beg parle d’électricité au courant alternatif ultra-rapide et la pression… » Il s’arrêta, scruta le visage mécontent de l’amiral barbu et reprit naïvement : « Je crois que le mot est « pression » mais je ne suis pas sûr de ma traduction. Le mot martien est *cranstad.* Cela vous dit quelque chose ?

— Je pense que vous voulez dire « potentiel », docteur Ullen, fit Thorning en poussant ostensiblement un soupir.

— Bon, puisque vous le dites. Quoi qu’il en soit, ce « potentiel » subit de rapides changements. Ces changements, se synchronisant avec le magnétisme, produisent les oscillations dont je vous parlais, et je ne sais rien de plus. J’aimerais rentrer chez moi, maintenant. Est-ce possible ?

— Arrivez-vous à sortir quelque chose de tout ce fatras, docteur Thorning ? demanda l’amiral, ne se donnant même pas la peine de répondre au Martien.

— Diablement peu, reconnut le physicien, mais cela me donne quand même une ou deux indications. Nous pourrions évidemment essayer de nous procurer l’ouvrage de Beg, mais je doute qu’il nous apprenne grand-chose de plus… Docteur Ullen, y a-t-il, sur votre planète, des ouvrages scientifiques ?

— Non, docteur Thorning, répondit avec tristesse le Martien. Ils ont tous été détruits au cours de la réaction kalynienne. D’ailleurs, sur Mars, nous ne croyons plus à la science. L’histoire nous a amplement démontré qu’elle n’apporte pas le bonheur. Puis, se tournant vers le jeune Terrestre qui se tenait à ses côtés :

— Johnnie, ramène-moi maintenant, tu veux bien ?

D’un geste de la main, Korsakoff les autorisa à se retirer.

Ullen, penché sur les feuilles dactylographiées de son manuscrit, y apporta une correction. Il leva un regard brillant sur Johnnie Brewster qui secoua la tête, posa la main sur le bras du Martien et fronça le sourcil.

— Ullen, dit-il durement. Vous êtes en mauvaise posture.

— Hein ? Moi, en mauvaise posture ? Mais voyons, Johnnie, c’est tout le contraire. Mon ouvrage avance magnifiquement. J’ai déjà achevé le premier volume, et lorsque j’y aurai apporté quelques infimes retouches, je pourrai le confier à l’imprimeur.

— Ullen, si vous ne pouvez fournir au gouvernement des renseignements précis sur le désintégrateur, je ne réponds plus de vous.

— Mais j’ai dit tout ce que je savais sur…

— Possible, mais ce n’est pas suffisant. Il vous faut creuser votre mémoire,

Ullen. Il le faut absolument.

— Mais on ne peut pas se souvenir de quelque chose qu'on n'a jamais su… C'est un axiome, et Ullen se redressa dans son fauteuil en prenant appui sur une de ses béquilles.

— Je le sais bien, fit Johnnie, navré, mais essayez de comprendre la situation. Les Vénusiens ont le contrôle de l'espace. Nos garnisons astéroïdes ont été entièrement détruites, et la semaine passée Phobos et Deimos sont tombées. Les communications sont interrompues entre la Terre et Luna et Dieu seul sait combien de temps pourront encore tenir les escadrilles lunariennes. La Terre elle-même est en danger et les bombardements se font de plus en plus meurtriers… Ullen, ne comprenez-vous pas à quel point la situation est grave ?

— La Terre est en train de perdre la guerre ? fit le Martien, visiblement surpris.

— Bon Dieu, oui !

— Alors, capitulez. C'est la meilleure chose à faire. D'ailleurs pourquoi l'avez-vous déclenchée, cette guerre… stupides Terrestres que vous êtes !

— Si nous avions ce désintégrateur, fit Johnnie en grinçant des dents, nous ne la perdrions pas, cette guerre.

— Oh ! Johnnie, j'en ai assez de t'entendre toujours répéter les mêmes histoires. Ce que vous pouvez avoir comme idées fixes, vous autres Terrestres ! Tu ne crois pas que tu te sentirais mieux si je te lisais quelques pages de mon manuscrit ? Ce serait profitable à ton intellect.

— C'est bon, Ullen. Vous l'aurez voulu. Je vais vous dire les choses telles qu'elles sont. Si vous ne donnez pas à Thorning les renseignements qu'il vous demande, vous serez arrêté et jugé pour trahison.

Après un court silence, l'historien enleva ses lunettes, essuya les verres d'une main tremblante, puis dit en bégayant :

— Tra… trahison ! Vous voulez dire que je suis coupable de trahison ? Mais ça ne tient pas debout ! Tu cherches à me faire peur !

— Absolument pas. Korsakoff est persuadé que vous en savez plus que vous n'en dites. Que vous gardez votre secret pour le vendre au plus offrant, ou pis encore que vous l'avez déjà vendu aux Vénusiens.

— Mais Thorning…

— Thorning est lui-même dans une situation délicate. Il ne cherche qu'à sauver sa peau. Dans les moments de tension, sur Terre, les gouvernements ne se signalent pas par leur bon sens… Ullen, reprit le jeune homme, les larmes aux yeux, faites quelque chose. Et si ce n'est pour vous, faites-le pour la planète

Terre.

— Ils me croient donc capable, fit Ullen qui respirait avec peine, de monnayer mes connaissances scientifiques ? Est-ce ainsi qu'ils récompensent mon sens de l'éthique et mon intégrité de savant ? En proie à une violente colère, pour la première fois, il retomba devant Johnnie dans la gutturale langue martienne. S'il en est ainsi, je ne dirai plus un mot. Ils peuvent m'emprisonner, me fusiller, une insulte pareille, cela ne s'accepte pas.

La fermeté de son ton et de son regard ne laissait planer aucun doute et Johnnie en fut accablé. Il ne réagit même pas au signal lumineux.

— Ouvre-leur la porte, Johnnie, dit doucement le Martien. Ils viennent me chercher.

En un instant la pièce fut emplie d'hommes en uniformes verts. Seuls le docteur Thorning et deux de ses collègues étaient en civil.

— Inutile d'ajouter quoi que ce soit, messieurs, fit Ullen en se levant péniblement. D'après ce que j'ai compris, vous me croyez capable de monnayer ce que, selon vous, je sais. *Monnayer contre argent comptant !* lança-t-il en crachant ces mots avec mépris. Jamais personne n'a porté sur moi une telle accusation, aussi imméritée. Si cela vous chante, vous pouvez m'incarcérer sur-le-champ, mais je ne dirai plus un mot… et je ne veux plus rien avoir à faire avec le gouvernement terrestre.

Déjà un haut fonctionnaire en uniforme vert s'avançait, mais le docteur Thorning l'arrêta du geste.

— Voyons, docteur Ullen, dit-il avec jovialité, ne vous mettez pas dans des états pareils ! Je suis simplement venu vous demander s'il ne vous serait pas revenu à la mémoire un détail, si minime soit-il…

Un lourd silence plana. Ullen, appuyé sur ses béquilles, se tenait très droit.

Le docteur Thorning, l'air dégagé, se percha sur l'angle du bureau de l'historien, prit l'épaisse pile de pages dactylographiées qui s'y trouvaient, se mit à les feuilleter et dit :

— Ah ! c'est là le manuscrit dont le jeune Brewster m'a parlé ? Vous comprendrez, je pense, qu'en raison de votre attitude le gouvernement se verra dans l'obligation de le confisquer.

— Quoi ? s'exclama Ullen.

Le vieil homme, si ferme quelques secondes auparavant, eut soudain l'air désemparé. Une de ses béquilles lui échappa et il retomba lourdement sur son fauteuil.

— Laissez ça, je m'en charge, fit le physicien en repoussant la main du docteur Ullen qui essayait de reprendre son manuscrit. Et continuant de le feuilleter : Vous comprenez bien que si vous êtes arrêté pour trahison, vos écrits seront considérés comme subversifs.

— Subversifs ! s'exclama Ullen d'une voix rauque. Docteur Thorning, vous ne savez pas ce que vous dites. Cet ouvrage est la somme de ma vie. Je vous en supplie, rendez-moi mon manuscrit !

— À condition que… fit le physicien tenant le manuscrit hors de portée des mains tremblantes du Martien.

— Mais je ne sais rien de plus ! fit l'historien dont le visage blême était couvert de sueur. Donnez-moi un peu de temps ! Laissez-moi réfléchir… mais je vous en supplie, ne détruisez pas mon manuscrit !

— Croyez-moi, fit Thorning enfonçant des doigts d'acier dans l'épaule d'Ullen, ce manuscrit, je le détruirai dans cinq minutes, si…

— Attendez ! Cela me revient. J'ai lu quelque part, je ne sais plus où, qu'on emploie, dans le circuit électrique de cette bombe, un métal spécial. J'ignore le nom de ce métal, mais je sais qu'il ne doit être exposé ni à l'eau, ni à l'air.

— Par Jupiter ! s'exclama un des collègues de Thorning. Vous vous souvenez, patron, des travaux d'Aspartier, effectués il y a cinq ans, sur les réactions des fils de sodium soumis à ce gaz qu'est l'argon…

— Attendez… Attendez… Attendez… fit le docteur Thorning qui réfléchissait intensément. Par Dieu ! Cela aurait dû nous sauter aux yeux…

— Cela me revient ! s'écria brusquement Ullen. C'est dans l'ouvrage de Karisto que je l'ai lu. Il parlait de la chute de la Gallonie qui fut causée – entre autres – par le manque de ce métal… et plus loin il dit…

Mais levant les yeux, il s'aperçut soudain, non sans stupéfaction, qu'il parlait dans le vide. Tous les assistants s'étaient élancés hors de la pièce.

— Mon manuscrit ! gémit-il.

Il se pencha péniblement, rassembla les feuillets éparpillés sur le sol et les lissa un à un de la main.

— Quels barbares ! Traiter ainsi un ouvrage scientifique d'une telle portée !

Ullen ouvrit un autre tiroir, fouilla fiévreusement dans son contenu, le referma, puis demanda, agacé :

— Johnnie, où diable ai-je mis cette bibliographie ? Tu ne l'aurais pas vue, par hasard ? Et regardant en direction de la fenêtre : « Johnnie, tu m'entends ? »

— Un instant, Ullen, fit Johnnie Brewster. Ils arrivent.

Sous les fenêtres, une foule bigarrée emplissait les rues. En uniforme vert, officiers et soldats de la Marine spatiale défilaient en un long cortège, disparaissant presque sous une pluie épaisse de confettis et de serpentins. Mais la rumeur de la foule ne leur parvenait qu'assourdie.

— Que les gens sont fous ! dit Ullen d'un ton ironique. Quand la guerre a éclaté, ils ont manifesté la même joie, défilé de la même façon. Oui, vraiment ils sont fous ! et il retourna en boitillant à son fauteuil.

— Savez-vous que le gouvernement vient de donner votre nom à un nouveau musée ?

— Oui, je le sais, fit sèchement Ullen qui continuait à chercher sous son bureau la fameuse bibliographie. Le Musée de guerre Ullen… on y verra toutes les armes anciennes depuis la hache de pierre jusqu'au canon anti-aérien. Vous manquez vraiment d'à-propos, vous autres Terrestres ! Où diable ai-je bien pu fourrer cette bibliographie ?

— Ici, fit Johnnie en retirant le document en question de la poche du veston d'Ullen. Notre victoire, c'est à votre arme que nous la devons, donc baptiser ce musée de votre nom me semble tout à fait approprié.

— La victoire ! Parlons-en ! Jusqu'à ce que Vénus reconstitue son armement et vous tombe dessus pour venger sa défaite. C'est mathématique… l'histoire le prouve. Mais peu importe. Avec vous autres, je perds ma salive. Et s'installant plus confortablement dans son fauteuil : « Tiens, je vais te montrer ce que j'appelle une véritable victoire… une victoire sur soi-même. Je vais te lire quelques passages du premier volume de mon ouvrage. Il est déjà sous presse. »

— Allez-y, Ullen, fit Johnnie en souriant. En ce moment je suis si heureux que je suis prêt à vous écouter me lire les douze volumes à la suite… sans sauter un mot.

— Ce serait excellent pour ton intellect, dit Ullen avec un bon sourire.

Vous aurez peut-être remarqué que dans *Une page d'histoire,* je fais allusion à la fin d'Hitler. Or j'ai écrit cette nouvelle au cours des premiers jours du mois de septembre 1940, alors qu'Hitler accumulait victoires sur victoires. La France était vaincue et occupée ; la Grande-Bretagne, menacée, ne semblait pas capable de se défendre. Et cependant, pas un instant je n'ai mis en doute la totale défaite d'Hitler. Je ne le voyais évidemment pas se suicider. Je pensais plutôt que, tout comme Napoléon et le Kaiser, il finirait sa vie en exil. Et j'avais même situé cet exil à Madagascar.

Je fais également allusion, dans cette nouvelle, aux « gouttes de mort », ces fameuses bombes radioactives qui, silencieusement, inexorablement, creusaient, là où elles tombaient, des cratères de quinze pieds de profondeur.

À l'époque où je composais cette nouvelle, la fission de l'uranium avait déjà été effectuée, mais je n'en avais pas entendu parler, et je ne me doutais guère que la réalité allait devancer mes prémonitions d'auteur de science-fiction.

Le 23 octobre 1940 je me rendis auprès de Campbell et lui soumis le plan d'une nouvelle ayant pour héros un robot, que j'avais l'intention d'intituler *Reason.* Campbell fut enthousiasmé. J'éprouvai des difficultés à écrire cette nouvelle, que je dus recommencer plusieurs fois, mais j'y mis enfin le point final et, le 18 novembre, je la soumis à John. Il l'accepta le 22 et elle parut dans le numéro d'*Astounding* du mois d'avril 1941.

C'était la troisième de mes nouvelles que Campbell acceptait et la première fois qu'il ne me demandait pas d'y apporter des modifications. (En fait, me dit-il, elle lui plaisait tant qu'il avait presque décidé de me verser un supplément.)

Avec *Reason* la série de mes « robots positroniques » était bien lancée et c'est dans cette nouvelle que firent leur apparition mes deux personnages les plus appréciés, Gregory Powell et Mike Donovan (une version améliorée de Turner et Snead, héros de ma nouvelle intitulée *Dans l'orbite du Soleil*). Finalement *Reason,* suivie de quelques nouvelles de la même série, ainsi que *Robbie* que Campbell avait refusé, devait paraître dans *Moi, un Robot.*

Le fait que Campbell ait accepté *Reason* ne signifiait pas que cela mettrait

fin à ses nombreux refus.

Le 6 décembre 1940, probablement influencé par la saison et n'ayant pas réfléchi un instant que le meilleur moment de présenter un récit de Noël à un éditeur est le mois de juillet, si l'on veut qu'il paraisse en décembre, je me mis à écrire *Noël sur Ganymède.* Je soumis le 23 décembre cette nouvelle à Campbell qui, nullement influencé par cette période de fête, me la refusa.

Je la soumis alors à Pohl, et comme cela se passa à plusieurs reprises au cours de cette année-là, il me la prit. Mais pour des raisons que j'expliquerai ultérieurement, ce projet tomba à l'eau. Je la plaçai finalement l'été suivant (le 27 juin 1941, à la date voulue) à *Startling Stories,* un nouveau magazine, frère de *Thrilling Wonder Stories.*

Noël sur Ganymède

Tout en fredonnant d'un air absorbé, Olaf Johnson considérait, de ses yeux bleu porcelaine, l'imposant sapin dressé dans un angle de la bibliothèque. Cette salle, la plus spacieuse du Dôme, n'était pas, de l'avis d'Olaf, trop vaste pour l'occasion. Plein d'entrain, il pécha dans la caisse posée à côté de lui un premier rouleau de papier crêpe rouge et vert.

Il ne se demandait pas à quel sentiment avait obéi la « Ganymedan Products Corporation » en expédiant au Dôme une caisse de babioles destinées à la décoration d'un sapin de Noël. Olaf, de bonne composition, s'imposait avec plaisir ce petit travail supplémentaire de décorateur en chef pour cette fête de fin d'année.

Il fronça brusquement le sourcil et jura entre ses dents. Le signal de la salle des assemblées générales clignotait avec fébrilité. L'air excédé, Olaf posa le petit marteau qu'il venait de brandir et le rouleau de papier crêpe, enleva de ses cheveux quelques paillettes, et se dirigea vers le quartier administratif.

Lorsque Olaf entra dans le bureau, le commandant Scott Pelham était installé dans un profond fauteuil, à la tête de la table. Une table recouverte d'un verre épais et sur laquelle il tambourinait de ses doigts carrés. Olaf soutint sans la moindre crainte le regard furieux du commandant, car dans son département tout marchait pour le mieux depuis les dernières révolutions de la planète Ganymède.

La pièce s'emplit rapidement et le regard de Pelham se durcit tandis qu'il embrassait tous les assistants.

— Bon, vous êtes tous là. Eh bien, messieurs, nous avons une crise à affronter.

Il y eut quelques rumeurs. Olaf, les yeux au plafond, se détendit. Dans le Dôme il y avait au moins une crise par révolution. La plupart du temps il s'agissait d'une brusque hausse de la quantité d'oxite à fournir, ou encore de la mauvaise qualité de la dernière livraison de feuilles de karen. Cependant les derniers mots du commandant lui firent dresser l'oreille.

En ce qui concerne la crise, j'ai une question à vous poser, venait de dire Pelham de sa voix profonde de baryton qui perdait de son moelleux lorsque,

comme en cet instant, il était furieux. Je voudrais bien savoir quel est l'imbécile qui a été raconter des contes de fées à ces damnés Truchies ?

Olaf toussota nerveusement et tous les regards se portèrent sur lui. Sa pomme d'Adam s'agita frénétiquement, son front se creusa de rides, et il se tortilla.

— Je… je… j'étais là-bas hier, et il esquissa de ses longs doigts un geste d'impuissance, et comme je trouvais les Truchies un peu lents à nous livrer la dernière récolte de feuilles de karen, je leur ai…

— Olaf, dit Pelham d'une voix dangereusement douce, avez-vous, oui ou non, parlé à ces indigènes du père Noël ?

Il montrait les dents plus qu'il ne souriait et Olaf, effondré, acquiesça convulsivement de la tête.

— C'est donc bien ça ? Vous leur avez raconté l'histoire du père Noël qui descend du ciel dans un traîneau volant tiré par huit rennes ?

— Mais… c'est bien ce qu'il fait, non ? demanda Olaf, l'air de plus en plus malheureux.

— Et vous leur avez décrit les rennes, pour être sûr qu'ils ne se trompent pas. Et vous leur avez décrit également le père Noël, avec sa houppelande rouge bordée d'hermine et sa longue barbe blanche ?

— Oui, en effet, fit Olaf, déconcerté.

— Et vous avez ajouté qu'il arrivait muni d'un grand sac bourré de cadeaux pour les enfants sages, qu'il descend par la cheminée et qu'il dépose dans leurs bas, suspendus à cet effet ?

— Ben… oui.

— Et vous leur avez également appris qu'il n'allait pas tarder à arriver ? Encore une révolution et il sera là.

— Eh oui, commandant, fit Olaf avec un petit sourire craintif. J'avais bien l'intention de vous en parler, mais j'étais en train de décorer le sapin et…

— Bouclez-la ! aboya le commandant. Savez-vous ce qu'ils demandent, maintenant, les Truchies ?

— Non, commandant.

Pelham se pencha vers Olaf, par-dessus la table, et lui cria :

— Ils veulent que le père Noël vienne aussi chez eux.

Un petit rire fusa, bien vite transformé en accès de toux devant le regard furieux du commandant.

— Et si les Truchies ne reçoivent pas la visite du père Noël, c'est bien simple, ils cesseront de travailler. Ils feront grève !

Cette fois, aucun rire ne fusa, même étranglé. Tous pensaient à la même chose, mais ce fut Olaf qui l'exprima en disant :

— Qu'en sera-t-il du quota ?

— Qu'en sera-t-il, en effet ? fit Pelham, ricanant. Vous voulez que je vous fasse un dessin ? La « Ganymedan Products » s'est engagée à livrer annuellement cent tonnes de Wolframite, quatre-vingts tonnes de feuilles de karen et cinquante tonnes d'oxite sinon elle perd ses droits de franchise. Je pense que je ne vous apprends rien, que pas un de vous, ici, ne l'ignore. Il se trouve que l'année courante prendra fin dans deux révolutions ganymédiennes et que nous avons un retard de cinq pour cent sur notre horaire.

Un silence horrifié accueillit cette déclaration.

— Et voilà maintenant ces Truchies qui refusent de travailler s'ils n'ont pas leur père Noël. Ni travail, ni quota, ni franchises… ni situations. Mettez-vous bien ça dans la tête bande d'idiots ! Le jour où la société se verra refuser le droit de franchise, nous perdrons les postes les plus grassement payés de tout le système. Vous pourrez leur dire au revoir, messieurs, à moins que…

Il se tut, foudroya Olaf du regard et reprit :

— … à moins que, dès la prochaine révolution, nous ne nous soyons procuré un traîneau volant, huit rennes et un père Noël. Et par l'anneau de Saturne, nous allons nous procurer tout cela, et tout spécialement un père Noël.

Dix visages blêmes se tournèrent vers lui.

— Avez-vous quelqu'un en vue, commandant ? demanda un des assistants d'une voix étranglée.

— Eh bien, oui, imaginez-vous. J'ai en effet quelqu'un en vue.

Il se carra dans son fauteuil, et comme il le désignait d'un doigt vengeur, Olaf Johnson se couvrit de sueur.

— Commandant… implora-t-il d'une voix chevrotante, mais le doigt resta pointé sur lui.

Pelham pénétra dans le hangar, retira son masque et la bouteille d'oxygène qui y était fixée. Puis, un à un, il se débarrassa de ses épais vêtements de laine, et enfin, avec un soupir de soulagement, envoya promener ses lourdes bottes spatiales qui lui montaient jusqu'aux genoux.

Sim Pierce cessa un instant d'inspecter de près la dernière livraison de feuilles de karen et lança à son chef, par-dessus ses lunettes, un regard plein d'espoir.

— Alors ? demanda-t-il.

— Je leur ai promis un père Noël, dit Pelham en haussant les épaules. Que pouvais-je faire d'autre ? Je leur ai également doublé leur ration de sucre et ils se sont remis à travailler… pour le moment tout au moins.

— Ils feront de nouveau grève si le père Noël qu'on leur a promis ne se matérialise pas, fit Pierce qui se redressa et agita sous le nez du commandant une longue feuille de karen pour donner plus de force à ses paroles. C'est bien la chose la plus idiote que j'aie entendue de ma vie. Comment voulez-vous que nous tenions une promesse pareille puisque nous n'avons pas de père Noël ?

— Allez expliquer ça aux Truchies, fit Pelham en se laissant tomber sur une chaise, l'air renfrogné. Où en est Benson ?

— Vous pensez à ce traîneau volant qu'il prétend pouvoir fabriquer ? fit Pierce en examinant à contre-jour, d'un œil critique, une feuille de karen. Si vous voulez mon avis, ce Benson est complètement cinglé. Ce vieux hibou est descendu ce matin dans le niveau inférieur et depuis on l'a plus revu. Tout ce que je sais, c'est qu'il a entièrement démonté l'électro-dissociateur de réserve. Si celui qui fonctionne actuellement tombe en panne, nous manquerons d'oxygène.

— J'en arrive à espérer que nous mourrons tous étouffés, fit Pelham en se levant lourdement. On n'a encore rien trouvé de mieux pour se sortir des emmerdements. Je descends voir ce que fait Benson.

Il sortit à pas lourds et claqua la porte derrière lui.

Arrivé au niveau inférieur, il regarda autour de lui avec stupéfaction, car l'atelier était littéralement jonché de pièces détachées en acier chromé. Il lui fallut un certain temps pour reconstituer en pensée ce qui la veille encore était un électro-dissociateur. En plein centre de l'atelier, un vieux traîneau de bois poussiéreux, aux patins rouillés, offrait un spectacle anachronique. De dessous ce traîneau partaient des coups de marteau.

— Eh ! Benson ! appela Pelham.

Une face suante et maculée surgit et un long jet de jus de tabac alla tomber dans le crachoir dont Benson ne se séparait jamais.

— Qu'est-ce que vous avez à crier comme ça ? fit-il. C'est un travail délicat que je fais là.

— C'est quoi, cette espèce d'engin ? demanda Pelham.

— Un traîneau volant. Et c'est moi qui en ai eu l'idée, fit Benson. Une lueur d'enthousiasme brilla dans ses yeux délavés, il fit passer sa chique d'une joue à l'autre, et ajouta : « Ce traîneau a été apporté ici dans des temps anciens alors qu'on croyait Ganymède recouverte de neige tout comme les autres satellites de Jupiter. Il me suffit de fixer sous le traîneau des répulseurs de gravitation, pris au

dissociateur que vous voyez là en pièces détachées, pour obtenir un traîneau volant sensible aux courants aériens. Les réacteurs à air comprimé feront le reste. »

— Et vous pensez que ça marchera ? fit le commandant en se mordillant la lèvre inférieure d'un air dubitatif.

— Et comment que ça marchera ! Nombre de gens ont déjà pensé à user de répulseurs pour circuler dans les airs, mais cette méthode manque d'efficacité sur les planètes à forte pesanteur. Par contre, sur Ganymède où nous n'avons qu'un tiers de pesanteur et une atmosphère raréfiée, un enfant pourrait conduire un tel traîneau. Johnson lui-même s'en tirerait aisément, mais je ne pleurerais pas s'il passait par-dessus bord et se cassait le cou.

— Bon ! Alors écoutez-moi bien. Nous disposons d'immenses réserves de bois de palissandre, cet arbre qui pousse en abondance sur Ganymède. Donnez l'ordre à Charlie Finn de fixer ce traîneau sur une sorte de plate-forme qui dépassera à l'avant de plus de vingt pieds et sera entourée d'une petite balustrade.

— Qu'avez-vous en tête, commandant ? demanda Benson en envoyant un long jet de jus de chique et en écartant de la main les cheveux raides et crasseux qui lui retombaient sur les yeux.

— Ces Truchies, fit Pelham avec un rire sarcastique, s'attendent à voir des rennes et on leur en montrera. Mais il faudra bien que ces sacrées bêtes reposent sur quelque chose, pas vrai ?

— Ouais… mais, minute ! Y a pas la queue d'un renne sur Ganymède.

Le commandant Pelham qui déjà se dirigeait vers la porte s'arrêta pile, et fit la grimace comme à chaque fois qu'il évoquait Olaf Johnson.

— Olaf est justement en train de capturer huit *spinybacks*. Ils ont quatre pattes, une tête à un bout et une queue à l'autre. Pour des Truchies, ça fera l'affaire.

Le vieux mécanicien rumina cette information et gloussa avec une joie sans pareille.

— Je lui souhaite bien du plaisir !

— Moi aussi, renchérit Pelham.

Il sortit et Benson, qui continuait de glousser, se glissa de nouveau sous le traîneau.

La description qu'avait faite le commandant du *spinyback* était concise et exacte, mais elle laissait de côté certains traits intéressants. Ainsi un *spinyback* a

un long groin mobile, de grandes oreilles en pavillon qu'il agite d'avant en arrière et des yeux roses au regard doux. Les mâles ont le dos hérissé de piquants rouge vif qu'ils peuvent coucher à volonté et qui semblent attirer tout spécialement leurs femelles. Ajoutez à cela une queue puissante couverte d'écaillés et une toute petite cervelle et vous aurez un *spinyback*, à condition, bien entendu, de pouvoir en attraper un.

C'est exactement ce que se disait Olaf Johnson tandis que, perché sur un rocher, il observait un troupeau de quelque vingt-cinq *spinybacks* qui broutaient la maigre provende qu'offrait un sol rocailleux. En voyant Olaf emmitouflé de fourrure et le visage couvert d'un masque à oxygène, le *spinyback* le plus proche leva la tête. Mais les spinies ne se connaissent pas d'ennemis, et la bête se contenta de regarder d'un air désapprobateur cette étrange créature et se remit à brouter de plus belle.

Olaf n'avait que de vagues notions sur la chasse aux grosses bêtes. Il fouilla dans sa poche, à la recherche d'un morceau de sucre qu'il offrit sur sa paume tendue, en disant d'un air engageant :

— Petit, petit, petit !

Le spinie, l'air agacé, se contenta d'agiter les oreilles. Olaf s'approcha de plus près et tendit de nouveau le morceau de sucre en répétant :

— Petit, petit, petit !

Le spinie repéra le morceau de sucre et se mit à rouler des yeux. Son long museau frémit, il cracha sa dernière bouchée d'herbe grossière et s'approcha à pas lents. Le cou tendu, il renifla le sucre offert sur la paume et le happa d'un rapide coup de langue. Mais l'autre main d'Olaf ne saisit que le vide.

Vexé, il tendit un second morceau de sucre en disant d'un ton engageant :

— Viens, Médor ! Viens, Fido !

Du fond de sa gorge le spinie émit un sourd bêlement qu'Olaf interpréta comme une manifestation de plaisir. Sans aucun doute, devait se dire le spinie, l'être étrange posté devant lui, devenu fou, comptait désormais le nourrir d'une substance concentrée et succulente. Il engloutit cette gâterie et recula aussi vivement que la première fois. Mais Olaf qui se cramponnait au morceau de sucre faillit bien y laisser un doigt.

Le cri qu'il poussa n'était pas de mise dans une telle occasion, mais même à travers un gant épais une morsure est une morsure.

Il fonça hardiment sur le spinie. Certaines insultes réveillent, chez un Johnson, l'âme d'un Viking. Se faire mordre le doigt par un animal aussi grotesque en était une.

Le spinie recula encore, l'air hésitant. Non, on ne lui offrait décidément plus de ces délicieux petits cubes blancs et il se demanda ce qu'il allait se passer maintenant. Mais son hésitation se dissipa d'un seul coup lorsque deux mains gantées le saisirent par les oreilles et le secouèrent vigoureusement. Le spinie poussa un cri aigu et chargea.

Le spinie a un certain sens de la dignité. Il déteste être tiré par les oreilles, tout spécialement lorsque d'autres spinies, et parmi eux plusieurs femelles, forment un cercle autour de lui.

Le Terrestre qui était tombé sur le dos resta un moment dans cette position. Cependant le spinie, en bête bien élevée, avait gentiment reculé pour permettre à Johnson de se relever.

Le sang des Vikings bouillait plus que jamais dans les veines d'Olaf. Il se releva, frotta l'endroit sensible blessé par sa bouteille d'oxygène et bondit, oubliant la quasi-apesanteur qui régnait sur Ganymède. Il s'envola littéralement et passa par dessus le dos du spinie.

L'animal contempla Olaf avec respect, c'était là un bond magnifique, mais il s'y mêlait de la surprise, car il s'expliquait mal la raison de cette manœuvre.

Olaf retomba de nouveau sur le dos et à nouveau le réservoir à oxygène le blessa au même endroit. Il commençait à perdre son calme car les bêlements des assistants ressemblaient singulièrement à des ricanements.

— Riez toujours ! grommela-t-il entre ses dents. Vous n'avez encore rien vu.

Il s'approcha lentement, prudemment du spinie, tourna autour de lui, à la recherche d'une ouverture. Mais le spinie en faisait autant. Olaf feinta et le spinie courba le dos. Puis le spinie rua et ce fut au tour d'Olaf de rentrer la tête dans les épaules.

Olaf renouvela son stock d'injures. Le sourd grondement que faisait maintenant entendre le spinie n'était pas imprégné de cet amour fraternel qu'on associe généralement avec la fête de Noël.

Puis il perçut comme un déchirement et quelque chose de dur et de froid vint frapper son crâne juste derrière l'oreille gauche. Cette fois, il fit une véritable culbute et atterrit sur le dos, la tête la première. Les assistants bêlèrent en chœur et le spinie agita triomphalement la queue.

Olaf eut l'impression de flotter dans un espace illimité et se releva en vacillant.

— Te servir de ta queue, déclara-t-il, ça, c'est le coup bas.

Il fit un bond en arrière comme la queue le menaçait de nouveau, puis plongea. Il saisit une des pattes du spinie qui tomba sur le dos en poussant un cri indigné.

La lutte se jouait maintenant entre des muscles terrestres et des muscles ganymédiens, et Olaf trouva en lui des réserves de force inattendues. Il se releva péniblement, le spinie jeté sur son épaule.

L'animal protesta avec véhémence et voulut appuyer ses protestations d'un bon coup de queue, mais il était mal placé pour le faire et son arme naturelle passa bien au-dessus de la tête d'Olaf.

Les autres spinies, l'air attristé, s'écartèrent devant le Terrestre. Tous étaient visiblement de bons amis de l'animal capturé et le voir perdre le combat devait leur fendre le cœur. Ils ne s'en remirent pas moins à brouter avec une résignation toute philosophique, convaincus que c'était là un coup du sort.

Sur l'autre pente de la crête rocailleuse Olaf gagna la caverne qu'il avait aménagée à l'avance. Après une brève lutte inégale, il parvint à s'asseoir sur la tête du spinie et le ligota à l'aide de cordes solidement nouées.

Quelques heures plus tard il avait ainsi capturé ses huit *spinibacks,* grâce à la technique qu'il avait acquise par la pratique. Il aurait pu rendre des points à un cowboy terrestre attrapant un bouvillon au lasso, et aurait eu également quelques jurons bien sentis à lui enseigner.

Par cette nuit de Noël, sous le dôme ganymédien, le bruit était assourdissant et l'excitation à son comble, à croire qu'une nova venait d'exploser bruyamment. Autour du traîneau aux patins rouillés, posé sur l'immense plate-forme de palissandre, cinq Terrestres livraient un combat royal contre un spinie. Ce spinie avait des idées bien arrêtées en plus d'un point et était bien décidé à ne pas aller où il ne voulait pas aller. Il le fit clairement comprendre en lançant de toutes ses forces, et dans toutes les directions, sa tête, sa queue, trois piquants et quatre pattes.

Mais les Terrestres, aussi obstinés que lui, n'y mirent pas de formes. En dépit des bêlements déchirants du spinie ils le hissèrent sur la plate-forme, et le harnachèrent solidement.

— Ça y est ! s'exclama Peter Benson. Et maintenant, passez-moi la bouteille.

Lui maintenant le museau d'une main, Benson agita la bouteille de l'autre. Le spinie se débattit, bêla de plus belle. Benson n'en versa pas moins un peu du contenu de la bouteille dans la gueule de l'animal. Celui-ci avala avec bruit, bêla d'un air satisfait et tendit le cou pour réclamer un supplément.

— Et dire que je lui fais ingurgiter notre meilleure fine champagne, soupira Benson.

Il laissa le spinie biberonner encore un moment et lui retira la bouteille à moitié vide. Le spinie cilla à plusieurs reprises et esquissa un pas de gigue échevelé. Il ne fit que l'esquisser, car le métabolisme ganymédien est immédiatement affecté par l'alcool. Ses muscles se raidirent et après avoir hoqueté bruyamment, il s'effondra.

— Qu'on m'amène le suivant ! cria Benson.

En une heure, les huit *spinybacks* étaient plongés dans un sommeil cataleptique. En guise d'andouillers, on fixa sur leurs têtes des branches fourchues. L'effet obtenu était des plus approximatifs, mais cela ferait l'affaire.

Au moment où Benson ouvrait la bouche pour demander où pouvait bien se trouver Olaf Johnson, ce dernier apparut porté par trois de ses camarades, contre lesquels il luttait et se débattait avec autant de conviction que les spinies. Mais lui, il y ajoutait de véhémentes protestations.

— Je me refuse à aller où que ce soit dans ce déguisement ! grondait-il. Compris ?

Il avait évidemment lieu de se plaindre. Même sous son meilleur jour, Olaf n'avait rien d'un tombeur de cœur. Mais affublé comme il l'était, il avait tout du cauchemar d'un spinie, ou d'un patriarche vu par Picasso.

Il portait cependant le costume traditionnel du Père Noël. Pour imiter la houppelande on avait cousu sur sa combinaison spatiale du papier crêpe de couleur rouge. Les parements d'hermine étaient faits de coton hydrophile, tout comme sa barbe qui pendait, maintenue tant bien que mal, à ses oreilles. Si l'on ajoute à cela le masque à oxygène qui lui couvrait une partie du visage, les spectateurs les plus courageux ne pouvaient s'empêcher de détourner les yeux.

On s'était naturellement bien gardé de laisser Olaf se contempler dans un miroir. Mais ce qu'il avait entrevu et ce que lui dictait son instinct lui aurait fait accueillir la foudre comme une délivrance.

On l'installa sur le traîneau à la force des poignets. On fit appel à de nouveaux bras et enfin Olaf ne fut plus rien qu'une force domptée à la voix étouffée.

— Lâchez-moi, marmonna-t-il. Lâchez-moi et affrontez-moi un par un. Allez-y !

Il gigota de plus belle, mais vingt bras le saisirent et bientôt il ne put même plus remuer un doigt.

— Monte là-dedans ! lui ordonna Benson.

— Va te faire foutre ! riposta Olaf, haletant. Je n'ai pas la moindre envie de me suicider et quant à ton damné traîneau, tu peux te le mettre où…

— Écoute, dit Benson l'interrompant. Le commandant Pelham attend que tu fasses ton apparition. Si tu ne t'es pas montré d'ici une demi-heure, il t'écorchera vif.

— Le commandant Pelham peut lui aussi se mettre ce traîneau où je pense et…

— Pense à ta situation. Pense aux cent cinquante dollars que tu te fais par semaine. Pense à tout ce que tu encaisseras encore au cours des années. Pense à Hilda, là-bas, sur Terre, Hilda qui ne t'épousera pas si tu es sans situation. Pense à tout ça !

Johnson réfléchit, ricana, réfléchit encore, monta dans le traîneau, se passa le sac en bandoulière et mit en marche les gravi-répulseurs. Puis poussant un horrible juron, il activa le réacteur arrière.

Le traîneau fit un bond en avant. Olaf se cramponna pour ne pas piquer du nez, ou passer par-dessus bord. Il continua de se cramponner sans quitter des yeux les collines avoisinantes qui s'élevaient ou s'abaissaient selon les bonds de l'instable traîneau.

Comme le vent s'élevait, les vagues que décrivait l'engin se firent plus marquées. Et lorsque surgit Jupiter, sa lumière jaunâtre fit ressortir chaque crête, chaque fissure de ce sol rocailleux où le traîneau semblait se diriger. Au moment où la planète géante se détachait dans sa totalité sur l'horizon, l'effet de l'alcool – qui, sur Ganymède, se dissipe aussi vite qu'il se produit – permit aux spinies de retrouver leurs esprits.

Le spinie de tête les retrouva le premier. Il déglutit péniblement, fit la grimace et se jura de ne plus boire d'alcool. Après avoir pris cette résolution, il regarda autour de lui, et ne fut pas, au premier bord, spécialement impressionné. Mais peu à peu, il se rendit compte que ses pieds ne reposaient plus sur le sol ferme et stable de Ganymède. Il oscillait et se dérobait sous lui de façon anormale.

Il aurait pu attribuer cette instabilité à sa récente orgie s'il n'avait eu l'imprudence de jeter un regard par-dessus la balustrade à laquelle il était attaché. Aussi loin qu'on pût remonter, jamais un spinie n'était mort d'un infarctus, mais celui-ci faillit bien mourir d'un arrêt du cœur.

Son cri d'horreur et de désespoir fit sortir les autres spinies de la vape où ils étaient plongés. Des bêlements convulsifs s'élevèrent tandis que les

malheureuses bêtes essayaient de reprendre leurs esprits et de prendre conscience de leur situation. Leur premier mouvement fut de fuir, mais comme ils étaient solidement attachés, cela ne donna rien. Si cela ne les mena nulle part, ils n'esquissèrent pas moins un temps de galop, sur quoi le traîneau devint fou.

Olaf saisit au vol sa barbe au moment où elle se détachait de ses oreilles.

— Hoo… Hoo… cria-t-il, mais cela équivalait à dire « tut-tut » à une tempête.

Le traîneau piqua du nez, remonta, et se livra à un véritable shimmy, comme prêt à se fracasser sur le sol rocailleux de Ganymède. Pendant ce temps Olaf implorait le ciel, jurait, pleurait et ouvrait toutes grandes les vannes de l'air comprimé des réacteurs.

Ganymède se mit à pivoter et Jupiter ne fut plus qu'une ombre informe. Peut-être est-ce ce spectacle qui calma les spinies, ou peut-être encore n'avaient-ils plus la force de se soucier de rien. Quoi qu'il en soit, ils cessèrent de se démener, se firent de touchants adieux, confessèrent leurs péchés et attendirent la mort.

Le traîneau se stabilisa et Olaf retrouva son souffle jusqu'au moment où il s'aperçut que, chose curieuse, au-dessus de sa tête se dressaient les collines de Ganymède et qu'à ses pieds l'immense Jupiter se détachait sur un ciel noir.

À cet instant lui aussi se mit en paix avec l'Éternel et attendit sa fin.

Truchie, ce diminutif d'autruche, est le surnom que l'on a donné aux indigènes ganymédiens car ils ressemblent à ce volatile, à ces détails près qu'ils ont le cou plus court, la tête plus grosse et qu'ils semblent toujours sur le point de perdre leurs plumes. Ajoutez à cela une paire de bras décharnés, couverts de plumes qui se terminent par trois doigts solides et courts. Ils parlent le langage des Terrestres, mais quand on les entend, on préférerait qu'ils n'en fassent rien.

Ils étaient une cinquantaine dans la vaste et basse hutte de bois de palissandre qui leur servait de salle de réunion Sur la petite estrade de terre battue, au fond de la salle enfumée par les torches de bois de palissandre, dont l'odeur âcre vous prenait à la gorge, trônaient le commandant Scott Pelham et cinq de ses hommes. Devant eux paradait le plus hardi des Truchies qui bombait le torse et se le frappait avec bruit.

Il s'arrêta de gesticuler pour montrer du doigt une ouverture maladroitement aménagée dans le toit.

— Vous voir ! grinça-t-il. Cheminée. Nous fabriqué. Pè No'l arrive par là.

Pelham l'approuva d'un grognement. Le Truchie gloussa de plaisir et

montra du doigt les petits sacs faits d’herbe tressée suspendus contre les murs.

— Vous voir ! Bas ! Pè No’l mettre cadeaux là.

— Ouais, fit Pelham sans beaucoup d’enthousiasme. La cheminée. Les bas. C’est parfait ! Puis s’adressant, du coin de la bouche, à Sam Pierce assis à côté de lui : Si je dois rester une demi-heure de plus dans cet étouffoir j’en crèverai. Quand donc s’amènera cet imbécile ?

Pierce, mal à l’aise, s’agita et dit :

— Je me suis livré à quelques calculs. Dans l’ensemble cela ne va pas trop mal, sauf en ce qui concerne les feuilles de karen. Il nous en manque encore quatre tonnes. Si nous en finissons avec cette comédie dans l’heure qui suit, nous pourrons reprendre le travail, doubler les équipes de Truchies et parfaire nos livraisons. Et se rejetant en arrière : Oui, je crois vraiment que nous y arriverons.

— De justesse, fit observer Pelham, peu rassuré. Et en admettant que Johnson s’amène sans avoir déclenché d’autres catastrophes.

Le Truchie se remit à parler, car les Truchies prennent plaisir à parler.

— No’l chaque année. À No’l, tout le monde y s’aime. Truchie aime No’l. Vous aimer No’l ?

— Beaucoup, fit poliment Pelham. La paix soit sur Ganymède, sur les hommes de bonne volonté… et tout spécialement sur Johnson. Et à mi-voix : Je me demande où il peut être, cet imbécile !

Tandis que le Truchie sautait sur place, pour le plaisir, le commandant commençait à s’énerver. Le Truchie esquissa même quelques pas de danse tandis que Pelham, serrant les poings, mimait un geste de strangulation. Seuls des cris lui parvenant du trou dans le mur, pompeusement baptisé fenêtre, l’empêchèrent de se livrer à des voies de fait.

Les Truchies se précipitèrent vers la « fenêtre », tandis que les Terrestres s’approchaient à leur tour.

Se détachant sur le disque de Jupiter, venait d’apparaître le traîneau volant, rennes y compris. Ce n’était encore qu’un tout petit engin, mais cela ne faisait aucun doute. Le Père Noël arrivait.

Il y avait cependant une ombre au tableau. Le traîneau attelé de rennes piquait du nez à une vitesse terrifiante, cul par-dessus tête.

L’excitation des Truchies atteignit à son comble tandis qu’ils criaient de leurs voix grinçantes :

— Le Pè No’l ! Le Pè No’l ! Le Pè No’l !

Ils s’engouffrèrent à travers la fenêtre comme des grains de poussière pris

de folie, tandis que Pelham et ses hommes sortaient par la porte basse.

Le traîneau approchait, grossissait, se déportait d'un côté à l'autre et vibrait comme une roue qui se détache de son essieu. Olaf Johnson n'était encore qu'une minuscule silhouette qui se cramponnait désespérément aux rebords du traîneau.

Pelham gueulait des propos incohérents et s'étouffait chaque fois qu'il oubliait de respirer par son masque à oxygène. Puis il se tut, frappé d'horreur. Le traîneau, presque grandeur nature, piquait du nez. S'il avait été une flèche tirée par Guillaume Tell, elle se serait plantée entre les deux yeux de Pelham.

— Tout le monde à terre ! hurla-t-il en donnant l'exemple.

Le traîneau passa au-dessus de lui en sifflant et en lui soufflant en plein visage. On perçut un instant la voix haut perchée d'Olaf prononçant des paroles indistinctes. Les appareils à air comprimé crachaient, laissant derrière eux un sillage de vapeur.

Pelham, couché de tout son long, se cramponnait au sol gelé de Ganymède. Il se releva lentement. Ses genoux s'entrechoquaient comme ceux d'une jeune Hawaïenne dansant le hula-hula. Les Truchies qui s'étaient égaillés à l'approche du traîneau qui piquait sur eux se rassemblèrent de nouveau. Mais déjà le traîneau amorçait un nouveau virage.

Pelham le regarda osciller, se cabrer tout en pivotant sur lui-même. Il fonça vers le dôme, pencha sur le côté, et s'éloigna à nouveau en reprenant de la vitesse.

Dans ce traîneau en folie, Olaf luttait désespérément. Écartant largement les jambes, il appuya de tout son poids pour rétablir l'équilibre. Suant, jurant, faisant des efforts sur lui-même pour ne pas regarder Jupiter qui se trouvait au-dessous de lui, il fit effectuer au traîneau des cercles de plus en plus larges. Et comme celui-ci penchait à un angle de 180 degrés, Olaf sentit son estomac se révolter.

Retenant son souffle, il appuya de tout son poids sur le côté droit du traîneau qui fit un bond en avant. Puis il mit en marche le répulseur et, vu la faible pesanteur de Ganymède, le traîneau amorça sa descente. Et parce que le fond était plus lourd en raison du pesant moteur de métal, le traîneau se rétablit de lui-même.

Mais cela ne rassura nullement le commandant Pelham qui se trouva une fois de plus sur le parcours de ce maudit traîneau.

— Couchez-vous ! cria-t-il de nouveau, et de nouveau il donna l'exemple.

Le traîneau passa en sifflant au-dessus de sa tête, alla heurter avec bruit un

énorme rocher, rebondit dans les airs, puis toucha enfin le sol, tandis qu'Olaf passait par-dessus bord.

Le Père Noël était arrivé.

Encore haletant, Olaf jeta le sac sur son épaule, ajusta sa barbe et tapota au passage la tête d'un des malheureux spinies qui souffrait en silence. La mort le guettait peut-être, il en arrivait même à la souhaiter, mais il mourrait debout, en vrai Johnson.

Dans la vaste hutte où les Truchies s'étaient de nouveau rassemblés, un choc sourd annonça l'arrivée sur le toit du sac du Père Noël, puis du Père Noël lui-même. Un horrible visage apparut à travers l'ouverture grossièrement aménagée dans le toit et une voix croassante lança :

— Joyeux Noël ! puis il y eut une dégringolade.

Une fois de plus Olaf atterrit sur sa bouteille à oxygène qui, une fois de plus, le blessa au bon endroit.

Les Truchies se mirent à sauter sur place comme des balles de caoutchouc.

Olaf se dirigea en boitant profondément vers le premier bas et il déposa une boule violemment colorée qu'il avait puisée dans son sac. Ces boules de couleur vive et gaie étaient primitivement destinées à garnir l'arbre de Noël. Il les déposa une à une dans les bas placés à cette intention.

Une fois sa mission accomplie, il s'accroupit sur le sol et observa, l'œil atone et vitreux, ce qui allait suivre. Pour un Père Noël, il manquait singulièrement de cette jovialité et de cet entrain bon enfant qui sont ses caractéristiques.

Mais la joie exubérante des Truchies compensa largement son manque d'entrain. Ils avaient attendu en silence qu'Olaf ait distribué la dernière boule. Mais à peine en avait-il terminé que l'air retentit de leurs cris discordants. En moins d'une seconde chaque Truchie s'était emparé d'une de ses boules de verre gaiement coloriées.

Ils se mirent à jacasser avec véhémence, tenant soigneusement les boules dans leurs mains, ou les pressant contre leur poitrine. Puis ils les comparèrent les unes aux autres, s'extasiant devant les plus belles.

Le Truchie le plus hardi s'approcha de Pelham et le tira par la manche.

— L'est gentil, le Pè No'l ! croassa-t-il. Regarde, il apporter œufs ! Et regardant avec respect la petite boule coloriée : Des œufs plus beaux que font les Truchies ! Des œufs du Pè No'l hein ? et il enfonça son doigt osseux dans le ventre de Pelham.

— Non ! s’écria le commandant. Certainement pas !

Mais le Truchie ne l’écoutait plus. Il enfouit profondément la petite sphère colorée dans ses plumes et dit :

— Jolie couleur ! Met longtemps pour sortir, p’tit Pè No’l ? Et y mange quoi l’bébé Pè No’l ? Et levant les yeux vers Pelham : Nous bien soigner p’tits Pè No’ls. Seront malins les Truchies.

Pierce attrapa le commandant par le bras et dit d’un ton pressant :

— Ne discutez pas avec eux. Qu’est-ce que ça peut vous foutre s’ils s’imaginent que ce sont là des œufs du Père Noël ? Allez, venez ! Si nous travaillons comme des fous, nous atteindrons le quota désiré, mais pour cela il faut nous y mettre immédiatement.

— Vous avez raison, reconnut Pelham qui, se tournant vers le Truchie, lui ordonna :

— Et maintenant, tous au travail ! Compris ? Nous n’avons pas de temps à perdre ! Allez-y !

Il accompagna ses paroles d’un geste expressif de la main, mais le Truchie, au lieu d’obtempérer, objecta, l’air têtu :

— Oui, nous travailler mais d’abord Johnson dire Pè N’ol revenir chaque année.

— Alors une fête de Noël ne vous suffit pas ! aboya Pelham.

— Non ! coassa le Truchie. Nous vouloir Pè N’ol chaque année, et plus d’œufs. Et année après année, encore plus œufs Puis l’année après, puis l’année, puis l’année toujours plus œufs et plus p’tits Pè No’l sortir œufs. Si Pè No’l pas venir, nous pas travailler.

— Une année, c’est long, lui fit remarquer Pelham. On a le temps d’en parler. D’ici là, ou je serai devenu complètement fou, on vous aurez oublié tout ça.

Pierce ouvrit la bouche, la referma, l’ouvrit encore, la referma de nouveau, l’ouvrit et parvint enfin à dire :

— Commandant, ils exigent que le Père Noël revienne chaque année.

— Oui, c’est bien ce que j’ai compris. Mais d’ici là ils auront tout oublié.

— C’est que vous n’y êtes pas du tout. Pour eux, une année c’est le temps d’une révolution ganymédienne autour de Jupiter. C’est-à-dire, en termes terrestres, sept jours et trois heures. Ils exigent donc que le Père Noël revienne chaque semaine.

— Chaque semaine ! fit Pelham avalant péniblement sa salive. Johnson leur aurait dit…

Il fut pris de vertige, s’étrangla, puis chercha Olaf du regard.

Olaf, terrifié, se releva et gagna subrepticement la porte. Mais il s’arrêta sur le seuil, obéissant à la tradition. La barbe en bataille, il croassa :

— Joyeux Noël à tous, et bonne soirée !

Puis il se dirigea vers le traîneau comme si tous les démons de l’enfer étaient à ses trousses. Ce n’était pas les démons qu’il avait à ses trousses, mais le commandant Scott Pelham.

Au mois de janvier 1941 (mois où j'atteignis ma majorité), j'entrepris quelque chose de tout nouveau pour moi, travailler en collaboration.

Fred Pohl ne se contentait pas d'éditer un magazine. C'était également un écrivain en herbe. Il est devenu depuis un des géants de la science-fiction, mais à cette époque, il luttait tout comme moi et n'obtenait que de maigres succès. Seul, ou en collaboration avec d'autres écrivains de science-fiction, il publiait des nouvelles sous de nombreux pseudonymes, « James MacCreigh » étant celui dont il usait le plus souvent.

C'est ainsi qu'il avait écrit, sous ce pseudonyme, un conte fantastique appelé *Le Petit Bonhomme du métro* dans lequel il mettait beaucoup d'espoir mais dont il n'arrivait pas à se sortir. Il me demanda si je voulais bien le réécrire, et cette requête me flatta. Malgré tous mes efforts je n'étais pas encore parvenu à me faire publier dans le magazine *Unknown*, et peut-être y arriverais-je grâce à cette collaboration. Je ne faisais pas montre d'un amour-propre exagéré… du moins en ce qui concernait ce genre de récit.

Je me mis au travail et réécrivis cette nouvelle d'un trait. Mais le fait de l'avoir rédigée avec tant de facilité n'arrangea rien. Je la soumis, le 27 janvier 1941, à Campbell dans l'espoir qu'il la publierait dans *Unknown*, mais il la refusa, et je me vis obligé de la rendre à Pohl.

Cependant, Pohl, type même de l'agent littéraire, ne se tenait jamais pour battu. En 1950, alors qu'elle m'était depuis longtemps sortie de la mémoire, il parvint à placer cette nouvelle dans un magazine peu connu *Fantasy Book.*

Le Petit bonhomme du métro

Les gens descendent, en général, aux stations de métro. C'est pourquoi, lorsque personne ne descendit du wagon de tête, à Atlantic Avenue, Cullen, le conducteur des I.R.T. commença à s'inquiéter. En fait personne n'en était descendu depuis que la rame roulait en direction de Flatbush… alors que des dizaines de voyageurs s'y engouffraient à chaque station.

Étrange ! Bigrement étrange ! Exactement le genre de situation qui pousse un conducteur digne de ce nom à rejeter sa casquette sur sa nuque et à se gratter le crâne, ce que ne manqua pas de faire Cullen. Cela n'arrangea rien, mais il se gratta le crâne de plus belle lorsqu'à la station suivante aucun voyageur ne descendit de ce wagon de tête. Arrivé à Grand Army Plazza, non content de se gratter la tête, il lança quelques sonores jurons gaéliques qui se transmettaient de père en fils depuis des centaines d'années. Ils allégèrent l'atmosphère, mais ne changèrent rien à la situation.

Arrivé à Eastern Parkway, Cullen se livra à une petite expérience. Il prit soin de ne pas actionner l'ouverture des portes du wagon de tête. Puis il se pencha à la portière, se dévissa le cou, attendit des réactions et fut témoin d'un véritable miracle. Les usagers du métro new-yorkais n'ont pas exactement la réputation d'être des gens timides, résignés, ou patients, et lorsque les portes ne s'ouvrent pas immédiatement, ils manifestent leur mécontentement en y flanquant des coups de pied. Mais cette fois il n'y eut ni coups de pied, ni cris, ni protestations. Cullen en eut le souffle coupé.

Il commençait à s'énerver. À Franklin Avenue, où il croisa de nouveau l'express, il actionna l'ouverture de toutes les portes et lança des invectives aux passagers. Chacune des portes déversa une foule de voyageurs des deux sexes et de tous âges, mais personne ne descendit de ce sacré wagon de tête. Par contre, trois hommes et une toute jeune fille y montèrent et Cullen put constater *de visu* que les parois de ce wagon bondé à craquer commençaient à s'arrondir.

Pendant le reste du trajet il n'accorda plus aucune attention au wagon de tête, attendant le terminus où tous les voyageurs devraient obligatoirement descendre. Oui, tous sans exception. Président, Church et Beverley Road défilèrent, et Cullen se surprit à compter les stations qui les séparaient encore de

Flatbush, le terminus.

Les voyageurs du wagon de tête étaient tout spécialement tranquilles et agréables. Ils lisaient leur journal, regardaient défiler par la portière les murs obscurs, guignaient les jambes d'une jolie fille, ou avaient l'air absent. Ils ne manifestaient aucunement le désir de descendre de leur wagon plein à craquer, ou de gagner le wagon suivant où il y avait des tas de places libres. Imaginez des New-Yorkais qui résistent à l'envie de passer d'une voiture dans l'autre en laissant les portes grandes ouvertes pour créer des courants d'air.

La rame arrivait maintenant à Flatbush Avenue. Cullen se frotta les mains, déclencha l'ouverture automatique de toutes les portes et cria, de façon inintelligible, selon son habitude : « Terminus ! Tout le monde descend ! » Il répéta ces mots à plusieurs reprises, d'une voix rauque, et quelques-uns des voyageurs de ce sacré wagon de tête le regardèrent d'un air désapprobateur. « Vous n'avez donc jamais entendu parler de la campagne que mène le maire de New York contre le bruit ? » semblaient-ils dire.

Le dernier voyageur était descendu du train et déjà d'autres y montaient. Quelques regards curieux se portèrent sur ce wagon comble et cela n'alla pas plus loin. Tout ce que les New-Yorkais ne comprennent pas, ils l'attribuent à de la publicité.

Cullen se remit à sacrer en gaélique et remonta en courant le quai jusqu'à la cabine du mécanicien. Il éprouvait le besoin d'être soutenu moralement. En principe, le mécanicien aurait dû être descendu de sa cabine pour préparer le trajet en sens inverse. Mais il n'en était rien. Cullen le vit, à travers la porte vitrée, penché sur les manettes, et regardant d'un air absent le butoir.

— Gus ! lui cria Cullen ? Descends de là ! Il se passe des drôles de trucs et…

Mais sa langue se figea dans sa bouche lorsqu'il s'aperçut que ce n'était pas à Gus qu'il s'adressait, mais à un vieux petit bonhomme qui lui souriait poliment et le saluait de la main.

Le sang irlandais de Patrick Cullen ne fit qu'un tour. Poussant une exclamation il saisit la poignée de la porte qu'il tenta d'ouvrir. Il aurait dû penser que ça ne marcherait pas. Prenant une profonde inspiration et recommandant à Dieu son âme irlandaise, il se précipita vers la porte grande ouverte du wagon de tête, et s'y engouffra, plongeant dans la foule compacte des voyageurs à l'air hanté. L'élan qu'il avait pris le projeta d'au moins six pieds à l'intérieur, puis il se trouva coincé. Derrière lui, ceux qu'ils avaient bousculés se relevèrent du giron des passagers où ils s'étaient écroulés et s'excusèrent avec la courtoisie

bien connue des New-Yorkais… c'est-à-dire en grommelant, en grognant, ou en grimaçant, puis se plongèrent de nouveau dans la lecture de leurs journaux.

Toujours coincé, Cullen entendit sonner la cloche annonçant le départ du train. L'heure du départ avait effectivement sonné. L'horaire avant tout ! Grâce à un effort surhumain, Cullen réussit à se frayer un passage vers la porte, mais elle se referma avant qu'il ne l'atteigne et le train s'ébranla.

La pensée frappa Cullen que pour la première fois il avait omis de faire son rapport et il jura entre ses dents. Le métro n'avait pas franchi une quinzaine de mètres que Cullen s'aperçut qu'il roulait dans la mauvaise direction, mais cette fois il ne protesta même pas.

D'ailleurs, qu'aurait-il pu dire… même dans son gaélique le plus pur ?

Comment un train pouvait-il partir dans la mauvaise direction à Flatbush Avenue ? Les rails n'allaient pas plus loin, pas plus que le tunnel. Il y avait d'ailleurs un butoir pour empêcher un mécanicien qui aurait perdu les pédales de passer outre. Même à l'époque du Big Deal cela n'aurait pas pu arriver.

Et pourtant, le fait était là.

Il existait même des stations dans ce tunnel tout neuf… de ravissantes petites stations tout juste assez grandes pour accueillir un seul et unique wagon, ce qui était parfait vu qu'un seul wagon roulait, les autres ayant été détachés, sans doute pour refaire le trajet en direction de Bronx Park.

Il y avait environ une douzaine de stations sur cette ligne et elles portaient des noms bizarres. Cullen n'en déchiffra que quelques-uns, car il avait peine à fixer son regard. L'une s'appelait Boulevard-de-l'Archange ; une autre, Rue-des-Séraphins, et une autre encore la Place-des-Chérubins.

Puis le train arriva dans une immense gare qui avait tout d'une caverne et s'arrêta. Cette gare était vraiment immense, profonde de quelque trois cents pieds et presque sphérique. Les rails qui passaient au centre même de cette station ne reposaient sur aucune traverse et les quais, eux, s'appuyaient sur une couche d'air.

Le conducteur fut le seul à descendre du wagon, les autres étant tous descendus à Hosannah Square. Il se suspendit à la poignée de porcelaine, les yeux fixés sur une affiche vantant une marque de rouge à lèvres. La porte de la cabine du mécanicien s'ouvrit et le petit bonhomme en descendit. Il lança un regard à Cullen, lui tourna le dos, puis se ravisa.

— Hé ! cria-t-il. Qui êtes-vous ?

— Moi, je ne suis que le conducteur, fit Cullen, toujours agrippé à la poignée de la porte. Ne vous occupez pas de moi. De toute façon, je donne ma

démission. Ce boulot ne me plaît pas.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! voilà qui est inattendu, fit le petit bonhomme en secouant la tête. Je suis Mr. Crumley, reprit-il, et je vole des choses. Et tout spécialement des gens. Parfois aussi des wagons de métro, mais ils sont bien grands et bien encombrants, vous ne pensez pas ?

— Mister, grommela Cullen, cela fait deux heures que j'ai cessé de penser. Cela ne me menait nulle part. Au fait, qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai dit… Je suis Mr. Crumley. Je m'exerce à devenir un dieu.

— Un vieux ? fit Cullen interloqué.

— Non, un dieu, dans le genre de Jéhovah. Regardez ! Il désigna du doigt une fenêtre qui s'ouvrait dans la paroi de la caverne. À l'endroit que son doigt indiquait, la roche ondula, s'éleva. Il bougea légèrement le doigt et une crête de roche surgit, dessinant vaguement un h minuscule renversé, qui se lisait y.

— C'est mon symbole, fit Crumley avec humilité. Très mystique, ne trouvez-vous pas ? Mais tout ça, ce n'est encore rien. Attendez que j'aie tout organisé. Des miracles, j'en accomplirai à la pelle.

Le regard de Cullen allait de la roche symbolique au pétulant Mr. Crumley, mais il dut s'arrêter car la tête lui tournait.

— Dites-moi, demanda-t-il d'une voix étranglée, comment avez-vous fait pour engager ce train au-delà de Flatbush Avenue ? D'où vient ce tunnel ? Qui l'a creusé ? Serait-ce des travailleurs immigrés ?

— Seigneur, non ! s'exclama Crumley. C'est moi qui l'ai créé, et de telle façon que personne ne s'en est rendu compte. Oh ! ce n'était pas facile ! Cela m'a coûté pas mal d'ectoplasme. Accomplir des miracles en pleine foule est un véritable tour de force, car sa volonté s'oppose à la mienne. Impossible d'y arriver si vous ne disposez pas d'un nombre suffisant d'adeptes. Maintenant que j'en ai plus de cent mille, j'y arrive, mais il fut un temps – et il secoua la tête d'un air entendu – où je n'aurais même pas été capable de soulever un bébé, ou de guérir un lépreux… Mais nous sommes en train de perdre notre temps. Nous devrions déjà avoir gagné l'usine la plus proche.

Au mot d'usine, Cullen s'épanouit. Il se retrouvait en terrain connu.

— J'avais un frère qui travaillait dans une fabrique de sweaters et de pulls, mais…

— Au nom du Ciel, Mr. Cullen, c'est à ma fabrique d'adeptes que je faisais allusion. Il faut absolument que j'enseigne aux gens à croire en moi, et prêcher est un travail de trop longue haleine. Moi, je suis pour la production en masse. On m'appellera un jour le Henry Ford d'Utopia. Savez-vous que j'ai déjà douze

usines dans Brooklyn, et que lorsque j'aurai fabriqué suffisamment d'adeptes, j'en couvrirai le monde.

« Pauvre de moi, si seulement j'avais suffisamment d'adeptes ! Il m'en faudrait au moins un million pour que les choses marchent d'elles-mêmes, mais jusque-là je suis obligé de m'occuper moi-même des moindres détails. Et c'est d'un ennui ! Je me vois forcé de rappeler à mes adeptes, et même à mes disciples, qui je suis. À ce propos, Cullen – j'ai le don de lire dans vos pensées, c'est ainsi que je connais votre nom – je suppose que vous désirez devenir un de mes adeptes. »

— Je ne sais pas trop, fit Cullen interloqué.

— Voyons, voyons ! Certains dieux se seraient offensés de votre intrusion et auraient disposé de vous comme ça, et il claqua des doigts. Mais ce n'est pas mon genre. Tuer les gens, je trouve cela indélicat et déplaisant. De toute façon, que vous le vouliez ou non, vous serez un de mes adeptes.

Patrick Cullen était un Irlandais intelligent, ce qui revient à dire qu'il reconnaissait l'existence des sorcières, des farfadets, des lutins, des esprits frappeurs, des loups-garous, des vampires et autres manifestations d'un monde mystérieux. Il ne se serait pas permis de ricaner quand on les évoquait devant lui. Cependant, Cullen n'avait nullement l'intention de renoncer à sa propre religion. Il n'avait pas, sur ce sujet, des idées très nettes, mais qu'un mortel se proclame dieu lui paraissait entaché d'hérésie, pour ne pas dire de sacrilège, et même de blasphème.

— Vous n'êtes qu'un imposteur ! s'exclama-t-il hardiment, et si vous continuez dans cette voie, vous irez tout droit en enfer.

— En voilà une manière de vous exprimer ! fit Crumley en claquant de la langue d'un air réprobateur. Et combien inutile ! Car, bien entendu, vous croyez en moi.

— Ah, ouais ?

— Bon, puisque vous en doutez, je vais faire un petit miracle. Ça ne m'est pas très commode, en ce moment, mais ainsi vous croirez en moi, et il effectua un geste vague de la main gauche.

— Certainement, fit Cullen, vexé. J'ai jamais dit le contraire. Mais comment dois-je faire pour vous rendre un culte ? Je tiens à le faire dans les règles.

— Il vous suffit de croire en moi. Maintenant vous allez vous rendre dans les usines et ensuite nous vous renverrons chez vous. Personne ne saura où vous êtes allé et vous mènerez dorénavant la vie d'un adepte.

— Quelle vie magnifique je vais mener ! s'exclama le conducteur transporté d'aise. Je ne peux pas attendre le moment de visiter les usines.

— Je vous comprends, fit Crumley, sinon vous seriez un bien mauvais Crumleyite. Suivez-moi ! Il pointa son doigt sur la porte du wagon qui s'ouvrit aussitôt. Ils en descendirent et Crumley tendit cette fois le doigt vers les roches qui disparurent devant lui et s'abaissèrent derrière lui. Traversant la muraille, Cullen suivit le petit bonhomme devenu son dieu.

C'est vraiment un dieu, se dit Cullen. Tout dieu capable d'accomplir de tels miracles ne pouvait être qu'un dieu de première.

Et brusquement il arriva dans l'usine… une usine aménagée dans une caverne un peu plus petite. Décidément Mr. Crumley semblait avoir une prédilection pour les cavernes.

Cullen ne prêta guère attention à ce qui l'entourait. Il ne distinguait d'ailleurs pas grand-chose, car tout baignait dans une brume bleuâtre. Il crut discerner une chaîne de montage avançant lentement et des hommes disposés devant elle à intervalles réguliers. Des disciples, se dit-il. Mais les pièces qui défilaient sur cette chaîne étaient probablement fabriquées par des non-croyants, ou autres gens de peu.

Un homme l'observait en souriant. Un disciple, pensa Cullen qui, tout naturellement, lui adressa le signe convenu. Il le faisait pour la première fois et cela lui était venu instinctivement. Le disciple lui répondit en esquissant le même signe.

— Il m'a annoncé que vous alliez venir, lui dit ce disciple. Il a même effectué tout spécialement pour vous un miracle, à ce qu'il paraît. C'est là un grand honneur qu'il vous a fait. Voulez-vous que je vous montre ce qui se passe le long de cette chaîne ?

— Et comment !

— Bon. Vous vous trouvez actuellement dans l'usine n°1. Elle est le centre nerveux de toutes les usines du pays. Les autres n'appliquent que des traitements préliminaires et ne fabriquent par conséquent que des adeptes, alors que nous, nous produisons des disciples.

— Des disciples ! s'exclama Cullen émerveillé. Vais-je vraiment en devenir un ?

— Après avoir été miraculé par lui ? Mais bien entendu ! Vous êtes quelqu'un, maintenant. Savez-vous qu'il n'existe au monde que cinq personnes dont il se soit occupé personnellement.

Quelle façon prestigieuse de faire les choses. D'ailleurs tout ce

qu'accomplissait Mr. Crumley était prestigieux. Pour un dieu, ça c'était un dieu !

— Et pour vous, ça s'est aussi passé comme ça ?

— Évidemment, dit le disciple avec placidité. Je suis moi aussi quelqu'un d'important. Mais je rêve de devenir plus important encore.

— Dans quel but ? fit Cullen, choqué. Vous dresseriez-vous contre les lois imposées par Mr. Crumley – que le sort lui soit favorable – ? Ce serait un sacrilège.

— C'est que j'ai moi aussi des idées, fit le disciple, l'air gêné, et j'aimerais bien les réaliser.

— Tiens, vous avez des idées ? marmonna Cullen d'un ton menaçant. Mr. Crumley – puisse-t-il vivre à jamais – les connaît-il ?

— À dire vrai… non. Mais n'empêche… Le disciple regarda autour de lui, se rapprocha de Cullen et baissa la voix : N'empêche que je ne suis pas le seul. Beaucoup d'entre nous estiment que Mr. Crumley – béni soit-il – est un peu démodé. Ainsi regardez l'éclairage de cette caverne.

Cullen leva les yeux. Les rampes étaient toutes pareilles à celles qui éclairaient la gare terminus. Elles auraient pu être volées dans n'importe quelle station du métro. Et les lumières de signalisation étaient toutes pareilles également.

— Qu'est-ce que vous leur reprochez ? demanda-t-il.

— Elles manquent d'originalité, fit le disciple d'un air méprisant. On aurait pu croire qu'un dieu de première classe inventerait quelque chose de nouveau. Quand il vole des gens, c'est dans le métro qu'il opère, et il obéit aux lois du métro. Il attend le signal du départ pour mettre le train en marche, s'arrête à chaque station, se sert des circuits électriques, etc. Ce à quoi nous aspirons, reprit le disciple en agitant les mains et en haussant le ton, c'est à plus d'esprit d'entreprise. Il nous faut accélérer le mouvement et faire preuve d'efficacité et d'initiative.

— Vous n'êtes qu'un hérétique ! s'écria Cullen. Vous méritez d'aller tout droit en enfer !

Furieux, il chercha du regard une cloche, un sifflet, un gong, ou un tambour pour alerter le grand Crumley mais n'en trouva pas.

— Écoutez, dit le disciple, en cillant nerveusement, l'heure passe. J'ai déjà du retard. Il est grand temps que vous montiez sur la chaîne pour subir votre premier traitement.

Cullen, indigné, trouva Mr. Crumley bien mal secondé par ce disciple peu sûr, mais un traitement est un traitement et faisant dévotement le signe convenu

il monta sur la chaîne. Il la trouva relativement confortable en dépit des mouvements saccadés qui l'agitaient. Le disciple désigna à Cullen son premier précepteur – un disciple, lui aussi – posté à côté d'une sorte de tableau noir. Tout en discutant avec Crumley, Cullen avait observé ce qui se passait autour de lui et remarqué tout particulièrement le processus des questions et des réponses.

Par conséquent, il ne fut nullement surpris lorsque ce deuxième disciple, au lieu de se servir de sa lourde baguette pour lui indiquer la question inscrite au tableau noir, la lui abattit sur la tête.

Il plongea en pleines ténèbres.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouvait sous la chaîne de montage, au fond même de la caverne. Il était ligoté, et le disciple dissident parlait de lui avec trois de ses collègues.

— Je ne suis pas parvenu à le persuader, expliquait le disciple. Crumley a dû lui appliquer un double traitement.

— C'est bien le dernier double traitement qu'appliquera Crumley, dit un petit homme grassouillet.

— Espérons-le. Comment ça marche ?

— Bien. Très bien, même. Nous nous sommes téléportés, il y a deux heures, jusqu'à la section 4. Nous avons accompli là un véritable miracle.

— Parfait ! fit le disciple visiblement enchanté. Comment s'en sortent-ils à la section 4 ?

— Ben, pas trop bien, fit le petit homme grassouillet. Pour une raison que je ne m'explique pas, ils obtiennent de très curieux effets. On dirait que les miracles s'effectuent tout seuls. Les Crumleyites les plus novices en accomplissent… et d'autres fois, comme je vous le dis, ils se produisent tout seuls. C'est extrêmement contrariant.

— Ouais, moi je trouve ça plutôt inquiétant. S'il y a trop de miracles, Crumley finira par se douter de quelque chose. Et s'il mène une enquête à la section 4, il les reprendra tous en main en moins de deux. Et nous, sans leur appui, nous ne sommes pas assez forts pour nous dresser contre lui.

— Ma foi, fit le petit homme grassouillet, j'ai bien peur que déjà maintenant nous ne soyons pas assez forts. Moi je vous le dis, c'est pas du tout cuit.

— Nous sommes suffisamment nombreux, rétorqua avec raideur le disciple, pour l'affaiblir assez longtemps, ce qui nous permettra d'élire un nouveau dieu, et à ce moment-là…

— Un nouveau dieu, hein ? fit un de ses collègues en hochant la tête d'un

air entendu.

— Hé oui. Un nouveau dieu créé par nous pourrait être détruit par nous. De plus il serait complètement sous notre emprise et au lieu de subir la loi de ce tyran, nous poumons créer une sorte de… de conseil.

Cette suggestion fut accueillie par des sourires et des airs enchantés.

— Mais nous discuterons de tout cela une autre fois, reprit le disciple rebelle. Faisons semblant de croire encore un peu de temps. Cromley est loin d'être bête et nous ne devons surtout pas lui donner l'impression que nous nous relâchons. Alors au travail, et tous ensemble.

Les quatre hommes fermèrent étroitement les yeux, se concentrèrent, puis les rouvrirent et poussèrent un soupir.

— Bon, fit le petit homme grassouillet. Voilà une bonne chose de faite. Et maintenant à moi les miracles !

De dessous la chaîne de montage, Cullen l'observait attentivement. Le petit homme gras ressemblait à une volaille sur le point de s'envoler dans un arbre. En effet, il pliait les genoux tout en dressant la tête. Puis il ajouta à la ressemblance en étendant les bras, en prenant un élan et en s'envolant.

Cullen ne pouvait suivre le trajet de son vol qu'en observant les trois autres disciples. Leurs regards s'élevaient de plus en plus, suivant le petit homme gras jusqu'au sommet de la caverne. Et dans ces regards se lisait une extrême, satisfaction. On les sentait ravis du miracle qui venait de s'accomplir.

Puis ils s'en allèrent, laissant Cullen tout bouillant d'une sainte indignation. Il était atteint jusqu'au cœur par cette coupable rébellion, cette apostasie… ce… ce… ce… Non, il ne trouvait plus de mots, même en gaélique, pour exprimer ce qu'il ressentait.

Vouloir créer un dieu qui serait sous la domination de ses créateurs ! Ce serait là une hérésie anthropomorphique (d'où diable tirait-il ce mot ?), et attaquer la religion à sa racine. Allait-il rester couché là à regarder saper la religion ? Allait-il permettre que Mr. Crumley – puisse-t-il connaître les joies du paradis – soit indignement renversé ?

Non, ça jamais !

Mais les cordes qui le ligotaient en avaient décidé autrement et il fut bien obligé de rester là où il était.

Ses ruminations furent brusquement interrompues. Il perçut un grondement sourd et bas… un grondement qui aurait pu être émis par une voix s'il n'avait pas été aussi bas. Il y avait dans ce grondement quelque chose de menaçant qui exigeait une réaction immédiate. Cette réaction, Cullen la manifesta en essayant

une fois de plus de rompre ses liens. Les autres occupants de la caverne, qui n'étaient pas ligotés, eurent une réaction plus violente, et la chaîne de montage elle-même s'arrêta pile après une dernière saccade, puis se mit à vibrer.

Le disciple apostat tomba à genoux et se prit à trembler comme une feuille, plus fort encore que tous ceux qui l'entouraient.

Le sourd grondement se fit entendre de nouveau, mais cette fois on perçut clairement les mots qu'il émettait.

— Où est ce misérable, Cromley ?

Il n'y eut pas de réponse. Une ombre surgit au centre de la caverne et cracha un noir boulon sur la chaîne de montage. À l'endroit où la chaîne avait été touchée jaillit une flamme qui gagna du terrain. Et partout où elle la léchait, la chaîne disparaissait. Tout cela se passait encore loin de Cullen, mais les hommes qui se trouvaient à proximité de ces flammes s'enfuirent dans un désordre indescriptible dans toutes les directions. Cullen aurait aimé suivre les fuyards, mais malheureusement pour lui le disciple qui l'avait troussé comme une volaille avait dû être, dans le temps, un boy-scout, car il eut beau se débattre, et tirer sur ses liens, les cordes tenaient bon et il se rabattit sur des vœux qu'il exprima en gaélique. Il souhaita être libéré. Il souhaita voir tomber ses liens. Il souhaita être à l'abri de ce feu dévorant. Il souhaita bien d'autres choses encore qu'il ne serait pas décent de rapporter.

Et soudain il sentit que la pression des cordes se relâchait et vit à ses pieds un petit tas de chanvre. De toute évidence les forces libérées par la rébellion aussi bien dans cette caverne qu'à la section 4 avaient perdu toute puissance. Qu'avait donc dit le petit homme grassouillet : « Il se produit des miracles. Les Crumleyites les plus novices sont capables d'en effectuer et ils se produisent parfois même tout seuls. »

Mais ce n'était pas le moment de se livrer à des réflexions de ce genre. Cullen courut vers la muraille rocheuse et lui ordonna de disparaître. Il le lui ordonna à plusieurs reprises, répéta ses injonctions en gaélique, mais la muraille ne se laissa pas attendrir. Cullen, affolé, l'inspecta du haut en bas et y discerna une ouverture. Elle se trouvait de l'autre côté de la caverne, et pour l'atteindre il fallait sauter par-dessus la chaîne de montage.

Cullen parvint à la franchir en un bond et se mit à courir. Les flammes désintégrantes étaient maintenant dans son dos et encore assez loin, mais il n'avait pas de temps à perdre. Lorsqu'il parvint enfin devant l'ouverture il s'aperçut avec horreur qu'elle était trop haut placée pour qu'il pût l'atteindre même en sautant.

Haletant, il s’appuya contre la muraille. La langue de feu partait maintenant dans deux directions différentes. Dans la caverne, quelque deux cents personnes couraient de-ci de-là en criant et en gesticulant.

Devant tant de désordre, Cullen reprit ses esprits. Il fit un suprême effort pour atteindre cette ouverture. Il tenta vainement de se hisser le long de cette paroi lisse et abrupte.

C’est exactement à ce moment-là que Mr. Crumley, passant la tête par l’ouverture, dit :

— Miséricorde ! Quelle terrible pagaille ! Par ici, Cullen ! Inutile de rester planté là !

Cullen se sentit envahi d’une paix divine.

— Salut à vous, Mr. Crumley. Puissiez-vous humer pendant l’éternité le parfum des roses.

— Je vous remercie, Cullen, fit Mr. Crumley, agréablement surpris.

Il fit un geste de la main et le conducteur du métro se trouva à ses côtés, par un simple effet de lévitation. Et une fois de plus Cullen se dit, en son âme et conscience, qu’il avait vraiment affaire à un dieu.

— Et maintenant, déclara Mr. Crumley, il nous faut faire vite, et même très vite. Quand mes disciples se sont révoltés, j’ai perdu une grande partie de ma puissance, et mon wagon de métro est coincé à mi-chemin. J’ai donc besoin de votre aide. Filons en vitesse !

Cullen ne perdit pas de temps à admirer la petite station qui se trouvait au bout du tunnel. Il sauta du quai, Crumley sur ses talons, et franchit en courant les cent pieds qui le séparaient du wagon qui y stationnait. Il y pénétra d’un bond avec la grâce d’un danseur. Mr. Crumley y était certainement pour quelque chose.

— Cullen, lui dit-il, mettez ce wagon en marche et ramenez-nous sur la ligne régulière. Mais soyez prudent, car il me guette.

— Qui ça ?

— Lui, le nouveau dieu. Imaginez-vous que ces fous, ou plutôt ces idiots, croyaient pouvoir créer un dieu contrôlable, alors que l’essence même de la divinité est d’être incontrôlable. Évidemment, ayant créé un dieu pour me détruire, ils en ont fait un destructeur qui détruira tout ce qui se trouvera sur son passage et tout ce que j’ai créé, y compris mes disciples.

Cullen ne perdit pas de temps. Comme tout bon conducteur, il savait comment remettre en marche le wagon 30 990. Il courut à l’autre extrémité du wagon, leva le cran d’arrêt, puis revint à toute allure, cette fois. Cela avait suffi.

Le courant passait de nouveau dans les rails et les lumières s'allumèrent. Il n'y avait plus aucun signal d'arrêt entre lui et le pays du Bon Dieu.

— Tenez-vous tranquille, fit Mr. Crumley qui s'était fait tout petit sur son siège. Il vous laissera peut-être passer. Quant à moi je vais m'efforcer de me rendre invisible et il y a bien des chances pour qu'il ne me remarque pas. De toute façon, il ne vous fera pas de mal… du moins je l'espère. Oh ! la la ! Depuis que tout s'est déclenché dans la section 4, les choses vont de mal en pis !

Huit stations défilèrent sans qu'il se passe rien, puis ils arrivèrent à la station d'Utopia Circle et là non plus, il ne se passa rien, du moins rien de précis. Cullen eut seulement une impression… l'impression que des gens massés autour de lui l'observaient de près avec une violente hostilité. Finalement ce n'était pas « des » gens, mais une seule et unique personne. Et ce n'était pas non plus une personne, mais un œil, un œil immense qui le regardait… le regardait… le regardait…

Cette vision se dissipa et presque immédiatement Cullen distingua, sur le flanc du tunnel, écrit en noir sur blanc, « Flatbush Avenue ». Il serra les freins de toutes ses forces, car il y avait, dans la station, une rame en stationnement. Mais les freins ne lui obéirent pas comme à l'habitude, et le wagon continua sa route jusqu'à toucher la voiture qui se trouvait devant lui. On perçut un petit cliquetis et le wagon 30 990 s'y accrocha et se trouva ainsi être le dernier wagon de la rame.

C'était bien entendu, une fois de plus, l'œuvre de Mr. Crumley qui debout derrière lui, lui demanda :

— Il ne vous a pas eu, hein ? Non, il ne vous a pas eu.

— Je ne cours plus aucun danger ? demanda Cullen encore mal rassuré.

— Je ne le pense pas, répondit mélancoliquement Mr. Crumley. Quand il aura détruit tout ce que j'ai créé, il ne lui restera plus rien à détruire, et privé de cette fonction, il cessera purement et simplement d'exister. Et voilà le résultat de cette honteuse trahison. Je suis dégoûté du genre humain.

— Ne dites pas ça ! implora Cullen.

— C'est pourtant la vérité, dit Mr. Crumley avec force. Les hommes ne sont pas faits pour être dirigés par des dieux. Ils sont la source de trop d'ennuis et de soucis. N'importe quel dieu digne de ce nom y gagnerait des cheveux blancs. Vous me répondrez qu'un dieu à la chevelure blanche n'acquerrait que plus de dignité. Mais les humains peuvent aller au diable. Il faudra bien qu'ils se passent de moi, car je vais partir pour l'Afrique évangéliser les chimpanzés. Je suis persuadé que j'obtiendrai avec eux de bien meilleurs résultats.

— Pas si vite ! gémit Cullen. Et moi qu’est-ce que je deviens, dans tout ça ? Moi qui crois en vous ?

— Non, de toute façon, ça ne marcherait pas. Là. Reprenez votre état normal.

Mr. Crumley caressa l’air de sa main et Cullen, redevenu un Irlandais craignant Dieu, poussa un juron dans le plus pur gaélique et s’exclama :

— Impie ! Blasphémateur !

Mais il n’y avait plus de Mr. Crumley. À sa place se dressait le chef de station qui lui demanda – en anglais – et fort peu poliment ce qui diable se passait dans sa foutue tête.

À mon grand regret je suis incapable de me souvenir de ce qui, dans cette nouvelle, revient à Pohl ou à moi. Quand je la relis, je me dis : « Ce paragraphe doit être de moi, celui-là non », mais est-ce exact ou non, je ne pourrais le jurer.

Fantasy Book fut un magazine éphémère qui ne publia que huit numéros. *Le Petit Bonhomme du métro* parut dans le sixième.

Fait amusant au sujet de cet obscur magazine qui se contentait de publier les refusés, c'est qu'il y parut : *Scanners Live in Vain,* de Cordwainer Smith. C'était la première fois que Smith voyait publier une de ses nouvelles, et il dut attendre environ huit ans pour se voir à nouveau publié. Au cours des années 60, Smith – pseudonyme d'un écrivain dont on ne connut la véritable identité qu'après sa mort – devint un auteur de science-fiction d'une importance considérable et ladite nouvelle devint un classique.

Tout en écrivant *Le Petit Bonhomme du métro,* j'avais entrepris une autre nouvelle ayant pour héros un « robot positronique », appelée *Liar.* C'est là qu'apparut pour la première fois Suzan Calvin que l'on retrouve jusqu'à présent dans dix de mes nouvelles, et que l'on retrouvera peut-être encore dans celles qui suivront.

À ce sujet, Campbell et moi discutions de cette nouvelle, le 16 décembre 1940, lorsque nous mîmes au point *Three Laws of Robotics.* J'en attribue le mérite à Campbell qui me l'attribue, mais je sais parfaitement que c'est à lui qu'il revient.

Campbell accepta *Liar* sur-le-champ à la fin de janvier, sans me demander d'y apporter la moindre retouche, et cette nouvelle parut dans le fascicule de mai 1941 *d'Astounding.* Je paraissais pour la quatrième fois dans ce magazine. Le fait qu'elle ait été publiée dans le mois qui suivit la parution de *Reason* prépara les lecteurs à attendre une suite aux histoires de *Robots positroniques.* Finalement *Liar* devait paraître sous le titre : *Moi, un Robot.*

Avoir placé les deux nouvelles de *Robots positroniques, Reason,* et *Liar* littéralement à la suite l'une de l'autre m'incita vivement à continuer dans cette voie. Lorsque, le 3 février 1941, je proposai à Campbell d'écrire une nouvelle du même genre, il m'approuva, mais me déclara néanmoins qu'il ne voulait pas me voir me cantonner si tôt dans un genre aussi rigide. Il me conseilla d'écrire plutôt

des nouvelles d’une inspiration toute différente. Et en bon garçon que j’étais, je lui obéis.

Le jour même, je décidai de me lancer de nouveau dans le fantastique. J’écrivis une courte nouvelle (1 500 mots) intitulée *Masks*, mais je serais bien incapable de dire de quoi elle traitait. Je la soumis, le 10 février, à Campbell, pour son magazine *Unknown*, et il me la refusa. Elle retomba dans le néant dont elle n’aurait jamais dû sortir.

À la fin du même mois, je composai une autre courte nouvelle intitulée *Brimade* à l’intention de Pohl. Je la lui soumis le 24 février et il la refusa aussi sec. Finalement je la proposai à *Thrilling Wonder Stories*. Ils me demandèrent d’y apporter quelques modifications, ce que je fis, et ils l’acceptèrent le 29 juillet 1941.

Brimade

Pendant les vacances d'été, et particulièrement quand il fait très chaud, le campus de l'université d'Arcturus, sur Eron, seconde planète du système arcturien, est un lieu assez morne, c'est pourquoi Myron Tubal, étudiant de seconde année, trouvait la vie assommante et dépourvue d'imprévu. Pour la cinquième fois, ce jour-là, il se rendit dans la salle de réunion des étudiants de seconde année dans l'espoir d'y trouver un camarade. Il fut enfin récompensé de ses efforts en repérant Bill Sefan, garçon à la peau verte, originaire de la cinquième planète de Vega.

Sefan, tout comme Tubal, avait été recalé en biosociologie et était resté à l'université pendant les vacances pour préparer un examen de passage. Ce sont des situations qui créent un lien étroit entre deux étudiants de seconde année.

Tubal marmonna un vague bonjour, laissa tomber son grand corps glabre – lui-même était Arcturien de naissance – dans un vaste fauteuil et demanda :

— Tu as déjà vu des « première année » ?

— Impossible, voyons ! Le trimestre d'automne ne commence que dans six semaines.

— Ben, il en est déjà arrivé un contingent, fit Tubal en bâillant. Les premiers du Système solaire. Y en a dix en tout.

— Du Système solaire ? Tu veux dire ce nouveau système qui est entré dans la Fédération galactique, y a… trois, quatre ans ?

— Exactement. Leur planète principale s'appelle la Terre, si je ne me trompe.

— Bon ! Et alors ?

— Rien de spécial. Ils sont là, voilà tout. Certains d'entre eux ont du poil sur la lèvre supérieure, ce qui leur donne l'air idiot. Autrement ils ressemblent à une douzaine d'autres races d'Humanoïdes.

À ce moment la porte s'ouvrit et le petit Wri Forase fit irruption dans la pièce. C'était un ressortissant de l'unique planète de Déneb. Le duvet gris qui couvrait sa tête et son visage frissonnait d'agitation et ses grands yeux mauves brillaient d'excitation.

— Dites donc, fit-il haletant, vous avez vu les Terrestres ?

— On pourrait pas changer de sujet, fit Sefan avec un soupir excédé. Tubal était justement en train de m'en parler.

— Ah, oui ? fit Forase, déçu. Mais… il t'a dit qu'ils appartenaient à cette race bizarre qui a fait tant d'histoires quand leur Système solaire s'est joint à la Fédération ?

— Rien en eux ne m'a frappé, déclara Tubal.

— Je ne parle pas de leur physique, fit le Dénébien, l'air agacé. Mais plutôt de leur niveau mental. La psychologie ! Voilà leur fort ! expliqua Forase qui comptait devenir lui-même psychologue.

— Ah ! c'est de ça que tu parles ? Qu'est-ce que tu leur reproches ?

— Leur psychologie des foules en tant que race est complètement fausse, bredouilla Forase. Loin de devenir moins émotionnels quand ils sont en nombre, comme c'est le cas chez les autres types d'Humanoïdes connus, ils se montrent plus émotifs. En groupes, ces Terrestres se soulèvent, se paniquent et deviennent même complètement dingues. Plus ils sont nombreux, et pire c'est. Et à ce sujet, nous avons même inventé de nouvelles équations mathématiques pour résoudre ce problème. Tenez, je vais vous montrer…

Déjà, d'un geste rapide, il sortait de sa poche un bloc et un stylo, mais Tubal l'arrêta de la main avant même qu'il ait pu tracer un signe, et s'exclama :

— Dites donc, les potes, il me vient une idée formidable !

— Sans blague ! murmura Sefan.

Tubal, ignorant ce sarcasme, sourit, passa la main sur son crâne nu, puis dit :

— Écoutez-moi bien, et baissant la voix, il prit le ton habituel aux conspirateurs.

Albert Williams, fraîchement débarqué de la Terre, s'agita dans son sommeil, puis prit soudain conscience d'un doigt qui s'enfonçait entre ses deuxième et troisième côtes. Il ouvrit les yeux, tourna la tête, eut l'air ahuri, puis, le souffle coupé, il se redressa vivement et chercha de la main le commutateur.

— Pas un geste, fit l'ombre qui se dressait auprès de son lit.

Il y eut un léger cliquetis et le rayon argenté d'une lampe de poche tomba droit sur le visage du Terrestre qui cilla à plusieurs reprises et demanda :

— Qui diable êtes-vous ?

— Tu vas commencer par sortir de ton lit, riposta l'apparition. Ensuite tu t'habilleras et tu me suivras.

— Essaie de m’y obliger ! s’exclama Williams, indigné.

Il n’y eut pas de réponse, mais le rayon se déplaça imperceptiblement et éclaira la main du fantôme. Cette main tenait cette petite arme à l’aspect inoffensif qui paralyse les cordes vocales et inflige aux nerfs des douleurs atroces. Williams avala sa salive et sortit de son lit sans plus protester. Il s’habilla en silence, puis dit enfin :

— Bon. Et maintenant, qu’est-ce que je fais ?

La petite arme de métal brillant lui indiqua la porte et le Terrestre s’y dirigea.

— Avance, fit l’inconnu.

Williams sortit de la pièce, s’engagea dans le couloir silencieux, descendit les huit étages sans oser tourner la tête une seule fois. Arrivé sur le campus, il s’arrêta et sentit aussitôt le froid du métal sur ses reins.

— Tu sais où se trouve Obel Hall ?

Williams se contenta d’acquiescer de la tête et se remit en route. Il dépassa Obel Hall, tourna à droite dans University Avenue, et après avoir franchi quelque huit cents mètres quitta la route et s’engagea sous les arbres. Un vaisseau brillait d’un éclat assourdi dans l’obscurité, tous ses hublots aveuglés par des écrans, la seule tache de lumière venant d’un sas entrouvert.

— Monte là-dedans.

L’arme toujours dans les reins, Williams gravit une volée de marches et arriva dans une pièce de petite dimension. Il cilla à nouveau, regarda autour de lui et se mit à compter à haute voix.

— … sept, huit, neuf, et avec moi ça fait dix. Si je ne me trompe, ils nous ont tous eus.

— Tu ne te trompes pas, grommela Éric Chamberlain. C’est même une certitude. Et frottant sa main : Je suis là depuis une heure, moi.

— Qu’est-ce qu’elle a, ta main ? demanda Williams.

— Je l’ai flanquée sur la gueule du salaud qui m’a amené là. Mais son crâne est plus dur que la coque d’un vaisseau spatial.

Williams s’assit sur le sol en tailleur, appuya sa tête contre la paroi, et demanda :

— Est-ce qu’un de vous comprend à quoi ça rime, tout ça ?

— C’est un enlèvement ! lança le petit Joey Sweeney qui claquait des dents.

— Un enlèvement ! ricana Chamberlain, et dans quel but ? S’il y a parmi nous un millionnaire, je n’en ai jamais entendu parler. Et moi, en tout cas, je n’en suis pas un.

— N’envisageons pas tout de suite le pire, fit Williams. Un enlèvement, ou autre truc de ce genre, est à écarter. Ces types ne sont certainement pas des criminels. Il ne fait pas de doute qu’une civilisation qui a poussé aussi loin l’étude de la psychologie que l’a fait cette Fédération galactique n’a eu aucune peine à éliminer le crime.

— Des pirates ? suggéra Lawrence Marsh. Je n’y crois pas, mais c’est une supposition.

— Foutaise ! s’exclama Williams. On se livre à la piraterie lorsqu’il y a des frontières à franchir. N’oubliez pas que cette région de l’espace est civilisée depuis des dizaines de millénaires.

— Possible, fit Joe, mais ils ont des armes, et moi j’aime pas ça.

Il n’avait pas pensé à emporter ses lunettes et promenait autour de lui, non sans inquiétude, son regard de myope.

— Ce ne veut peut-être rien dire, fit Williams. Mais j’y pense ! On est là tous les dix, tous fraîchement débarqués de la Terre et tous étudiants de première année inscrits à l’université d’Arcturus. Or dès notre première nuit, on nous sort en grand mystère de nos lits et on nous embarque dans un curieux vaisseau spatial. Moi, ça m’a fait penser à quelque chose. Pas vous ?

Sydney Morton, à moitié endormi, souleva sa tête enfouie dans ses bras, le temps de répondre :

— Oui, j’y ai pensé, moi aussi. J’imagine que les étudiants de seconde année sont en train de nous infliger une brimade maison. Ils doivent s’amuser comme des petits fous.

— Exactement, fit Williams. Quelqu’un d’entre vous a une autre idée ? Et comme personne ne répondait : Bon ! Dans ce cas il ne nous reste qu’à attendre. Et moi personnellement, je vais dormir. S’ils ont besoin de moi, ils n’auront qu’à me réveiller.

À ce moment-là se produisit une forte secousse et il perdit l’équilibre.

— Nous voilà partis… pour une destination inconnue.

Un peu plus tard, Bill Sefan se décida à pénétrer dans la salle des commandes, non sans avoir hésité, et ce fut pour se trouver en face d’un Wri Forase surexcité.

— Comment ça marche ? demanda le Dénébien.

— Mal, répondit Sefan avec amertume. S’ils sont paniqués, ils le cachent bien. Ils ont tout simplement décidé de se rendormir.

— De se rendormir ? Tous ? Mais qu’est-ce qu’ils se sont dit, avant ?

— J’en sais rien. Ils ne parlent pas le galactique. Je ne comprends rien à leur foutu baragouin, et Forase, découragé, leva les mains au ciel.

— Écoute, Forase, dit Tubal prenant enfin la parole. Je sèche un cours de sociobiologie… ce qu’en principe je ne devrais pas me permettre. Tu m’avais affirmé connaître la psychologie de ces gars. Si ça foire, tu en entendras parler.

— Par Déneb ! grinça Forase, comme dégonflés vous êtes un peu là, tous les deux ! Vous vous attendiez à ce qu’ils se mettent à pleurer et à flanquer des coups de pied dans les parois ? Par Arcturus ! Attendez que nous pénétrions dans le système spican. Lorsque nous les débarquerons, que nous les abandonnerons en pleine brousse et que la nuit tombera…

Il gloussa et reprit :

— Ce sera bien le truc le plus fumant depuis le jour où on avait fourré des chauves-souris à l’intérieur de l’orgue, le soir du concert dominical.

Tubal se mit à rire, mais Sefan s’adossant à son fauteuil dit d’un ton pensif :

— Et si quelqu’un – le recteur Wynn – apprend ce que nous avons entrepris ?

L’Arcturien qui était aux commandes haussa les épaules et dit :

— Bah, c’est jamais qu’une brimade. Ils n’en feront pas toute une histoire.

— Ne fais pas l’autruche, Tubal. C’est pas une simple blague de gosses. La planète IV, Spica – en fait l’unique planète du Système spican – est interdite aux vaisseaux spatiaux de la Galaxie et tu le sais parfaitement. Il doit y avoir, sur cette planète, une race de sous-Humanoïdes. Il a été décidé qu’on les laisserait évoluer librement jusqu’à ce qu’ils découvrent par eux-mêmes les voyages interstellaires. C’est la loi, et elle est très strictement appliquée. Par l’espace, si nos professeurs découvrent ce que nous avons inventé, nous serons dans de drôles de draps.

— Par Arcturus, fit Tubal en pivotant sur son siège, comment veux-tu que Prexy Wynn – damnées soient ses fesses – soit mis au courant de notre expédition ? Bien entendu, je ne veux pas dire que l’histoire ne se répandra pas dans tout le campus comme une traînée de poudre. Si nous devions garder le secret, où serait le plaisir ? Mais je suis sûr qu’aucun nom ne sera prononcé, et qu’il ne se trouvera personne pour nous dénoncer. Et cela, tu le sais.

— Bon ! fit Sefan en haussant les épaules.

— Prêts pour l’hyper-espace ? demanda alors Tubal.

Il actionna des manettes et une violente secousse leur apprit que le vaisseau sortait de l’espace normal.

Les dix Terrestres étaient dans un piteux état et cela se voyait. Lawrence Marsh consulta de nouveau sa montre et dit :

— Deux heures et demie. Cela fait trente-six heures, maintenant. Il serait temps qu'ils mettent fin à cette brimade.

— Ce n'est pas une brimade, gémit Sweeney. Si c'en était une, ça ne durerait pas aussi longtemps.

— Pourquoi vous mettre dans des états pareils ? fit Williams en rougissant de colère. Ils nous nourrissent normalement. Ils ne nous ont pas ligotés. Il faut reconnaître qu'ils prennent soin de nous.

— À moins qu'ils ne nous engraissent avant de nous dépecer, fit Sydney Morton d'un ton sinistre.

Ces paroles furent accueillies par un lourd silence, et un malaise plana.

— Vous entendez ? dit brusquement Éric Chamberlain. Nous venons de rentrer dans l'espace normal. Cela veut dire que nous ne sommes qu'à une heure ou deux du point d'où nous sommes partis. C'est le moment ou jamais d'agir.

— Mais voyons donc ! s'exclama Williams, sarcastique. Et que proposes-tu ?

— Après tout, nous sommes dix, fit Chamberlain en bombant le torse. Et jusqu'à présent nous n'avons eu affaire qu'à un d'entre eux. La prochaine fois qu'il s'amène, et ça ne va pas tarder, car c'est bientôt l'heure de notre repas, on lui saute dessus.

— Et que fais-tu de cette redoutable petite arme dont il ne se sépare jamais ? fit Sweeney qui mourait de peur.

— Ce n'est pas une arme mortelle. Et de toute façon nous le clouerons au sol avant qu'il nous ait tous atteints.

— Éric, fit Williams d'un ton sans réplique, tu n'es qu'un imbécile.

Chamberlain rougit et serra les poings.

— J'étais justement d'humeur à faire un peu d'entraînement. Répète ce que tu viens de me dire, si tu l'oses.

— Du calme, fit Williams sans même se donner la peine de le regarder. Et si tu ne veux pas que je te traite d'imbécile, ne te conduis pas comme un imbécile. Nous sommes tous à bout de nerfs, mais ce n'est pas une raison pour céder à la panique. Ce n'est pas le moment. D'ailleurs, question arme à part, mettre un de nos geôliers hors de combat n'arrangerait pas nos affaires.

« Jusqu'à présent, en effet, nous n'en avons vu qu'un, et c'est un Arcturien. Il mesure plus de deux mètres et doit peser plus de trois cents livres. Il n'aurait aucune peine à nous pulvériser tous les dix à main nue. Ne t'es-tu pas déjà frotté

à lui, Éric ?

De nouveau un pénible silence pesa, et Williams reprit :

« Et en admettant même que nous puissions venir à bout de lui et de tous ceux qui se trouvent dans ce vaisseau, nous continuerons d'ignorer où nous sommes, quelle direction prendre pour revenir à notre point de départ. Enfin, n'oubliez pas que nous serions bien incapables de prendre les commandes de ce vaisseau spatial. Alors ?… »

Pour toute réponse, Chamberlain haussa les épaules et se réfugia dans un silence maussade.

Ouvrant la porte d'un coup de pied, l'immense Arcturien pénétra dans la pièce. Tenant toujours d'une main son arme redoutable, il vida de l'autre le contenu du sac qu'il portait.

— Dernier service, grommela-t-il.

Les dix étudiants se précipitèrent sur les boîtes de conserve qui roulaient çà et là, et qui étaient vaguement tiédies. Morton considéra la sienne d'un air écœuré et s'exclama dans son mauvais galactique :

— Vous pourriez pas varier nos menus. J'en ai marre, moi, de votre foutu goulasch ! C'est la quatrième boîte que j'avale.

— Et après ? aboya l'Arcturien. De toute façon, c'est votre dernier repas, et là-dessus il se retira.

Les dix jeunes gens étaient pétrifiés, et l'un d'eux demanda d'une voix étranglée :

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire par là ?

— Qu'ils s'apprêtent à nous tuer, gémit Sweeney, pris de panique.

Williams, la bouche sèche, sentit une colère irraisonnée monter en lui contre Sweeney, mais il se rappela que le pauvre gosse n'avait que dix-sept ans, c'est pourquoi il se contenta de dire :

— Allons, du calme ! Et mangeons !

Deux heures plus tard, il perçut le choc sourd que faisait le vaisseau en atterrissant. Cela marquait la fin du voyage. Mais cette fois, aucun d'eux n'ouvrit la bouche et Williams sentit la peur le prendre aux tripes à mesure que les minutes s'écoulaient.

Spica disparaissait à l'horizon dans un halo rose et un vent froid se mit à souffler. Les dix Terrestres, l'air misérable, se serraient les uns contre les autres sur cette crête de colline rocailleuse et observaient, maussades, leurs ravisseurs. Seul l'immense Arcturien, Myron Tubal, leur parlait, tandis que Bill Sefan, le

Vegan à la peau verte, et Wri Forase, le petit Dénébien recouvert de duvet gris, restaient à l'arrière-plan.

— Vous avez un bon feu, grommela l'Arcturien, et autant de bois que vous voudrez pour l'entretenir, ce qui suffira à tenir à distance les bêtes, s'il y en a. Nous vous laissons deux de nos armes, ce qui vous permettra de vous défendre si les indigènes de cette planète se montrent agressifs. Quant à ce qui concerne alimentation, eau et abri, à vous de vous débrouiller.

Sur ce il tourna les talons. Chamberlain, poussant un véritable rugissement, bondit sur lui, mais d'un simple revers de la main le puissant Arcturien l'envoya promener.

Le sas se referma sur ces trois étudiants natifs d'autres planètes. Presque aussitôt le vaisseau s'éleva à la verticale. Ce fut Williams qui rompit enfin un pénible silence.

— Ils nous ont laissé leurs armes. J'en prends une, et tu peux prendre l'autre, Éric.

L'un après l'autre, les Terrestres se laissèrent tomber autour du feu, luttant pour ne pas céder à la panique.

— Y doit y avoir plein de gibier, dans le coin, fit Williams en se forçant à sourire. La région est boisée. Allons, réagissez. On est là tous les dix et ils finiront bien par revenir. Montrons-leur que des Terrestres savent tenir le coup. Qu'en pensez-vous, les gars ?

Mais il manquait de conviction et Morton finit par dire :

— Boucle-la. Si tu crois nous remonter le moral !

Williams se le tint pour dit. Lui aussi, la peur le prenait au ventre.

Le crépuscule fit place à la nuit et le feu de camp eut peine à lutter contre les ténèbres environnantes.

— J'entends bouger quelque chose ! fit Marsh en sursautant et en écarquillant les yeux.

Tous, le souffle coupé, tendirent l'oreille.

— T'es cinglé ! commençait Williams d'une voix rauque, mais il n'en dit pas plus, car lui aussi avait perçu de suspects froissements.

— Attrape ton arme ! cria-t-il à Chamberlain.

Joey Sweeney éclata d'un rire aigu, d'un rire hystérique.

Puis… puis des cris déchirèrent l'air, et des ombres fondirent sur eux.

Chez les autres aussi, ça n'allait pas tout seul.

Le vaisseau spatial emprunté par Tubal s'éloigna de la quatrième planète de

Spica, Bill Sefan aux commandes. Tubal, dans sa cabine, vida en deux gorgées un flacon d'alcool dénébien.

Wri Forase qui le regardait faire tristement, dit d'un ton plaintif :

— Ce flacon d'alcool m'a coûté vingt tickets, et j'en ai plus beaucoup.

— Alors ne me laisse pas boire en Suisse. On fait un concours. On vide chacun un flacon.

— Moi, vider un de ces flacons d'un seul coup. Je serais pas encore dessoûlé à la rentrée des cours…

— Quand même, fit Tubal qui ne l'écoutait plus, pour une bonne blague, c'est une bonne blague ! On en parlera longtemps sur le campus.

À cet instant, à peine étouffé par les cloisons étanches, leur parvint un son aigu et prolongé, et les lumières s'éteignirent d'un seul coup.

Wri Ferase, violemment projeté contre la paroi, balbutia, haletant :

— Par… par l'espace, on est en pleine ac… accélération ! Qu'est-ce qui lui prend, à ce foutu régulateur ?

— Tu veux dire, qu'est-ce qui prend à ce foutu vaisseau ! fit Tubal en se levant d'un bond.

Il franchit la porte en titubant, s'engagea dans le couloir plongé dans l'obscurité, Forase rampant derrière lui. Ils firent irruption dans la salle des commandes et y trouvèrent Sefan dont le visage verdâtre, faiblement éclairé par une lampe de secours, luisait de sueur.

— Un météore ! croassa-t-il. Il a fichu en l'air nos circuits. Nous sommes en pleine accélération. Lumière, chauffage, radio, tout a claqué, et les ventilateurs ne battent plus que d'une aile. Il se tut, puis reprit : Le compartiment 4 est perforé.

— Idiot ! fit Tubal, exaspéré. Tu n'aurais pas dû quitter des yeux le tableau de bord !

— C'est bien ce que j'ai fait, grande perche ! hurla Sefan. Mais il n'a rien enregistré ! Rien, je te dis ! Que pouvait-on attendre de plus de ce vieux coucou loué pour deux cents tickets ? Le météore lui a passé à travers comme à travers l'éther.

— Ta gueule ! lui lança Tubal. Et il se dirigea vers le compartiment 4 en grommelant : Tous ces vaisseaux arcturiens sont faits sur le même modèle. J'aurais dû l'étudier avant de partir. Peux-tu prendre les commandes un moment, Wri ?

— Je vais essayer, fit le Vegan en se grattant le crâne.

En cinq minutes, Tubal entrait dans le sas, suivi de Sefan, pas trop rassuré. Ils ne revinrent dans la salle des commandes qu'au bout d'une demi-heure.

— Un écran perforé, fit Tubal en enlevant son casque.

— Tu veux dire… qu'on est fichu ? dit Wri Forase, qui ne respirait plus.

— Non, on peut l'arranger, mais ça prendra du temps, fit l'Arcturien en hochant la tête. En revanche, la radio est définitivement foutue, alors rien à faire pour demander du secours.

— Demander du secours ! T'es pas fou ! s'écria Forase. Alors là, on serait cuit ! Comment expliquerions-nous que nous nous trouvons en plein Système spican ? Lancer un appel radio équivaudrait à un suicide. Tant que nous arrivons à nous en sortir sans aide, rien n'est perdu. Manquer quelques cours, ce n'est pas une affaire.

— Et ces malheureux Terrestres que nous avons laissés sur Spica IV, tu y penses ? fit Sefan.

Forase, interloqué, allait répondre, mais il se ravisa. Et jamais Humanoïde n'eut l'air aussi déconcerté que lui.

Et ce n'était encore que le commencement.

Il leur fallut un jour et demi pour remettre en état les circuits du vaisseau spatial, puis deux jours pour amorcer la décélération, et enfin quatre jours pour retourner sur Spica IV. Total… huit jours.

Lorsque au milieu de la matinée le vaisseau spatial survola le lieu où avaient été débarqués les Terrestres, on put lire sur le visage de Tubal qui scrutait la région au téléviseur une vive inquiétude.

— Tout ce que nous pouvions faire comme conneries, nous l'avons fait, déclara-t-il. On les a débarqués à proximité d'un village d'indigènes et n'y a pas un seul Terrestre en vue.

— Sale affaire ! fit Sefan en hochant tristement la tête.

Tubal enfouit sa tête dans ses bras qui n'en finissaient plus, puis dit :

— Oui, c'est le bouquet. Ou ils sont morts de peur, ou ce sont les indigènes qui les ont eus. Violer un système solaire interdit est déjà une chose grave, mais s'il s'y ajoute le meurtre…

— Ce qui nous reste à faire, dit Sefan, c'est nous poser sur Spica IV et essayer de voir si quelques-uns d'entre eux sont encore vivants. On leur doit bien ça, non ? Sinon…

— Sinon, fit Forase prenant le relais, c'est l'expulsion de l'université, l'examen psychiatrique… et les travaux manuels pour le reste de nos jours.

— Ta gueule ! aboya Tubal. Nous aurons bien le temps d'y penser quand le

moment sera venu.

Lentement, très lentement, il amorça la descente en décrivant des cercles sur la colline rocheuse où, huit jours auparavant, avaient été débarqués les dix Terrestres.

— Comment va-t-on s'y prendre avec ces indigènes ? demanda Tubal à Forase, en haussant ses sourcils par ailleurs dépourvus de poils. Sors-nous ta théorie sur la psychologie des sous-Humanoïdes. Après tout, nous ne sommes que trois et nous ne cherchons pas la bagarre.

Forase haussa les épaules, plissa son visage couvert de duvet, et dit enfin :

— Je dois t'avouer, Tubal, que je n'ai aucune théorie sur la question.

— Quoi ? s'exclamèrent en chœur Sefan et Tubal.

— Personne n'en a, ajouta vivement le Dénébien. Le fait est là. N'oubliez pas que nous refusons à ces sous-Humanoïdes l'entrée dans la Fédération jusqu'à ce qu'ils soient civilisés, et jusque-là nous les tenons en quarantaine. Alors quelle occasion aurions-nous eu d'étudier leur psychologie ?

— Ça va de mieux en mieux ! fit l'Arcturien en se laissant lourdement tomber sur un siège. Concentre-toi, mon vieux ! Propose quelque chose !

— Ben, fit Forase en se grattant la tête, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de les traiter comme des Humanoïdes normaux. Si nous nous approchons lentement d'eux, mains tendues, que nous évitons tous mouvements brusques et que nous gardons notre calme, nous devrions pouvoir nous en sortir. Rappelez-vous que j'ai dit « nous devrions », car je n'affirme rien.

— Allons-y, fit Sefan qui s'énervait, et au diable les certitudes ! D'ailleurs, peu m'importe. Si je dois crever ici, je n'aurai au moins pas à affronter les foudres qui nous attendent au retour. Je sais d'avance ce que diront nos professeurs et nos familles.

Ils sortirent du vaisseau et humèrent l'atmosphère de la quatrième planète de Spica. Le soleil, à son zénith, ressemblait à un énorme ballon de football de couleur orange. Dans les arbres un oiseau croassa, puis un silence total régna.

— Hum ! fit Tubal, les poings sur les hanches.

— Un silence pareil, ça vous donne envie de dormir. Pas le moindre signe de vie. Je me demande bien dans quelle direction se trouve le village.

Chacun des trois étudiants avait son idée à ce sujet et ils entamèrent une discussion qui d'ailleurs ne se prolongea pas. L'Arcturien, suivi de ses deux camarades, dévala la colline en direction de la forêt touffue.

Ils s'y étaient enfoncés de quelque trente mètres, lorsque brusquement une horde d'indigènes se laissèrent tomber sans bruit du haut des branches. Wri

Forase fut le premier à succomber sous l'avalanche. Bill Sefan tint bon un moment, puis toucha des épaules en grognant.

Seul l'immense Myron Tubal resta debout. Jambes écartées, poussant des cris à la Tarzan, il se gardait sur sa gauche et sur sa droite. Mais les indigènes l'assaillaient de toutes parts, tel un essaim de guêpes. Pour mieux assurer sa défense, Tubal s'adossa à un arbre.

En quoi il commit une grave erreur. Perché sur une des branches basses de cet arbre, un indigène se montra à la fois plus prudent et plus malin que les autres. Tubal avait bien remarqué que ces indigènes étaient dotés de queues musclées et robustes et en avait pris note. De toutes les races de la Galaxie, une autre seulement, *l'Homo Gamma Cepheus*, était dotée de queue, mais ce que Tubal n'avait pas remarqué, c'est que ces queues étaient préhensiles.

Il s'en rendit compte presque immédiatement, car l'indigène perché sur une branche, au-dessus de sa tête, se servant de sa queue comme d'un lasso, la lança autour du cou de Tubal et resserra sa prise.

L'Arcturien se débattit comme un beau diable et l'indigène, arraché à sa branche, tomba la tête la première, mais n'en maintint pas moins sa prise sur l'intrus.

Avant même de toucher terre, Tubal s'enfonça dans les ténèbres.

Lorsqu'il revint à lui, il ressentit une pénible raideur de la nuque. Il voulut y porter la main et la masser et s'aperçut qu'il était étroitement ligoté. Complètement réveillé, il constata qu'il était couché sur le ventre ; qu'un épouvantable vacarme lui cassait les oreilles ; que Sefan et Forase étaient ligotés tout comme lui… et enfin qu'il était dans l'impossibilité de briser ses liens.

— Hé, Sefan, Forase ! Vous m'entendez ?

— Ah ! vieux bouc draconien ! s'exclama Sefan tout réjoui. On craignait qu'ils t'aient endormi pour de bon.

— J'ai la vie dure, grommela l'Arcturien. Où sommes-nous ?

— En plein village indigène, je suppose, répondit Wri Forase d'un ton maussade. As-tu déjà entendu un vacarme pareil ? Ils n'ont pas cessé de battre du tambour depuis qu'ils nous ont amenés ici.

— Avez-vous eu le temps de voir ?…

Mais déjà des mains s'emparaient de Tubal et le faisaient virevolter. Il était assis, maintenant, et sa nuque lui faisait de plus en plus mal. Dans le soleil de ce début d'après-midi, il discerna des huttes de rondins à toits de chaume. Et, faisant cercle autour d'eux, des indigènes à la peau noire et à la longue queue les

observaient en silence. Il devait y en avoir des centaines, tous arborant une coiffure de plumes et armés de courtes lances à la pointe en dents de scie et à l'aspect redoutable.

Les yeux de ces indigènes étaient fixés sur un groupe de personnages mystérieux accroupis au premier rang. Tubal porta à son tour son regard sur eux et déduisit que ce devait être les chefs de la tribu. Vêtus de robes à franges de couleur vive, faites de peaux mal tannées, ils étaient d'autant plus impressionnants que leurs visages étaient recouverts de masques de bois peints, véritables caricatures de visages humains.

À pas mesurés, le plus affreux de ces personnages masqués s'approcha des trois malheureux étudiants.

— Salut, fit-il en soulevant son masque. Déjà de retour ?

Pendant un long moment, Tubal et Sefan restèrent muets de surprise tandis que Wri Forase était pris d'une quinte de toux incoercible.

— Vous êtes bien un des Terrestres ? fit enfin Tubal en exhalant un profond soupir de soulagement.

— C'est exact. Je m'appelle Al Williams. Al, pour vous.

— Ils ne vous ont pas encore massacrés ?

— Ils n'ont massacré aucun de nous, fit Williams avec un gai sourire. Bien au contraire, messieurs, ajouta-t-il en s'inclinant jusqu'à terre, je vous présente les nouveaux dieux de la tribu.

— Les nouveaux quoi ? demanda Forase entre deux accès de toux.

— Les… dieux. Désolé, mais je ne connais pas le mot galactique désignant un dieu.

— Et que représentez-vous, messieurs les dieux ?

— Des espèces d'entités surnaturelles… auxquelles on voue un culte. Vous me comprenez, maintenant ?

Comme les Humanoïdes continuaient de les regarder d'un air interloqué, Williams reprit en souriant :

— Nous sommes des personnages fort importants et dotés d'une grande puissance.

— Mais enfin, de quoi parlez-vous ? s'exclama Tubal indigné. Pourquoi vous croient-ils dotés d'une grande puissance alors que vous autres Terrestres êtes en dessous – bien en dessous de la moyenne… physiquement, j'entends.

— Simple question de psychologie, expliqua Williams. Ils nous ont vus descendre d'un vaste et scintillant véhicule qui circule mystérieusement dans les airs et qui s'envole à nouveau dans un bouquet de flammes. De toute évidence

ils nous considèrent comme des êtres surnaturels. C'est là, vis-à-vis de barbares, de la psychologie élémentaire.

Les yeux de Forase semblaient lui sortir de la tête. Williams demanda, d'un ton détaché :

— Au fait, pourquoi avez-vous tant tardé à revenir ? Nous avons pris toute cette histoire pour une blague carabinée, et c'était bien le cas, non ?

— J'ai l'impression, fit Sefan intervenant, que vous nous racontez des bobards. S'ils vous ont pris pour des dieux, pourquoi ne nous prennent-ils pas nous aussi pour des dieux ? Nous étions nous aussi descendus du vaisseau et…

— C'est là que nous sommes intervenus, dit Williams. Nous leur avons raconté – avec gestes et dessins à l'appui – que vous étiez des démons. Quand vous êtes enfin revenus – et Dieu sait si nous étions contents de vous revoir – ils ont immédiatement pris les dispositions nécessaires.

— Et qu'est-ce, demanda Forase d'une voix étranglée, qu'un démon ?

— Décidément, fit Williams en soupirant, vous autres gens de la Galaxie, vous ne connaissez rien à rien.

— Si vous nous laissiez nous relever ? grommela Tubal en remuant péniblement sa nuque douloureuse. J'ai une de ces crampes !…

— Rien ne presse. Ils vous ont amenés ici dans l'intention de vous sacrifier en notre honneur.

— De nous sacrifier !

— Oui, et ils vous découperont à l'aide de couteaux.

Un silence terrifié plana, puis Tubal dit enfin, en s'arrachant un sourire :

— Ne nous racontez pas des bobards pareils ! Nous ne sommes pas de ces Terrestres qui prennent peur pour un oui ou un non.

— J'en suis persuadé. Et je ne voudrais pour rien au monde vous effrayer inutilement. Mais étudier la psychologie des sauvages nous apprend qu'ils n'hésitent pas à sacrifier des humains et…

Sefan lutta désespérément pour rompre ses liens et, pris de rage, tenta de se jeter sur Forase.

— Et dire que tu as le front de nous raconter que personne n'avait étudié la psychologie des sous-Humanoïdes ! Tu cherchais tout simplement à dissimuler ton ignorance, espèce, de bâtard poilu métissé de lézard végan ! Grâce à toi, nous voilà dans de beaux draps !

— T'emballe pas ! fit Forase se recroquevillant sur lui-même. Au moment où…

Williams estima que la plaisanterie avait assez duré.

— Vous énervez pas, dit-il d'un ton apaisant. Votre brimade, elle vous a drôlement pété en pleine figure, mais nous ne voulons pas abuser de la situation. On a bien ri à vos dépens, les gars. Sweeney est en ce moment auprès du chef des indigènes, en train de lui expliquer que nous allons repartir en vous emmenant tous les trois. À franchement parler, je serai ravi de filer, moi aussi… Attendez ! Sweeney m'appelle.

Lorsque Williams revint, deux secondes plus tard, il était singulièrement assombri, et fort pâle.

— Il semble, fit-il d'une voix étranglée, que la brimade que nous voulions vous infliger nous pète aussi en pleine figure. Le chef des indigènes s'obstine à vouloir procéder à des sacrifices humains.

Un lourd silence plana, tandis que les trois Humanoïdes mesuraient tout le tragique de la situation. Mais aucun d'eux ne prononça un mot.

— J'ai demandé à Sweeney, reprit Williams de plus en plus assombri, de retourner auprès du chef et de lui dire que, s'il n'agit pas selon nos directives, il arrivera à sa tribu quelque chose de terrible, mais c'est pur bluff de ma part et il ne s'y laissera peut-être pas prendre. Je suis navré, les gars. Je crains bien que nous n'ayons poussé les choses trop loin. Si la situation prend réellement mauvaise tournure, nous trancherons vos liens et nous nous battrons à vos côtés.

— Déliez-nous sur-le-champ ! s'exclama Tubal qui en avait froid dans le dos. Qu'on en finisse !

— Attendez ! cria fiévreusement Forase. Laissez le Terrestre user de sa psychologie. Vas-y, Terrestre. Invente quelque chose !

Williams se mit à réfléchir à en avoir mal au crâne.

— Le fait est, dit-il d'une voix incertaine, que nous avons perdu un peu de notre prestige depuis que nous nous sommes montrés incapables de guérir l'épouse du grand chef. Elle est morte hier. Et hochant la tête : Ce qu'il nous faudrait accomplir, c'est un miracle de première. Vous n'auriez rien dans vos poches qui pourrait les impressionner ?

Il s'agenouilla auprès d'eux et se mit à les fouiller. Les poches de Wri Forase contenaient un stylo, un bloc-notes, un peigne, une poudre contre les morsures d'insectes, une liasse de tickets de crédit, et autres babioles. Il ne découvrit rien de plus intéressant dans celles de Sefan.

C'est de la poche de Tubal que Williams sortit une sorte de petit pistolet de métal noir, à la forte poignée et au canon court.

— C'est quoi, ça ? demanda-t-il.

— Ça, c'est ce qui me meurtrissait les fesses depuis un bon moment. C'est

une lampe à souder. Je m'en suis servi pour réparer tant bien que mal l'écran qu'avait endommagé un météore au flanc de notre vaisseau spatial. Mais elle ne sert plus à rien. Elle est presque vide.

Williams, les yeux brillants, se redressa, tout excité.

— Ça, c'est toi qui le dis. Vous autres, de la Galaxie, vous ne voyez jamais plus loin que le bout de votre nez. Vous feriez bien de venir sur la Terre pour vous élargir un peu les idées.

Sur ce, il se mit à courir vers ses camarades en criant :

— Sweeney, dis à ce damné chef à queue de singe que s'il ne se ravise pas, je vais me fâcher pour de bon et que le ciel lui tombera sur la tête. Et mets toute la sauce !

Mais le chef ne laissa pas à Sweeney le temps de lui délivrer ce message. Sur un geste de sa part, – les indigènes foncèrent sur les prisonniers. Tubal gronda et banda ses muscles pour déchirer ses liens. Dans la main de Williams, la lampe à souder prit vie et la flamme jaillit.

La hutte la plus proche prit feu aussitôt, suivie d'une autre, d'une troisième, d'une quatrième, puis la lampe s'éteignit.

Mais l'effet désiré avait été obtenu. Il n'y avait plus un seul indigène debout. Tous s'étaient jetés à terre, et imploraient leur pardon en gémissant. Et le grand chef, plus fort que tous les autres.

— Dis au chef, dit Williams à Sweeney, que ce n'est là qu'un petit échantillon de ce que nous avons décidé de lui infliger.

Il trancha les liens des trois Humanoïdes et leur dit d'un air supérieur :

— Voilà ce qu'on gagne à étudier la psychologie des tribus sauvages.

Ce fut seulement après qu'ils furent revenus dans leur vaisseau et qu'ils voguèrent à nouveau dans l'espace que Forase mit son orgueil dans sa poche et avoua :

— Dire que je m'imaginais que les Terrestres n'avaient pas étudié de façon scientifique la psychologie. Comment avez-vous fait pour connaître celle de ces sous-Humanoïdes ? Personne, dans la Galaxie, n'est encore allé aussi loin.

— Ma foi, fit Williams, en souriant, nous avons une connaissance toute pragmatique des réactions prévisibles de tribus non civilisées. Voyez-vous, nous venons d'un monde où la plupart des gens ne sont, si l'on peut dire, pas encore civilisés. Alors nous procédons à nos études sur le vif.

— Vous êtes vraiment malins, vous autres Terrestres, fit Forase en hochant la tête. Cette aventure nous aura au moins appris quelque chose.

— Ah ! oui, et quoi donc ?

— À ne jamais s’attaquer, pour leur jouer un tour, à des gens plus malins que soi. Comme vous dites sur Terre, à malin, malin et demi.

En feuilletant mes nouvelles, en vue de la préparation de ce recueil, je m'aperçus que *Brimade* était la seule de mes nouvelles publiées dont je n'avais plus que le titre en mémoire. J'eus beau la relire, elle n'éveilla rien en moi. Si l'on me l'avait donnée à lire en me laissant deviner qui en était l'auteur, je serais resté coi. Cela doit avoir une certaine signification.

Il me semble cependant que son environnement n'est pas sans offrir certaines similitudes avec celui d'*Homo Sol.*

FIN